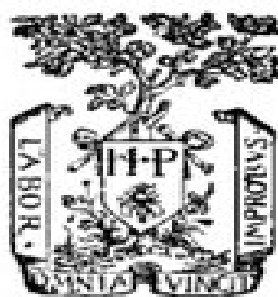


Lettres
de
Pierre Loti
à Madame
Juliette Adam
(1880-1922)



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^e, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, rue Garancière - 6^e

Tous droits réservés

8^e mille

Lettres de Pierre Loti à Mme Juliette Adam (1880-1922) (1924)

Pierre Loti



Librairie Plon, Paris, 1924

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[AVANT-PROPOS](#)

[1880-1889](#)

[1890-1899](#)

[1900-1909](#)

[1910-1919](#)

[1920-1922](#)

AVANT-PROPOS

ÉCRIT LE JOUR OÙ J'AI APPRIS LA MORT DE MON FILS LOTI

Le choix de la maternité dans l'amitié fait jaillir sa source au plus profond du cœur. Les grandes joies qu'elle donne engendrent les grands chagrins.

La mort de mon fils Loti, dont j'avais toujours refusé d'admettre les possibilités avant la mienne, et alors qu'il courait les plus grands dangers, a été pour moi à tel point douloureuse que je n'ai qu'une pensée : faire partager mon chagrin pour l'alléger.

Bien peu, même parmi ses amis intimes, ont connu sa sensibilité tendre, sa gaieté jeune et goguenarde, sa préoccupation de chaque heure de faire bien le Bien ! J'étais vraiment sa mère et Elle, la vraie, la si douce, la généreuse, répétait, dans la générosité souriante de son partage :

— Il est à nous deux.

Et il pouvait l'être grandement pour chacune car il avait des trésors de tendresse inépuisables, même partagés.

Loti, qu'on jugeait personnel, n'avait en amitié, en désir d'aider à ce qu'il appelait « le mieux des autres », dans sa passion de partager avec ses lecteurs toutes ses émotions, ses sensations, ses découvertes en beauté de nature, en pitié de la souffrance, qu'une pensée, qu'un besoin : donner ce

qu'il recevait de ses visions. Celui qu'on croyait, qu'on jugeait égoïste, personnel, s'écoutant, ne cessait de désirer le bien des autres.

Et ce qu'il faisait faire à ses amis pour ces autres ! Je l'appelais le « solliciteur public ». La bonté, la charité, l'aide, la défense des petits, des faibles, enchaînaient sa vie à celle des autres, lui donnaient les seules tristesses qu'il acceptât.

Et ce Loti, sa mère et moi seules nous l'avons connu, aimé, partageant sa souffrance de la souffrance des autres, le laissant, sur sa prière instante, jugé personnel et orgueilleux.

Combien de fois me suis-je répété, en m'efforçant d'être impersonnelle et utile aux malheurs :

— Comme Loti !

Je l'interrogeai souvent sur ses pensées, si inconnues des autres, excepté de « nous deux » sur ses visions des âmes qu'il soutenait si secrètement.

Peu croyant en l'au-delà, il me répétait :

« J'en attends la vision précise. »

Mais il croyait voir les âmes vivantes, qu'il consolait et guidait dans les atmosphères du Bien et du Beau consolateurs.

L'une de ces âmes ne livrera-t-elle pas un jour le secret de ces consolations de la vie souffrante dont seule j'avais la confiance et qui, généralisées dans le cœur de Loti, lui inspiraient des paroles d'apôtre ?

Loti, mon fils, vous m'en voudrez dans l'au-delà — auquel, moi, je crois — de livrer les secrets de votre cœur, le plus compatissant que j'aie connu, mais ma fierté maternelle m'y oblige.

J'ai lu de lui, la première, la plupart de ses livres, et j'y ai vu ce que d'autres n'y voyaient pas.

Et quel fils a été Loti, donnant, au retour de ses voyages, à la mère intellectuelle, la joie de récits plus imagés encore, plus vivants, s'il se pouvait, que ceux qu'il écrivait !

Et quelle jeunesse, quelles joies d'enfant même il y mêlait !

Oui, ce Loti, si froid, si grave, solennel, disaient ses malveillants, était le plus gai, le plus friand de drôleries, de mystifications, il faut dire le mot, de farces qu'on pût trouver. Je n'ai connu que ma toute maternelle amie, George Sand, d'apparence si froide elle aussi, qui aimât le rire comme Loti et comme moi.

Et n'a-t-elle pas eu, pour moi, la maternité que j'ai eue pour Loti ?

Loti parlait peu de ce qu'il écrivait. À moi seul il esquissait — c'était son mot — ce qu'il rapportait d'un voyage et j'avais à la fois l'admiration de la belle semence et de la floraison.

Dans les nombreuses lettres que j'ai reçues de lui on trouverait peu de détails sur ce qu'il a écrit, mais combien en ai-je peu gardées de celles où il m'associait au bien à faire et dont il me demandait la suppression !

Lorsqu'on lit Loti, ne sent-on pas à quel point il éprouve les sensations, les émotions de ses héros ?

Il a ce que j'appelais la paternité de ceux à qui il donne la vie, et je lui ai fait plus d'une fois avouer qu'il souffrait « dans les personnages qu'il créait ».

— Oui, me dit-il un jour, parce que je souffre pour les mettre au monde, vivants !

Je l'ai fait plus d'une fois bien rire en le grondant ou en l'approuvant au nom de l'un de ses héros que je faisais surgir avec brusquerie dans nos conversations.

De même que, lorsqu'on lit Loti, on voit de ses yeux à lui les lieux qu'il décrit, de même je n'ai pu lire l'un des manuscrits de sa belle écriture sans évoquer, en même temps, l'image de sa petite maison de Rochefort qu'il a datée de tant de grandeur et pour laquelle le mot « un monde » est insuffisant ; ce sont « des mondes ».

Ce sont des musées, vivant chacun de la vie de Loti.

Son imagination, ses trouvailles mêlées ont créé, non des styles — car il a le respect scrupuleux et savant de tous — mais des groupements imprévus qu'un mot banal seul peut rendre, le mot complémentaire.

Ce vase placé là doit être à cette place pour attirer la curiosité d'un personnage qui semble le chercher. Ces armes sont à la portée du guerrier qui va s'en emparer pour combattre ; ces fruits attirent les oiseaux bizarres, les enfants. Les femmes se groupent autour de ce qui va servir à leur toilette. La salle est japonaise ; elle est petite et doucement éclairée.

Mais la grande salle chinoise fait rêver de la grandeur du si vieil empire. Sa recherche de la bizarrerie, du compliqué, du creusé, du tordu, du baroque parle d'une civilisation lassée par le temps et qui cherche à distraire, à étonner encore ses vieux ans.

Et le salon Empire, où rien n'entre qui ne soit du style le plus pur, dans ses plus petits détails, comme la chambre, elle aussi, Empire. Et si l'on entre dans le cabaret normand, la gaieté campagnarde vous vient, et l'on chantonne.

Mais on devient grave en franchissant le seuil de la salle Louis XI, où s'est donnée l'inoubliable fête, préparée durant six mois par Loti avec deux élèves de l'École des chartes ; fête en costume, dîner, danse, discours, musique, tout fut solennellement du temps où j'y fus Reine haut coiffée et où je prononçai un discours que je ne comprenais plus moi-même, car j'en avais oublié la traduction.

Et la mosquée ? dont pas un détail n'est étranger au culte et qui, grande, dans la petite maison, incarne toutes les poésies, tous les souvenirs les plus aimés de la vie de Loti — le Bosphorien, comme je l'appelais dans nos grandes luttes, alors que j'étais païenne et aussi grecque qu'il était musulman et turc.

Mais on ne comprendrait pas Loti, au milieu de ces évocations de tant de goût, si l'on n'entrait avec lui dans le Sanctuaire, où seuls pénétraient les plus intimes et où moi, l'autre « maman », je pouvais demeurer. Je parle de la chambre de celle dont j'étais l'Autre, la chambre de sa mère, où rien n'avait été touché, chambre qu'on « faisait » comme si elle allait y rentrer, où sa table à ouvrage restait ouverte.

Un peu partout, dans la maison créée par son imagination, Loti se montrait « ondoyant et divers ». Mais le petit salon bourgeois du style banal 1830, mais la toute petite salle à manger, où je l'ai revu pour la

dernière fois, étendu auprès du feu un jour de grande chaleur, pas plus qu'à la chambre de sa mère il n'y a jamais été touché.

« L'esprit n'a pas le droit de fausser un paysage, de dénaturer la vision d'une âme, disait Loti, et le cœur du fils a le devoir de garder intacte la chambre d'une mère, pour croire, quand il y entre, qu'elle ne l'a quittée que la veille. »

Juliette ADAM.

LETTRES

À MADAME JULIETTE ADAM

(1880-1922)

1880.

Une plaisanterie :

L'auteur de *Mariage de Loti* ose demander, avant son départ, la grâce d'une audience de quelques secondes seulement à un instant quelconque de la soirée d'aujourd'hui. Il attend à la porte de M^{me} Adam la réponse qu'elle voudra bien lui faire.

Il la prie d'agréer l'hommage de son respect et de son admiration [\[1\]](#).

J. VIAUD.

1880.

Madame,

Je vais aller passer trois ou quatre jours à Paris où je ne repaîtrai plus ensuite de longtemps. Est-ce que vous voudriez bien me donner encore un petit moment de causerie à vous seule ? J'ai beaucoup de choses, pas graves, à vous dire.

Après je ne vous reverrai plus que cet automne dans le Midi, pour notre pèlerinage ensemble à la fontaine de Vaucluse, dont je me fais une si grande joie.

Je descendrai à Paris chez des amis dont je vous envoie l'adresse.
Je suis, madame, avec un grand respect votre

LOTI.

1880.

Madame,

Un petit mot pour vous rappeler que vous avez promis audience à Loti à deux heures. ^[1] C'est parce que ce sera mon dernier jour et si vous m'oubliez, dans votre tourbillon habituel, je risquerai de partir sans vous voir. Alors j'ai un peu peur.

J'ai envie d'écrire ici cette phrase de mon frère Yves : « Je ne puis dire ici combien je vous aime. »

Avec un grand respect, votre ami

LOTI.

À bord du *Friedland*, avril 1880.

Madame,

J'ai reçu à Toulon la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Vous avez été assez bonne pour ne m'avoir pas accordé audience. Je ne le méritais pas. Ma démarche avait été bien osée, ma demande formulée d'une façon un peu singulière. Si je vous avais dit simplement que j'avais une grâce à vous demander, vous m'auriez reçu sans doute, car je sais, madame, que vous êtes bonne.

Cette requête, je vous l'aurais, je crois, présentée à genoux la voici : je me décide à vous l'envoyer par lettre.

Je ne sais comment m'exprimer, comment vous prier pour être entendu de votre cœur.

J'ai conscience du mauvais effet que je dois vous produire — à peine connu de vous et déjà votre solliciteur. Je sens bien que votre premier mouvement me sera défavorable.

Mais cette supplique sera la seule que je vous adresserai de ma vie, j'en fais le serment. Si plus tard mon très modeste avenir littéraire me procure encore l'honneur d'être admis auprès de vous, je n'aurai plus jamais recours à votre influence dont trop de gens ont dû déjà rechercher l'appui.

Il s'agit d'un pauvre matelot de mon âge, mon ami d'enfance, le compagnon de mes voyages, que j'aime d'une affection fraternelle. Il est père de famille et soutien d'une vieille mère. Je rêve de lui faire obtenir un avancement qui lui rende la vie moins dure : le grade de second maître, sergent de la marine, humble grade auquel il a de bons droits pour parvenir.

Pendant mon dernier séjour à Paris, j'ai intercédé pour lui auprès de deux grands chefs. J'ai reçu d'eux un bon accueil et de bonnes paroles. Mais je n'ai plus confiance en ces promesses vite oubliées et je pense qu'à l'heure qu'il est, on ne se souvient déjà plus de mon ami Pierre Le Cor^[2].

C'est bien peu de chose que de nommer un *second maître* ; en ce moment même on prépare une promotion. À l'heure où j'écris, peut-être on discute, avec indifférence, le sort de mon ami, et d'autres, plus recommandés que lui, passeront à sa place.

Un seul mot de vous, madame, aurait une influence souveraine, rien qu'un mot suffirait et au delà. Serez-vous assez bonne pour le dire ? Je vous le demande avec supplication, avec tout mon cœur, avec toute l'ardeur de prier dont je suis capable.

À une femme ordinaire, je n'aurais pas osé écrire cette lettre : il me semble que vous comprendrez ma démarche ou que, tout au moins, vous voudrez bien la pardonner.

Je ne veux pas vous demander de prendre la peine de me répondre. Que vous daigniez seulement mettre sous cette enveloppe à mon adresse : J'ai

fait ou je ferai ce que vous me demandez, et alors je serai assuré du succès. J'enverrai ces mots de vous dans une pauvre chaumière bretonne où ils apporteront le bonheur ; je serai bien heureux moi-même et bien profondément reconnaissant.

Veillez agréer, madame, avec mes hommages bien respectueux, l'expression de mon dévouement le plus absolu.

J. VIAUD (LOTI).

1880.

Madame,

Je reçois aujourd'hui seulement la lettre que vous avez bien voulu m'écrire pour m'apprendre l'insuccès de votre démarche en faveur de mon ami Pierre Le Cor. J'en éprouve une déception cruelle, un chagrin profond.

Ma reconnaissance n'en est en rien diminuée, cela va bien sans dire. Il me semble même qu'elle soit plus grande encore depuis que je vous ai fait subir l'ennui d'un refus.

Je ne m'irrite pas de la décision de l'amiral, je la comprends quoiqu'elle me soit si dure.

J'éprouve pour l'amiral Jauréguiberry une sorte de vénération à cause de ce que je sais de son caractère, peut-être un peu, aussi, à cause de notre commune religion huguenote.

À ses yeux, j'ai commis presque une indélicatesse en le faisant ainsi solliciter par une personne, à qui il devait lui être pénible, presque impossible de ne pas accorder.

Je comprends tout cela maintenant, et je donnerais beaucoup pour n'avoir pas si inconsidérément usé de votre compassion.

Pour que ma démarche ne reste pas une mauvaise note contre mon pauvre Pierre, j'ose, madame, vous demander encore une dernière grâce :

vous supplier d'être assez bonne pour faire part à l'amiral de ce sentiment de regret, presque de remords, que je viens de vous exprimer.

Vous avez bien voulu me dire une fois que mon protégé était devenu le vôtre. Je sens qu'en effet, venant de vous, cela n'est point une parole banale.

S'il m'avait été permis d'approcher l'amiral, pour lui recommander militairement mon ami, cela eût été différent : il paraît s'être attaché à former dans la marine un corps de sous-officiers choisis. J'aurais même pu lui répondre de celui-là, jadis un peu indiscipliné, un peu tapageur, avec un cœur d'élite, une nature exubérante, que j'ai corrigée, aujourd'hui un vrai marin, intelligent, sage et sûr, dont le choix deviendrait une justice.

Pardon, madame, de vous occuper si longtemps d'intérêts aussi modestes.

Je sens que j'ai déjà bien abusé de votre bienveillance et de votre bon cœur.

Veillez agréer encore mes plus respectueux hommages, et l'expression de mes sentiments inaltérables de reconnaissance et d'admiration.

J. VIAUD.

Cherbourg, 28 septembre 1880.

Madame,

Depuis plusieurs jours, j'ai envie de vous écrire et je suis arrêté par la crainte de vous ennuyer, d'abuser. C'est qu'en effet je voudrais une réponse à ma lettre. Cette réponse est même pour moi la chose principale. Deux ou trois mots seulement avec votre signature. C'est pour vous demander cela que je vous écris.

Je suis dans une très mauvaise période d'abattement, et cela me fera du bien.

Je crois que je vous ai dit, madame, quelle grande place d'âme vous aviez prise en moi, depuis vos lettres du printemps dernier. Sans doute, quand j'aurai pu enfin aller vous voir, je vous aimerai encore plus. Vous m'avez écrit une fois que j'étais entré dans le très petit nombre de ceux avec « qui vous marchiez accompagnée dans la vie ». Je veux croire que c'est vrai, et vous ne m'avez jamais rien dit qui m'ait fait plus de plaisir. Moi, j'ai grand besoin de marcher accompagné. Seul, je ne vaudrais plus rien et ne tiens même plus debout.

Pardonnez-moi ma lettre, madame, et veuillez agréer, je vous prie, mes hommages respectueux.

Julien VIAUD.

Raguse, 30 octobre.

Madame,

À l'instant, par un courrier de nuit, je reçois votre lettre qui me jette dans une perplexité extrême.

Le roman du *Spahi* appartient à M. Calmann-Lévy.

La veille du jour où j'ai eu l'honneur de vous être présenté, j'avais déjà signé avec lui un traité de six ans.

C'était avant le succès affirmé du *Mariage de Loti*, avant les articles élogieux des journaux. J'avais signé, *par inexpérience*, un traité que je regrette si fort aujourd'hui.

J'étais persuadé que vous le saviez.

Je n'ai traité avec M. Calmann-Lévy que pour tout manuscrit formant la matière d'un volume. Je crois que je suis resté libre pour des articles détachés. Dans mes notes, je ne manque pas de choses *qui ne forment pas la matière d'un volume*, mais qui pourraient sembler originales et plaire.

Je serais heureux de les offrir à la *Nouvelle Revue* comme un témoignage de ma reconnaissance à sa directrice... Mais le roman du *Spahi*, d'abord, je tenais à ce qu'il y parût, celui-là, et j'y comptais bien ^[3].

Je n'écirai sans doute jamais rien de plus puissant que ce livre. Je rêvais pour lui la sanction de la *Nouvelle Revue*. S'il n'y paraissait pas, si M. Lévy y mettait un empêchement, j'en éprouverais une déception profonde. Mais qu'y pourrai-je faire ? Le manuscrit ne m'appartient plus.

Je crois que je serais capable de ne plus écrire pendant six ans... Cela ne réparerait rien, il est vrai, mais ce serait ma seule ressource pour éluder nos traités.

Veuillez excuser cette longue lettre bien décousue, écrite dans le premier mouvement, écrite bien vite, pendant un quart de nuit pour ne pas manquer le courrier qui part au jour.

Vous seriez infiniment bonne, madame, si vous vouliez bien encore m'écrire quelques mots, me dire au moins que je n'ai pas perdu votre bienveillance à laquelle j'attache tant de prix.

Je suis bien humblement votre dévoué,

J. VIAUD.

Friedland. Aux soins du consul
de France à Brindisi.

Rochefort, 10 mars 1881.

Madame,

Je viens de passer par une période de vie errante pendant laquelle presque toutes mes lettres se sont perdues, et je crains que vous ne m'ayez fait, au sujet du *Spahi*, des communications qui ne me soient pas parvenues.

Maintenant je vais être stable pendant une année, et je viens vous donner mon adresse à mon nouveau poste.

Je relis bien souvent la lettre que vous avez bien voulu m'écrire au golfe Juan, la lettre le lendemain de la lecture du *Spahi*. À la fin vous aviez mis, peut-être par mégarde, *votre amie* et c'est là le point que je pourrais le moins oublier. J'estime comme une chose précieuse ce mot écrit par vous, madame, même écrit une seule fois, et écrit par hasard. J'ai bien besoin d'avoir des amis et que mes amis me disent qu'il y a en moi quelque chose qui vaille. J'ai le vertige souvent tout seul. Abandonné à moi-même, je serais capable de m'en aller tomber très bas.

Veuillez agréer, madame, le nouvel hommage de ma reconnaissance et de mon dévouement.

J. VIAUD.

lieutenant de vaisseau
à la majorité générale.

Rochefort, 23 avril 1881.

Madame,

J'ai une prière à vous adresser, si cela est possible, si je n'arrive pas trop tard. Voulez-vous être assez bonne pour me faire conserver le manuscrit du *Spahi*. J'y tiens un peu à cause des réflexions de mon ami Plum écrites au revers des pages.

Vous avez bien voulu me permettre de vous écrire quand je serais trop découragé sur moi-même. Je n'abuserai pas de cette permission, mais quelquefois j'en userai.

D'ailleurs, je tâcherai de ne pas m'abandonner, de rester toujours, au moins pour le monde, un garçon posé et comme les autres. Je penserai à

l'amie précieuse que j'ai, et ne ferai plus rien d'extravagant qui puisse éloigner ceux qui s'intéressent à moi.

Je crois que vous me connaissez beaucoup, bien que j'aie eu l'honneur de vous voir à peine deux ou trois fois. Vous me connaissez autant qu'on peut me connaître, parce que vous comprenez, plus que les autres, ce que j'écris, et vous voulez bien être indulgente pour ce que vous devinez que je suis.

Je vous connais un peu aussi, parce que, moi qui ne lis jamais, je fais pour vous ce que j'ai fait pour M. Alphonse Daudet, qui m'oublie, après avoir eu un moment d'affection pour moi l'an passé. Je lis peu à peu tout ce que vous avez écrit.

Je vous aime beaucoup, madame.

Veuillez agréer l'expression de mon attachement humble et respectueux.

J. VIAUD.

Rochefort, 1881.

Madame,

Un aumônier est venu, hier matin, me réveiller avec votre lettre. Ç'a été un bon réveil, et il y a eu, par hasard, du soleil toute la journée.

Je vais faire, le mieux possible, mon métier de marin. Après, quand les complications politiques seront passées, j'irai là où vous serez pour vous faire la petite visite que vous m'avez permise, et à laquelle je pense très souvent.

Je continuerai à écrire ensuite à ma façon personnelle, comme vous me le conseillez. Si je ne fais rien qui vaille, vous voudrez bien me le dire en toute franchise, et je crois que cela me sera indifférent pourvu que je ne perde pas votre bienveillance affectueuse.

J'ai passé ma journée à embarquer des canons. Je suis bien fatigué, moi aussi, mais je ne déteste pas cette fatigue-là, qui est saine ; c'est seulement

notre soleil de la Méditerranée qui me manque toujours.

Les journaux disent que vous viendrez cet été près de mon pays. Si c'est vrai j'aurai un plus grand regret d'être parti.

Veillez agréer, madame, mes hommages très respectueux, et toute mon affection.

J. VIAUD.

6 décembre 1881.

Madame,

Quand je suis allé à Paris, il y a deux mois, une de mes principales choses dans mon programme de voyage, c'était de vous voir. À peine arrivé, j'ai su que vous alliez partir, alors vite je vous ai fait ma visite et je me suis présenté chez vous très fatigué par quelques jours d'une existence surmenée, et n'ayant même pas pu prendre le temps de me mettre en tenue convenable intimidé tout à coup en votre présence, j'ai répondu deux ou trois choses stupides et extraordinaires quand vous avez bien voulu m'adresser la parole, et puis je m'en suis allé avec la conscience d'avoir produit une impression déplorable au point de vue de mon physique et de mon intelligence. Cette idée m'a beaucoup poursuivi, car l'appréciation de mon amie est une des choses auxquelles je tiens le plus.

Je m'étais dit que je ne vous en parlerais pas, madame, et que je tâcherais de faire une impression moins mauvaise une autre fois. Mais qui sait dans combien de temps il me sera possible de retourner à Paris. Alors, j'use de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire pour vous confesser tout cela.

Je m'ennuie bien depuis que j'ai quitté la Méditerranée. Mon service monotone auprès de l'amiral m'absorbe du matin au soir. Je suis dans des dispositions bien peu littéraires et incapable, pour le moment, de suivre l'impulsion que vous m'aviez autrefois donnée. Quand j'aurai pu reprendre

ma vie active à la mer et au soleil, je me remettrai au travail et j'essaierai de faire quelque chose qui mérite de vous être envoyé.

Veillez agréer, madame, mes humbles hommages avec l'expression de mon attachement très grand et très respectueux.

J. VIAUD.

Je vous demande la permission de vous envoyer ma photographie qu'on m'a faite ici, dans le réduit intime où je cherche à me figurer que je suis encore à Stamboul... Je n'ai pas osé vous l'apporter à Paris ; cela me ferait plaisir si vous vouliez bien lui donner place quelque part, à une dernière page d'album.

15 février 1882.

Madame,

Je ferai absolument ce qu'il vous plaira que je fasse en fait de *Fleurs d'ennui*^[4] comme en fait de tout, mais je voudrais bien savoir si cette fleur arabe vous a semblé un peu jolie, bien que vénéneuse. Cela me ferait de la peine si vous l'aviez trouvée banale, inférieure. Je vous demanderais pourtant de me le dire en toute franchise.

Si vraiment le reste du manuscrit vous convient, voulez-vous être assez bonne pour marquer avec un crayon rouge ou bleu les mots, les phrases, les passages inadmissibles, et je les changerai en m'efforçant de ne pas gâter trop la fleur. J'en serai quitte pour les rétablir après dans le volume.

Si, au contraire, le manuscrit ne vous convient pas, il n'en sera plus question, et voilà tout !

Je savais que M. Calmann-Lévy avait dû vous remettre les *Fleurs d'ennui*, et j'étais très impatient de connaître votre jugement ; j'attendais cependant et je ne vous écrivais pas, pour ne mêler en aucune façon l'amitié

que vous avez bien voulu me donner avec mon espèce d'industrie littéraire, et puis aussi vous m'avez laissé prendre l'habitude douce de recevoir une réponse immédiate chaque fois que je vous écris et je n'ose pas en abuser, de peur que cela ne continue plus ; je conserve ces lettres pour être sûr de les trouver dans les moments de découragement et de grands ennuis.

Je veux vous dire encore ceci, de peur que vous me trouviez par trop poseur. Plumkett, ce n'est pas moi, c'est un personnage bien réel, mon meilleur ami après mon frère Yves. J'ai un peu retouché sa littérature, ses descriptions surtout, et j'ai recopié de ma main, mais ses interruptions, ses critiques et ses éloges sont bien entièrement de lui.

Je suis, madame, avec le plus profond respect,

J. VIAUD.

5 avril 1882.

Madame,

Je trouve seulement ce soir votre lettre à mon retour d'un voyage en Bretagne.

Je me sauve ainsi en Bretagne dans les moments de plus grand trouble — j'ai là un petit chez moi inconnu — et je m'y repose au milieu d'amis extraordinairement simples, comme je voudrais l'être moi-même.

Je ne laisse jamais mon adresse quand je vais là, de peur que les lettres fâcheuses ne me suivent. Je l'avais laissée, cette fois pourtant, car c'était bien un « appel d'affection » que j'avais osé vous adresser, et j'avais un peu d'espoir que peut-être vous répondriez.

Mais on n'a pas tenu compte de ma recommandation et votre lettre m'attendait ici, à la caserne des équipages, dans le logement des officiers de garde que j'occupe cette nuit. Elle m'a donné la bienvenue à mon arrivée, et je veux vous remercier avant de m'endormir.

Vous ne m'aviez jamais mis si près de vous, madame. Je n'avais pas encore senti de cette manière que c'était pour moi une chose possible et vraie d'être un peu votre ami — et cela m'ouvre tout un champ d'idées nouvelles — cela me donne, ce soir, un renouveau de courage à vivre. Cette croyance, cet idéal dont vous me parlez, je ne l'ai pas et je le comprends à peine, mais je serais heureux de l'avoir et de le tenir de vous. Dans mon enfance j'ai eu une foi ardente, un enthousiasme passionné pour le Christ — j'ai passé, depuis, par bien des phases. À présent, j'en suis à une espèce de panthéisme vague, triste. J'aime par-dessus tout le soleil, les solitudes dans les bois où je me repose de tout et où j'oublie tout. Je comprends la nature d'une manière plus profonde, mystérieuse, inquiétante. Déjà je m'abîme en elle.

Avec cela une horreur pour tout ce qui est progrès, idées et choses modernes, obligation sociale, solidarité.

Et un culte qui tient du *ressouvenir* pour tout ce qui est le passé.

Ma vie s'use à lutter contre la fragilité des choses, à retenir tout ce qui s'en va, à me raccrocher au passé mort.

Et puis, je songe avec une terreur suprême au moment où viendra la vieillesse et où on ne m'aimera plus !

Je voudrais être pareil à mes amis simples de Bretagne, qui croissent comme des plantes saines donnant leur fruit, et puis meurent tranquilles quand il en est temps.

Ce long gâchis que je viens d'écrire, c'est à peu près ma confession, aussi claire que je suis capable de la formuler.

Mes croyances, si croyances il y a, sont bien éloignées des vôtres.

Merci, madame, de votre lettre. Elle m'a causé une joie venant de vous. Je ne savais pas que vous aviez été malade, bien que j'apprenne souvent par les journaux les choses que vous faites ou qui vous arrivent. J'espère que c'est bien passé et qu'il n'en restera aucune trace.

Votre obéissant,

J. VIAUD.

9 avril 1882, Pâques.

Madame,

Votre lettre est venue me trouver à la caserne, un jour de garde, ce dimanche de Pâques, qui était autrefois un jour de fête. Tous les hommes sont dehors. Je vous écris en plein air, dans la grande cour silencieuse ; le ciel est bleu comme en Afrique, les vieux porches sont tout blancs de chaux, comme dans les villes arabes. Il y a, dans un coin, deux matelots qui jouent avec un singe, et un soleil déjà brûlant resplendit sur le tout. Votre lettre aussi, c'est du soleil. Et tout cela, les choses que vous me dites et les choses extérieures, tout cela me ramène en Orient, dans les pays où j'ai commencé — avec une sorte d'effroi — à adorer ce Dieu qui est le vôtre. Mais nous n'avons pas le même symbole — vous dites Apollon, moi je dis Baal.

Ce soleil d'Orient et d'Afrique, jamais adouci, jamais voilé, éternel, souriant d'un sourire de saint, sur les grandes ruines de l'antiquité grecque ou biblique, exerce sur moi une attraction étrange, un charme qui est fait d'une tristesse immense, c'est Baal, même le Baal-Zelioul — le grand pourrisseur. Vous parlez d'*espérance* dans la mort. Quelles espérances pouvons-nous avoir, vous et moi, madame ? Oh en effet, il faut me les dire.

Je n'avais jamais fait à personne cette confession païenne que je vous ai envoyée. Et j'éprouve une espèce de terreur en vous trouvant semblable à moi. Puisque une femme de votre intelligence a pu en venir aussi à ces croyances navrantes, c'est qu'elles sont peut-être les seules possibles. Alors cela me fait peur, et l'envie me vient de reprendre ce que j'ai dit, de reculer, d'essayer de vous entraîner avec moi vers quelque chose de moins désolant et de plus *chrétien* !

Rosporden, 4 mai 1882.

Madame,

Je vous écris de mon logis breton. De toutes les complications de service qui m'ont empêché d'aller à Paris, la plus inattendue a été l'ordre de conduire en Bretagne un détachement de matelots. À l'heure où vos invités arrivaient, j'étais occupé à faire coucher dans une caserne de Nantes les marins qu'on m'avait confiés et qui étaient gris comme dans l'histoire de la Kasbah.

Avant de partir, j'avais reçu votre lettre, puisque vous voulez bien me permettre d'aller vous faire une vraie visite pour vous entendre causer. J'aime mieux cela que le souper, et je suis tout consolé.

Ma corvée m'a conduit dans le cimetière, près de mon petit logis clandestin, et j'ai trouvé le moyen d'y passer une journée.

Auprès de moi, il y a mon filleul, le fils de mon frère Yves de *Fleurs d'ennui*, lequel Yves est celui que vous avez protégé il y a deux ans et qui ne l'a pas oublié. C'est un beau petit enfant que j'aime un peu comme mon fils. Il me raconte en ce moment des histoires à dormir debout, qui sont charmantes.

Un clair soleil de mai tombe d'en haut sur les bois, qui sont tout verts et tout fleuris. Ce matin, je ne l'appelle pas Baal. Je suis presque tenté de dire comme vous : Apollon.

Je suis, madame, avec un grand respect,

J. VIAUD.

Rochefort, 31 décembre 1882.

Madame,

Comme vous aimez les usages anciens et les traditions, je pense que vous ne trouverez pas trop ridicule notre vieux premier de l'an, et alors je viens, comme cela se faisait chez nos grands-pères, vous offrir mes vœux de bonne année.

Cette fois, je vous prie, bien instamment, de ne pas me répondre. Je n'en ai pas assez besoin dans ce moment et je veux ne pas abuser et garder cela pour mes mauvais jours.

Je comprends que c'est déjà beaucoup, beaucoup, que vous ayez bien voulu me donner près de deux heures de votre temps. J'ai voyagé ensuite sous l'impression de votre conversation. Jusqu'ici vos théories sur la mort m'ont plutôt charmé que convaincu. Mais cette paix, cette confiance entière que vous avez me donnent à réfléchir et me font du bien.

Il y avait plusieurs mois que je désirais vous voir et que je le redoutais aussi un peu. J'ai toujours grand peur des désenchantements que je cause aux autres et de ceux que les autres me causent à moi, et je m'étais mis à tant vous affectionner par lettre, que je craignais que cela ne pût pas continuer ainsi. Au contraire, je suis parti vous aimant bien plus, plus par le cœur, d'une manière plus réelle. Permettez, madame, que je vous le dise.

Et veuillez agréer, madame, l'hommage de ma respectueuse admiration.

J. VIAUD.

Je viens d'arriver à Rochefort et je vais aller voir à l'infanterie de marine si par hasard votre protégé s'y trouve toujours.

Si on me laisse passer l'hiver ici, je vais me mettre à travailler dans ma chambre turque, en compagnie de Suleima, la tortue. Je tâcherai de finir mon histoire de Bretagne et de mer.

23 janvier 1883.

Madame,

Je suis à me demander si je dois publier ma réponse aux chipies ? ou laisser ça dormir ? Hésitant, je viens vous demander d'être assez bonne pour décider à ma place ce que vous feriez à ma place, ce que vous ferez sera toujours bien fait. Voici la pièce. Si vous jugez qu'elle doive paraître, auriez-vous la bonté de choisir le journal et de l'envoyer. Dans le cas contraire, vous la jetteriez au feu.

Encore un grand merci pour ça avec un tendre respect.

P. LOTI.

1883.

Madame,

J'espère que ce petit mot vous trouvera encore dans votre retraite de Saint-Estève. Je veux vous dire merci de votre lettre si jolie et si bonne. Vous savez que votre affection est une des rares choses auxquelles je crois et qui me sont encore précieuses dans la vie.

P. LOTI.

Après une brouille.

4 mai 1883.

Madame,

Je suis tout à fait heureux maintenant, je vous remercie et vous aime de tout mon cœur.

Avec un grand respect, avec une grande affection,

Votre

P. LOTI.

Vendredi prochain, j'ai bon espoir d'aller jusqu'à vous.

Rochefort, 29 mai 1883.

À bord de l'*Atalante*.

Madame,

Le pilotin qui va me conduire au large sera chargé de porter du large ce petit mot d'adieu que je veux vous envoyer avant de quitter la France. Je vous l'écris très vite dans la préoccupation du départ. C'est un ordre inattendu qui brise beaucoup de choses dans ma vie. Je m'en vais le cœur un peu serré en songeant à tout ce que je laisse derrière moi.

Je ne vous reverrai peut-être pas d'ici bien longtemps, et je vous demande la permission de vous dire une fois de plus combien je suis attaché à vous.

Veuillez recevoir mes adieux et tous mes témoignages de respectueuse affection.

Julien VIAUD.

S'il n'était pas trop tard, je vous aurais demandé d'être assez bonne pour m'envoyer un mot de bon voyage. Je suis sûr que cela m'aurait porté bonheur, mais nous partons.

Tuenana (Tonkin), 21 septembre 1883.

Atalante.

Madame,

Je vous écris en courant le lendemain de la prise de Thounane-An, dans une petite chambre du bord encombrée des bibelots du pillage. Je viens de recevoir votre dernier livre il y a un quart d'heure par un paquebot qui passe. Avant même d'avoir eu le temps de l'ouvrir, je suis charmé par la couverture bleue à cause du médaillon antique qui est vous. Il y a même le croissant que vous portiez le dernier soir où je vous ai vue.

Je ne sais qui m'a envoyé ce livre. Sans doute quelqu'un de mes amis de Paris, sachant me faire un plaisir extrême. Il en résulte que je vous écris bien vite pour que ce même paquebot l'emporte. Une petite lettre spontanée qui ne signifiera rien, qui sera seulement pour me rappeler à vous. Et puis, j'ose vous demander de m'envoyer au Tonkin un ou deux mots seulement de cette amitié que vous m'avez peut-être conservée.

Vous savez, madame, quand on est si loin, on peut bien avoir quelque petite prérogative, et j'aimerais tant avoir ici votre signature.

Humblement votre

LOTI.

Je vais faire, pour Calmann-Lévy, un récit du succès d'hier, mais je ne crois pas que ce soit digne de la *Revue*.

Votre obéissant,

LOTI.

Tounane-An (Tonkin), 26 septembre 1883.

Madame,

Quand vous verrez arriver cette lettre, vous trouverez peut-être que c'est bien souvent, mais c'est pour réparer ce que j'ai fait l'autre jour. Ayant reçu votre nouveau livre, ne vous écrire que pour vous parler de la couverture, de la petite image du dessus...

À présent que j'ai lu — je l'avais ouvert avec une espèce d'appréhension, de crainte, parce que je savais que ce serait tout à fait *vous* que je trouverais là ; alors je m'inquiétais de voir si *ça me plaisait* autant que je *l'aurais voulu*. Ce que je dis ressemble presque à une impertinence, mais vous voudrez bien comprendre le vrai sens qui est au fond. Le charme du style n'était pas douteux, mais d'ailleurs il était secondaire dans la question.

En effet, madame, c'est bien vous que j'ai rencontrée partout dans ce livre, mais telle que je désirais vous trouver. Je vous comprends mieux et vous aime encore davantage, et puis il a eu pour moi un charme à part à me rappeler, en vous lisant, deux de vos lettres écrites à moi-même, château de Saint-Estève, les premières lettres où vous m'avez parlé du soleil, notre dieu à tous deux, où vous m'aviez donné une petite place auprès de vous, traité comme quelqu'un, comme un de vos pareils.

Je veux me figurer que je suis toujours avec les vôtres un de ceux avec qui « vous marchez accompagnée dans la vie ». Je n'oublie pas cette phrase. J'y réponds toujours avec joie.

Veuillez agréer, madame, les hommages de ma grande affection respectueuse.

Humblement vôtre

LOTI.

Tounane-An, 9 décembre 1883.

Madame,

Vous savez la chose inique qu'on me fait en France^[5]. Je n'irai prier aucun de ces chefs qui vont me juger. Je suis trop fier, je ne le pourrais pas. À vous seule, je vous demande grâce. Si c'est vrai, ce que vous avez bien voulu me dire, que vous étiez pour moi une amie, alors usez un peu de votre influence souveraine pour me sauver, le voudrez-vous ?

Quelle langue est-ce que je parle pour qu'on interprète si mal ce que je dis ? Prétendre que j'ai dénoncé mes pauvres matelots, mes camarades ! Vous savez, vous, combien je les aime, ou je suis bien barbare pour m'être figuré avoir écrit à leur gloire.

Je l'avais écrit avec eux, au milieu d'eux, avec mon camarade Poidenné, qui était à ce débarquement de Tuhanna et qu'on a décoré par le même courrier qui m'a apporté ma disgrâce. Après, nous avons tout relu ensemble et trouvé que c'était bien.

Qu'on ait pu me comprendre ainsi, cela me confond et surtout cela me fait une peine inexprimable. Je ne croyais pas.

Mais voilà, c'est pour complaire à des

.

Anglais, à des Allemands, qu'on me sacrifie...

.

.

moi qui les croyais beaux, superbes, nos marins, tels que je les avais peints. Quel étrange contresens !

.

.

Certes, au milieu des dangers terribles, nos matelots ont été obligés de tuer du monde, de faire des besognes sinistres.

J'ai demandé à Alphonse Daudet de dire au public, aux journalistes, mon indignation. Qu'ils sachent tout au moins combien je les aime ces matelots barbares, comme je suis avec eux, combien je suis des leurs.

C'est déjà une punition bien dure que ce rappel en France. Être obligé de les quitter, au moment de l'action plus décisive qui approche, les compagnons, les camarades auxquels je me suis attaché.

Si on me force à quitter la marine, ce sera un coup de massue. J'aime ce métier et ces gens de la mer par-dessus tout. Je voudrais rester avec eux malgré toutes les vilenies qu'on pourra me faire.

J'ai un espoir en vous, accueillez ma prière, je vous en prie ^[6].

LOTI.

Rochefort, 23 avril 1884.

Madame,

J'ai un grand désir de vous écrire et je crois que je puis le faire, puisqu'il y a quatre grands mois passés sur ma dernière lettre. J'ai à vous demander une bien grande faveur.

Je demande à l'amie, à une amie un peu lointaine, vers qui je relève souvent la tête sans rien dire dans mes mauvais moments pour reprendre courage. J'avais parfaitement prévu l'insuccès de *Fleurs d'ennui* ; mais je compte sur ce nouveau livre plus que sur tous les autres, et je vais attendre votre jugement avec l'anxiété que vous devinez.

Un petit mot de vous, madame, disant que c'est bien et que vous avez compris, et que je reste un des vôtres. Un petit mot pareil à celui que vous avez bien voulu m'écrire l'année dernière en cette saison de soleil me donnerait un élan que vous n'imaginez pas ; pourtant je vous demande

surtout de me parler avec une entière franchise, non par charité et pour me faire plaisir.

Le soleil, notre dieu à tous deux, est revenu. Votre humble ami l'attendait avec impatience, sachant bien qu'il se laisserait attraper encore une fois à ce mirage-là. J'ai donc repris l'entrain de la vie.

Bien vôtre.

LOTI.

Rochefort, 19 mai 1884.

Madame,

J'ai appuyé mes lèvres sur votre lettre de ce matin à l'endroit où vous m'avez appelé « votre fils ». Avec ma frayeur habituelle de la fragilité des choses, je crains que ça ne s'en aille, que bientôt vous ne m'aimiez plus, m'ayant vu de trop près.

Le refus du ministère me contrarie bien je m'ennuie surtout de vous avoir attiré quelques lettres déplaisantes. *Ce passé si indulgent pour M. Viaud* me fait sourire...

Le manuscrit ? Voudrez-vous être assez bonne pour le remettre à ma sœur quand elle ira vous voir. Je me défie des pattes de mon éditeur.

Je crois que maintenant nous ne nous retrouverons plus qu'en automne, à Vaucluse. D'ici là, vous m'écrirez bien une petite fois ?

Toute ma respectueuse tendresse.

Votre LOTI.

Madame,

Je viens de lire, par hasard, dans un journal déjà ancien, que vous avez perdu votre mère, et j'aurai été un des derniers à vous écrire. Pourtant, vous savez bien que je vous aime. Vous savez bien aussi que je puis comprendre cette douleur-là mieux que personne car ce que j'ai de plus précieux, c'est ma mère, que je regarde vieillir avec frayeur.

Pardonnez-moi de vous écrire si tard, pardonnez-moi aussi de ne pas vous écrire plus longuement. Je suis moi-même dans une passe bien sombre. Quelque chose que je redoutais est arrivé et je souffre seul, n'ayant pas un confident, pas un ami au monde à qui dire mes fautes et mon angoisse.

J'embrasse vos mains tendrement avec un grand respect.

LOTI.

23 octobre.

Madame,

Daignez lire cette pauvre lettre de mon frère Yves, reçue hier.

Faites la part de ce qu'il ne sait rien exprimer convenablement par écrit, pas même son affection pour moi, et veuillez considérer seulement quel bienfait immense serait pour lui cette nomination de maître qu'il rêve.

Vous souvenez-vous d'avoir bien voulu dire au ministre un petit mot souverain qui l'a fait nommer second maître, et c'était bien plus difficile, cette nomination-là^[7]. Aujourd'hui tous les droits sont pour lui avec cette seconde proposition pour faits de guerre. Faites encore une fois la démarche pour nous, madame, le voulez-vous ? Au milieu de tant de choses sombres,

qui pèsent sur mon cœur, ce serait pour moi une joie de voir donner à ce frère d'adoption la récompense qu'il a méritée.

J'ose vous parler bien librement peut-être, mais croyez que, s'il s'agissait de moi-même ; je ne le ferais pour rien au monde.

Je crains qu'il ne soit presque trop tard. Le conseil d'avancement va se réunir au ministère. J'aurais pu vous écrire un jour plus tôt, mais je dois vous avouer que c'est à Buloz que j'ai écrit hier pour lui demander ce service. Il me semblait qu'Yves avait le droit d'être un peu le protégé de la *Revue des Deux Mondes*^[8]. Je n'osais pas vous ennuyer une seconde fois, surtout en ce moment de vacances, que j'aurais troublé en vous obligeant à écrire cette lettre. Ensuite, en y réfléchissant, je me suis dit que Buloz ne ferait rien, surtout ne pourrait rien, et toute la nuit j'ai été tourmenté par cette crainte d'avoir fait tout manquer en perdant un jour, en n'osant pas m'adresser à vous tout de suite. Maintenant, voilà ma requête présentée. Pardonnez à votre fils la peine qu'il vous donne.

Ma pensée est presque constamment en Chine, auprès de mes amis et de mes camarades qu'on m'a forcé de quitter dans le danger. C'est bien affreux ce qui s'y passe par des lettres de mes gabiers fidèles, j'ai des détails navrants, comme aucun journal n'en publie. Vous savez qu'on a été obligé de suspendre tous les rapatriements de blessés et de malades. Ils meurent, faute de soins, à la porte des hôpitaux, trop petits. Et tout cela et notre déroute à Tamsui^[9] n'est rien auprès du désastre à prévoir du côté de Formose, et nous y passerons tous, si on n'arrête pas cette chose inutile et insensée.

J'ai honte ici, moi, de mon bien-être et de mon inutilité, et je reste hésitant à cause de ma mère, si âgée, n'osant pas demander à partir avant que mon tour revienne.

Ce pauvre gouvernement que nous avons entasse les inepties sur les sottises. J'ai beau me dire que vous l'aimez, je ne puis m'empêcher de l'avoir en mépris et en haine, cette République, fille d'épicerie, qui envoie mourir au loin les plus braves et les meilleurs de la nation et qui, au dedans, fait la guerre à tout ce qui nous restait de choses saintes et religieuses. Que le sang de nos matelots retombe sur nos gouvernants misérables !

Il fait un temps tiède et splendide, un dernier été que vous devez avoir aussi en Vaucluse. Et je songe que si, par ce beau soleil, j'étais là-bas à me promener avec vous à la campagne, je serais presque heureux, au moins. Je voudrais que vous sachiez le chagrin que j'aurais si je ne puis venir.

Très respectueusement vôtre.

LOTI.

Vendredi soir, 1884.

Madame,

Ce soir, tout occupé d'être avec vous, j'ai oublié deux choses j'avais à vous prier d'écrire avec bonté au jeune poète dont vous avez refusé les vers. Je vous avais déjà, paraît-il, envoyé une *Vénus de Milo* ; ensuite, vous dire que je serais tout à fait heureux d'offrir à la *Revue* ces notes de la prise de Hué si elles sont autorisées par le ministre. Des amis, avec qui j'ai dîné ce soir, se sont beaucoup inquiétés pour moi de cette affaire, craignant qu'il ne résulte un nouveau scandale de cette publication. Moi, je n'ai aucune crainte parce que ce sera entre vos mains.

Je n'ai le temps de vous dire rien, au milieu du tourbillon où je suis, mais vous savez bien comment je vous aime.

Très respectueusement,

LOTI.

1884.

Madame,

C'est encore moi et même ce sera un peu long tout ce que j'ai à vous raconter aujourd'hui. Aussi, je vous en supplie, ne me répondez pas. J'absorberais à moi tout seul vos vacances de Saint-Estève et vous ne m'aimeriez plus.

D'abord que je vous remercie de votre réponse exquise à ma confiance de l'autre jour. Votre lettre était tout ce que je désirais qu'elle fût, tout ce que je savais qu'elle serait. J'ai du chagrin et beaucoup, je vous l'assure, de voir les jours passer sans m'apporter ce que j'attends à chaque courrier, de me dire surtout que je ne retrouverai jamais cette occasion d'être un peu en liberté à la campagne auprès de vous.

Ensuite, mon grand remerciement pour mon pauvre cher Yves, puisque vous avez bien voulu faire cette démarche-là. J'ai grande confiance dans le succès, le ministre ne vous refusera pas. Tout mon espoir est en vous. Quelle vraie joie s'il pouvait être nommé, et je ne sais pas si je vous l'ai assez dit dans ma dernière lettre, il est mon meilleur ami, et j'aime son fils, mon petit filleul, presque comme s'il était mien.

Maintenant, j'ai à vous parler d'une chose sérieuse. Je voudrais me marier et même bien vite, avant que mon tour ne revienne de partir pour l'Enfer jaune de Chine. Si je retourne là-bas, je n'en reviendrai plus, ou bien quand j'en reviendrai ma jeunesse sera finie.

Je voudrais une jeune fille simple autant que je suis compliqué, un peu jolie et surtout bien portante, autant que possible protestante, à cause de nos traditions de famille, ayant quelque argent puisque moi je n'ai rien.

Si cet oiseau rare se trouvait un jour perché sur votre route, madame, veuillez donc être assez bonne pour m'appeler.

Et puis je vous renouvelle ma prière du commencement. Cette fois-ci, ne me répondez pas, bien que j'adore vos petites lettres.

J'embrasse vos mains avec un grand respect.

LOTI.

Madame,

Jusqu'à ce soir j'avais espéré aller au banquet de demain^[10] et il faut que j'y renonce. J'en ai un regret moindre que s'il s'était agi d'un moment de tête-à-tête avec vous ; car vous serez si entourée à ce banquet que j'aurais à peine trouvé le moyen de vous approcher. Cependant, c'était une espèce d'hommage à vous rendre, cette fête que j'ai manquée, et à cause de cela j'aurais tenu à y assister. Cette lettre que je vous écris ce soir vous arrivera demain très tard. C'est sans doute en rentrant de l'Hôtel Continental que vous la trouverez au logis. De cette manière, vous serez bien obligée de faire une petite réception à Loti tout seul, après la grande audience donnée aux autres.

Loti vous écrit en face de votre portrait qui est, comme vous le savez, accroché au-dessus de mon secrétaire. Ce qui vous étonnerait bien, madame, si vous veniez dans mon logis, ce serait de voir ce que Titi-Lolo^[11] y ont apporté. Une carte de visite, glissée dans un coin du cadre que vous occupez, entre le verre et la baguette. De loin, ce petit carton ressemble à un numéro du Salon, à l'angle d'un tableau. De près, il n'y a plus de doute possible. On lit bien Titi-Lolo, gravé très habilement, et même la carte est cornée, ce qui semble indiquer que les petites visiteuses sont bien venues de leur personne.

Je viens de vous conter là des choses très ridiculement enfantines.

LOTI.

1884.

J'ai essayé de travailler et n'ai pas réussi, mais c'est tout brouillé. Je vais ressusciter sans doute avec le soleil du printemps.

Madame,

Je n'ai pas pu venir au banquet de la *Nouvelle Revue*, je vous l'assure. C'est vrai, vous l'avez deviné, cela ne m'aurait pas amusé, tout ce monde ; mais malgré ma sauvagerie, j'aurais tenu à être présent, à participer à cet hommage qu'on vous rendait.

Quant à aller vous voir à Gif, ah ! oui, avec une grande joie. Si je puis retourner à Paris cet été, comme j'y compte bien, je vous demanderai un peu à l'avance à quel moment vous serez là et quel jour je pourrai vous y trouver.

Je n'ai pas lu votre *Patrie hongroise* parce que vous savez bien comment je suis, ne recevant jamais un journal, ni une revue, ni un livre, ne lisant rien — mais puisque c'est quelque chose de vous, je l'aimerai naturellement. J'ai dit à mon libraire de me faire venir les derniers numéros de la *Nouvelle Revue* et je compte les trouver demain chez moi en rentrant de Rochefort.

Je suis depuis ce matin chez ma sœur, à Marennnes, dans la bonne paix de la campagne, dans la bonne senteur des *marais salants* et du bord de la mer. Ici l'enfant gâté de la maison est pour ce matin une petite chatte angora de trois mois, la plus délicieuse petite figure que j'aie jamais vue. J'espère que vous ne serez pas trop blessée, madame, en apprenant qu'elle s'appelle Titi-Lolo.

Tout à l'heure, ma lettre fermée, je vais aller avec ma nièce dans le bois de sapins sur les dunes. Si les œillets roses sont fleuris à point, nous vous en enverrons une boîte pleine pour qu'ils vous portent la senteur de notre pays.

Respectueusement à vous de tout mon cœur.

LOTI.

Madame,

Je viens de faire partir à votre adresse un petit envoi de fleurs coupées que je voudrais bien pouvoir rattraper, car, à la réflexion, c'est une idée d'enfant que nous avons eue, ma nièce et moi. Voilà, nous voulions vous faire connaître ces œillets sauvages, d'une senteur exquise, qui poussent ici sur nos dunes de sable. Mais pour en avoir, il faut aller les chercher dans l'Île — c'est l'île d'Oléron, qu'on appelle l'Île, comme les Latins disaient ; or, il est impossible de revenir assez tôt pour le courrier de Paris. Vous ne pourriez recevoir ces pauvres fleurettes que le surlendemain à l'état de foin. Alors nous avons décidé de vous envoyer des œillets des villages qui ont aussi dans le sang un brin de sauvagerie.

C'est le vrai pays des œillets, cette côte de Marennes. Il en pousse partout, autour de toutes les cabanes, le long des petites rues blanches, habitées par les pêcheurs ; nous en avons rempli une caisse pour vous. Mais il aurait fallu y mettre le charme de ces villages, leur physionomie saine et honnête, leur blancheur arabe et leur bonne senteur de mer. Au lieu de tout cela, qui ne peut tenir dans une boîte, vous recevrez de pauvres œillets fanés ne méritant pas la peine que vous prendrez pour les déballer. Excusez-nous, je vous prie, et veuillez ne voir dans notre envoi que l'intention de deux étourdis qui vous aiment.

Je trouve un charme extrême à votre *Patrie hongroise*, à part ces passages de politique et d'histoire qui sont plus forts que moi.

La partie qui n'est qu'impression me ressemble tant que je m'imaginerais sans peine avoir fait ce voyage avec vous et être celui qui le raconte.

J'embrasse vos mains avec un grand respect.

LOTI.

Je fais bon marché, moi aussi, de tous les fatras des philosophes ; mais il y a toujours cette image du Christ qui m'est restée de mon enfance, à laquelle je tiens encore par le cœur. Elle était plus douce que celle de Baal et je crois que je n'aurai pas le courage de lui faire ouvertement la guerre.

Vous êtes Grecque, vous, madame, je le savais un peu déjà ; mais vous avez, dans toute sa plénitude, cette chose que la Grèce adorait ; la beauté ! Moi, hélas ! j'aurais peut-être été beau aussi si j'avais reçu une autre éducation physique. On m'a élevé comme une plante de serre. J'étais né pour les choses simples et, dès les débuts, je me suis fatigué, étioilé, au milieu de choses terriblement compliquées.

C'est là le plus grand malheur de ma vie. J'en ai eu encore bien d'autres. Plus tard, devenu homme, j'ai voulu façonner mes muscles d'après les modèles grecs, par des excès d'exercices physiques ; mais il n'était plus temps pour acquérir toute la force désirée et changer mon visage flétri. Je donnerais tout au monde pour la beauté que je n'ai pas.

Vous aussi, vous admettez les superstitions comme vérités supérieures. J'ai, depuis longtemps, cherché à prendre celles de mes amis simples, et j'y ai à peu près réussi.

Veillez agréer, madame, mes hommages respectueux et mon affection.

J. VIAUD.

Mercredi soir, 1884.

Madame,

J'ai reçu hier au soir cette photographie de Hongrie et depuis je la promène partout avec moi, vous savez, comme ces enfants auxquels on a donné quelque chose de bien joli et qui ne veulent plus s'en séparer, même pour dormir.

Je n'avais jamais vu portrait pareil : tout est bien, les traits, l'expression ; c'est comme si vous étiez là.

Vous m'avez fait un bien grand plaisir. Je vous remercie et vous aime de tout mon cœur.

Avec un profond respect.

Votre LOTI.

14 octobre 1884.

Madame,

J'avais presque espéré que la saison était passée pour vous d'aller en Vaucluse, et que vous n'iriez pas cette année. Cela m'aurait fait beaucoup moins de peine, car je crois bien que je ne pourrai pas venir.

Tout d'abord on me refuserait ma permission, c'est à peu près certain, dans ce moment où nous ne sommes que deux pour faire le service du port. Ensuite il y aura toujours une autre entrave absurde et mesquine qu'on peut bien peut-être laisser deviner à une mère, à la condition qu'elle l'oublie et ne vous en reparle jamais. Combien de fois il me faut me débattre contre ces situations-là qui rongent mon existence à dents menues d'une manière exaspérante qu'on ne soupçonne pas.

Voudriez-vous encore être assez bonne, madame, pour m'écrire vite deux petits mots sur une carte, me disant combien de temps vous restez — alors je combinerai de mon mieux pour arriver jusqu'à vous, mais sans beaucoup d'espoir de réussir.

J'embrasse vos mains avec un profond respect.

LOTI.

Hélas ! notre belle promenade ensemble à la fontaine de Vaucluse, j'y avais songé pendant des mois. Je crains que ma lettre ne dise pas assez le désir que j'aurais de venir.

Mars, 1885.

Madame,

Je viens vous dire où en sont mes affaires d'embarquement. Il me semble, je me figure au moins que vous m'aimez assez à présent pour que je ne vous ennuie pas en venant vous parler de moi. Je suis tout près d'aller en Islande — cela tient à un simple tour de liste que le ministre a entre les mains.

On fait, en ce moment, une liste avec les officiers qui sont les premiers à partir dans les cinq ports et je suis sur cette liste-là. Elle est destinée à fournir la *Touraine* à l'Islande et Terre-Neuve, au bon plaisir du ministère. Il me revient, par ailleurs, qu'on ne se soucie pas de m'envoyer au Tonkin parce qu'on se méfie de ma correspondance avec Paris. Je crois donc qu'il suffirait d'un seul mot dit au ministre pour faire pencher la balance pour l'Islande. Je ne vous demande pas de le dire, car je suis partagé entre le désir d'y aller pour faire un plus beau livre^[12] et le désir d'aller là-bas où mes camarades se battent et de partager leur gloire qui commence à me trotter beaucoup en tête. Si on me donnait à choisir, je tirerais à pile ou face — mon grand moyen dans mes indécisions — mais j'aime mieux m'adresser une seconde fois à ma mère en la priant de décider pour moi, m'en remettant à son avis avec une conscience aveugle.

J'ai écrit si vite, pour ne pas manquer le courrier de ce soir, que j'ai peur de n'être pas clair.

Pardonnez-moi et agréez encore toute ma respectueuse tendresse.

LOTI.

Ne prenez même pas la peine de me répondre, de me dire si vous avez fait oui ou non une démarche pour moi. Quel que soit l'embarquement qui m'arrivera, je l'accepterai, même avec joie.

Mars, 1885.

Madame,

Je vous remercie de vous être encore occupée de moi. Je n'emploierai pas le moyen indiqué par l'amiral Du Petit-Thouars d'écrire moi-même au commandant du *Dupleix*. Je craindrais d'être accusé d'avoir peur du Tonkin. Au reste, il n'est pas impossible que mon tour m'appelle en Islande. Je viens d'apprendre qu'il n'y a, à Cherbourg, qu'un seul officier disponible. Alors le ministre, pour armer le *Dupleix*, désignera arbitrairement, comme cela se fait en pareil cas, celui des cinq ports qui doivent fournir le lieutenant de vaisseau nécessaire. Si par bonheur il lui vient à l'idée de désigner Rochefort, comme je suis le premier à partir, j'irai en Islande, tout naturellement, sans avoir rien demandé, ce qui sera bien mieux. C'était surtout pour faire un beau livre que je désirais aller là-bas ; mais j'espère beaucoup réussir sans cela. Je laisserais plutôt l'Islande à l'état de vision lointaine et étrange pour m'appesantir plus sur la mer et le pays breton.

J'ai assez bien travaillé depuis que je vous ai dit adieu, malgré les agitations de ma vie. J'ai fait le mariage, le dîner de noce et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais soumettre les chapitres à mon ami Alphonse Daudet.

J'embrasse vos mains avec un grand respect.

LOTI.

Mars, 1885.

Madame,

Je reçois votre lettre ce matin jeudi. Je me fais beaucoup de reproches. C'est vrai, j'aurais dû vous écrire avant-hier, mais je croyais que ma dépêche de mardi vous avait tout expliqué : dès que l'ordre du ministère est arrivé à Rochefort, j'ai été sollicité par des permutants. Ma mère m'ayant prié d'accepter une permutation, je me suis rendu à contrecœur chez l'amiral pour le lui dire.

Une fois devant lui, je ne me suis plus senti le courage de cette reculade et je lui ai dit, au contraire, que je me tiendrais prêt à partir. En sortant de son bureau, j'ai trouvé la femme de chambre de ma mère avec un petit mot écrit au crayon. C'était pour me dire de ne plus tenir compte de sa prière parce que ce serait une faute et de suivre ma destinée. Alors mes derniers scrupules ont été levés, et je suis allé tout de suite au télégraphe vous envoyer une dépêche où je disais : « Je partirai content. » J'espère que vous l'avez bien reçue ; il était onze heures, mardi matin. J'aurais voulu qu'elle vous arrivât assez tôt pour vous éviter la peine d'une démarche.

Merci de tout mon cœur pour moi et pour mon pauvre ami Le Cor. C'est bien vrai qu'il a été suspendu pendant six mois, ainsi qu'il est dit tout au long dans *Frère Yves* ; mais j'espère qu'on le lui pardonnera, car il le mérite. J'espère, qu'en mémoire de moi, vous voudrez bien ne pas l'abandonner.

Est-ce que vous voulez bien me permettre de conserver cette lettre du ministère pour la lui faire voir là-bas ?

J'embrasse vos mains avec un grand respect.

LOTI.

1^{er} mai 1885.

Madame,

Je vous ai écrit ce petit mot en mer. Je le mettrai à la poste à Hong-Kong où nous arriverons demain matin. En ce moment, je traverse la mer de Chine pour me rendre à Formose, sur un mauvais petit bateau encombré de zouaves et de joyeux d'Afrique. On y vit en sauvage, presque nu et dormant à la belle étoile. La France semble déjà bien loin et, au fond de ce recul, un très petit nombre de figures aimées restent encore debout, vivantes dans le souvenir ; vous êtes de celles qui ne s'effacent pas à distance, car je vous aime bien profondément. L'oubli vient peu à peu sur beaucoup d'autres et à ce beau soleil bien des regrets s'endorment.

J'ai travaillé tant que je suis resté sur *Mytho*. Ici, c'est bien impossible ; mais quand je serai arrivé à Formose, je m'y remettrai. Aucune lettre de France depuis mon départ de France et il semble que cela augmente l'éloignement.

J'embrasse vos mains avec un tendre respect.

LOTI.

À bord de la *Triomphante*.
Makoung, 1885.

Madame,

Je viens de recevoir avec joie votre première lettre : elle est du 6 avril, écrite au moment de nos désastres [\[13\]](#).

Mais presque aussitôt, tout s'est amélioré et ici on commence à croire à la paix ; à un certain point de vue, je la désire, moi aussi, de tout mon cœur. J'ose à peine parler de ces questions si graves dans une lettre qui doit aller si loin.

Il me tarde de savoir si vous avez aimé, autant que notre ami Alphonse Daudet, la partie de manuscrit que je vous ai fait parvenir. Voilà plus d'un mois que je n'ai pas travaillé : ce n'était pas possible avec le trouble, le camp volant du voyage et la première griserie des pays chauds. Je vais m'y remettre à présent.

Depuis une dizaine de jours, j'ai rejoint l'escadre où j'ai reçu bon accueil de l'amiral et de tous mes anciens camarades retrouvés. On m'a embarqué sur la *Triomphante*, un des meilleurs bateaux de l'escadre, et précisément celui de mon pauvre cher frère Yves que j'aime toujours bien.

Les premières journées de mon installation ont été prises par une quantité de repas de bienvenue à bord des différents navires ; maintenant me voilà retombé dans le calme, mais le calme un peu triste de l'exil.

L'escadre se repose pendant cette période d'armistice, aux îles Pescadores. Il y avait une ville ici que nous avons détruite et pillée ; autrement ce ne sont dans toutes ces îles que des champs de riz très verts, des villages clairsemés dans un pays sans arbres et de très vieilles pagodes où l'encens brûle nuit et jour devant des légions de bouddhas.

Le choléra est dans nos ambulances, emportant tout doucement quatre ou cinq hommes par jour.

Dans les rues désertes de Makoung, on voit passer ces pauvres petits enterrements ; cela s'en va, parmi les ruines, sans prêtres ni musique, piétinant les bouddahs brisés, les cailloux de potiches, les lambeaux de soie. Les cercueils en bois de pagode sont bariolés d'or comme par dérision ; on les enterre au hasard dans la campagne, dans les champs de riz.

J'espère bien que cette mort-là me sera épargnée : c'est la seule qui me répugne, la plus misérable de toutes. Je les plains bien, ces pauvres qui s'en vont ainsi.

Je suis très sage. J'ai l'intention de me conserver le plus possible et je voudrais bien, à mon retour, être encore assez jeune, assez présentable, pour les beaux projets que vous savez.

Je fais... [\[14\]](#).

Makoung, 19 juin 1885.

Madame,

Vous êtes tout à fait bonne pour votre fils. Voici deux courriers qui m'apportent de vos lettres et je vous remercie ; je vous assure que j'ai une vraie joie de les ouvrir.

Vous me demandez si j'ai toujours envie d'une existence plus douce et d'une petite fiancée par vous choisie. Oui, plus que jamais. Il me tarde de revenir pour la voir.

Vous verrez que je serai bien sage, bien soumis, que vous serez tout à fait contente de moi.

L'ennui commence à nous ronger dans le Makoung où nous sommes depuis tantôt deux mois.

Au commencement, j'allais le soir faire quelques achats dans les ruines abandonnées pour orner ma chambre à présent, la paix faite, il n'y a même plus moyen de s'amuser à cela. Et pourtant, je la bénis bien, cette paix, au point de vue de la France surtout et aussi pour moi-même — seulement il faudrait s'en aller d'ici où il n'y a plus rien à faire, et je ne comprends pas ce que nous attendons. La chaleur augmente de jour en jour, lourde, orageuse. La dysenterie et la chaleur continuent de nous enlever du monde, et notre pauvre amiral vient de mourir aussi de ces maladies impitoyables [\[15\]](#).

On ne se figure pas, en France, quelle consternation et quel désespoir nous avons. Il était vraiment un chef incomparable. Comment s'y était-il pris pour surmener si rudement, pendant deux années, ses officiers et ses équipages — et pour être si aimé ? Tous ses matelots pleuraient. J'ai écrit spontanément là-dessus quelques pages que j'ai envoyées au *Figaro* (avec l'approbation et même la reconnaissance de tous mes chefs d'ici) [\[16\]](#).

Comme c'est, en somme, le journal le plus lu, c'est là que cet hommage à la mémoire du mort sera rendu le plus publiquement possible.

Je m'ennuierais vraiment beaucoup si je n'avais auprès de moi mon frère Yves.

Il est depuis longtemps sans reproches et m'a entouré de soins et de tendresses il est aussi pour moi une distraction, et son genre d'esprit m'amuse. En ce moment, on lui a confié des prisonniers qui ont des tournures très réussies de magots, et c'est impayable d'entendre comme il leur parle chinois et les mène pour se faire servir ; nous avons aussi une chatte savante et un biquet également qui nous aident à passer le temps de l'exil.

À présent que la paix est faite et le gouvernement changé, ne serait-il pas possible de reprendre ce récit de l'affaire de Hué, rebuté une première fois au ministère précédent ?

Je me rappelle que vous l'aviez trouvé joli et j'aimerais assez qu'il parût, pour le mettre ensuite dans mon volume.

Ma nièce Ninette, qui sait où est le manuscrit, vous le ferait parvenir si vous jugez la chose faisable.

Vous penserez à mon pauvre frère Yves, n'est-ce pas, madame, s'il y a une permutation bientôt. Je reviens là-dessus avec mon insistance de fils un peu gâté, pardonnez-moi.

J'ai, dans cette escadre, deux autres protégés qui me touchent de moins près, mais qui sont si méritants que je vais vous dire leurs noms. Si quelque *occasion favorable se présentait*, voudriez-vous bien laisser tomber une bulle de protection sur eux^[17] ; héroïque, ce dernier dans la plus grande acception du mot, blessé deux fois à Tamsui, un morceau de figure enlevée, la poitrine traversée de part en part. Il attend sa croix d'honneur. Le pauvre amiral Courbet, qui l'aimait bien, la lui avait promise, mais l'amiral est mort... L'autre s'appelle X..., attendant comme le frère Yves son grade de maître.

En somme, je ne vous écris jamais une lettre sans vous demander quelque chose et cela m'ennuie et bientôt peut-être aurez-vous un mouvement d'impatience en voyant mon écriture...

Vous avais-je dit qu'on avait tiré de mon dernier roman une pièce acceptée à l'Odéon ? Si on la joue cet hiver, je ne serai pas là. Vous irez bien la voir, n'est-ce pas ?

J'ai une extrême impatience de savoir votre impression sur les chapitres nouveaux de : *Au large*, qui doivent être entre vos mains.

Pardon de cette lettre, trop longue, où il y a de tout des suppliques et des animaux savants. Je vous écrirai maintenant du Japon où nous allons en quittant ce tombeau de Makoung.

Je suis avec un bien tendre respect votre

LOTI.

30 juin 1885.

Madame,

Votre lettre du 31 mai, qui était allée se promener sur un certain *Lapérouse* toute seule, par coquetterie, je l'ai reçue deux jours après toutes les autres du courrier de France et à l'heure tranquille de midi ; alors j'ai eu la joie de bien vous retrouver, de bien être avec vous pendant un bon moment.

Merci de ce que vous faites pour ma petite fiancée.

Vous savez comme j'attendais avec impatience votre impression sur mon manuscrit. J'espère au moins que c'est bien sincère ce que vous me dites ; il me semblait, à moi aussi, qu'il était bien ; mais voilà que je ne travaille plus maintenant aussi facilement que je voudrais. Ce grand soleil sinistre me gêne et m'efface tout. J'ai un moyen qui me réussit, c'est de me remettre à penser fixement à elle, à elle que j'aime toujours, qui est du pays de Gaud^[18] alors je retrouve assez bien la falaise grise, les vieux arbres tordus, les toits de mousse et mes pêcheurs, mais c'est aussi un moyen de s'user et de souffrir.

Le canonnier Pierre Morel, que je vous avais recommandé pour sa croix, vient de la recevoir avec celle du Cambodge et la médaille militaire. Il part pour la France, comblé d'honneurs, avec un morceau de figure en moins. Je lui ai dit d'aller vous porter de mes nouvelles, si vous voulez bien le recevoir un moment. Il n'aura qu'à vous demander de baiser votre main. J'ai pensé que cela vous plairait de voir un héros trempé comme ceux que chantait votre Homère. On n'en rencontre pas beaucoup de ces gens-là par les rues.

Quant à mon cher Yves, Pierre Le Cor, il vient d'avoir une troisième proposition officielle au conseil d'avancement d'aujourd'hui. Alors la nomination de premier-maître ne serait plus une faveur. Ce serait même une injustice s'il ne passait pas. Et je le remets une fois de plus entre vos mains bienfaisantes et bien-aimées que j'embrasse.

Votre fils,

LOTI.

1885.

À bord de la *Triomphante*
Escadre d'Extrême-Orient.

Madame,

Demain nous partons pour le Japon. En arrivant, je vais louer une petite maison de papier dans un faubourg de Nangasaki, au milieu des jardins. C'est là que je travaillerai.

Nous sommes bien occupés par cette évacuation de Makoung. Une des principales choses est naturellement beaucoup d'économies dans ce pays-ci et pour peu que cela dure, je serai bientôt fort riche. Mais il y a déjà pour moi beaucoup de difficultés d'envoyer de l'argent en France [\[19\]](#).

Tchéfou, 15 septembre 1885.

C'est le temps qui nous empêche de partir ; sans cela nous serions déjà en route pour le Japon où nous devons faire la Mer intérieure à petites journées. Un voyage merveilleux.

Ici, à Tchéfou, dans la ville chinoise, le choléra emporte quelques douzaines d'individus par jour ; les pauvres, on les voit *crever*, dehors, par terre, sous la pluie.

Nous promenons le choléra en escadre, nous aussi, depuis les îles Pescadores ; mais nous perdons peu de monde, étant plus éventés.

Mon cher Yves m'a quitté, la semaine dernière, rentrant malade en France ; cela fait autour de moi un vide, une solitude complète.

Il est encore là, à cinq cents mètres, sur la *Dive* qui devait le ramener et que le mauvais temps empêche de partir. Il y a du bon dans cette tempête-là. Elle me met dans les yeux du vent et de la grosse mer, comme il en faut dans le livre que j'écris pour vous.

Respectueusement.

Votre LOTI.

1885.

Nangasaki, faubourg de Dian-Djien-Djé

Madame ma mère,

C'est ainsi que les petits enfants disent au Japon.

Je me suis marié la semaine passée devant les autorités de ce pays, devant mon frère Yves et deux familles assemblées, avec une jeune fille de

dix-sept ans. Elle s'appelle Okané-San. Il y a eu le soir un cortège aux lanternes et un thé de gala. Le mariage valable pourra être prolongé au gré des deux parties.

Nous habitons dans un faubourg paisible, au milieu des jardins verts. Notre case est perchée à deux ou trois cents mètres de haut sur la montagne, toute en panneaux de papier et se démonte comme un joujou d'enfant. Des familles de cigales chantent nuit et jour, sur notre vieux toit. On a, de notre véranda, une vue à vol d'oiseau très étonnante sur Nangasaki, ses rues, ses jonques et ses grands temples. À certaines heures, tout cela s'éclaire à nos pieds comme une féerie.

Okané-San est habillée comme ces dames minaudières qui sont sur les murs de votre salon oriental. C'est la même figure aussi, les mêmes épingles en soleil dans les cheveux, la même tunique collante au bas des jambes, avec une ceinture nouée en pouf, et elle porte des chaussettes à doigts de pied séparés. Elle joue tous les jours d'une sorte de guitare à long manche, qui rend des sons tristes. Chez nous cela ressemble à une image japonaise, rien que des nattes bien blanches, un grand bouddah doré, trônant dans un lotus, et puis des petits paravents et des petits tabourets où sont posés des vases de fleurs ^[20].

Mon frère Yves vient passer ses soirées avec nous et s'amuse d'Okané-San comme d'une poupée ; à part quelques échanges de politesse et des tasses de thé avec des voisins et des voisines, nous vivons très retirés. Nous ne descendons en ville que la nuit.

Jamais je n'aurai le courage d'écrire une étude japonaise, ça m'ennuie trop.

Tchéfou, 9 août 1885.

Madame,

J'espère que vous ne me gronderez pas beaucoup pour mon mariage au Japon. J'ai quitté ce pays sans émotion, sans regret, sans me retourner pour regarder en arrière. Donc, c'est une petite aventure finie et qui ne sera jamais recommencée.

J'espère beaucoup revenir en décembre mon frère Yves et moi, nous sommes pris du mal du pays et n'avons plus idée à rien qu'au bienheureux retour.

Très rapidement, j'ai noté une nouvelle japonaise, qui pourra être achevée plus tard, et vais me remettre à mon histoire d'Islandais^[21]. Ça m'ennuie que vous en ayez lu le commencement et la fin. Tout ce que je vais vous envoyer maintenant vous aura comme un air de remplissage, tandis que si vous l'aviez eu d'abord, peut-être l'auriez-vous trouvé joli. Et puis vous seriez arrivée à la fin moins brusquement, mieux préparée, étant plus l'amie des personnages ; alors le dénouement vous aurait paru plus vivant, meilleur.

Je suis avec un profond respect votre très obéissant serviteur.

LOTI.

Kobé, 26 septembre 1885.

Madame,

Est-ce bien possible que vous n'ayez reçu qu'une seule de mes lettres en réponse à toutes les vôtres ?

Je commence à croire que nous ne serons pas en France après le printemps. Je vous enverrai mon roman en trois parties. Jamais je n'ai été d'avis plus changeant pour aucune de mes œuvres. Un jour très content, croyant au succès, le lendemain entièrement découragé. J'y ai fait un retripotage énorme. Après bien des hésitations, je me suis décidé à changer beaucoup la jeune femme, qui était, vous le savez, un portrait. J'ai

supprimé, du même coup, des scènes qui m'avaient fait mal à écrire et où j'étais en cause. Cela me semble mieux ainsi, avec plus d'unité. Et puis, à cause d'Elle, je me sens la conscience plus tranquille ainsi. Je suis très anxieux de ce que sera le jugement du public. J'aurais bien voulu vous avoir pour vous demander deux ou trois conseils, quoique je n'écoute guère personne. Et puis, si je ne peux pas corriger moi-même les épreuves, je voudrais être sûr qu'elles seront revues par vous en qui seule j'ai confiance.

Mon pauvre frère Yves m'a quitté il y a quinze jours pour rentrer en France, ayant fini ses trois ans de campagne et très fatigué par le climat de Formose. Son départ me fait un grand vide. Je n'ai plus d'amis, de simples camarades de hasard auxquels rien ne m'attache, à qui je ne puis rien confier. Peut-être bien n'avez-vous pas reçu la lettre dans laquelle je le recommandais encore à votre protection bienveillante.

Nous voici de nouveau au Japon, et pour tout l'hiver peut-être ; mais je ne me marierai pas, cette fois. Je serai très sage. Vous n'aurez pas à me gronder.

Je vous aime de tout mon cœur et j'embrasse vos mains avec une tendresse de fils.

Respectueusement vôtre.

LOTI.

Yokohama, 15 octobre 1885.

Madame,

Je me suis arrêté pendant quelques jours de travailler à mon roman pour noter, pendant que c'était tout frais, mon pèlerinage à Kiôto, la ville sainte, où j'ai vu d'étonnantes et merveilleuses choses qui n'ont encore été décrites par personne.

Je vais vous envoyer des notes. Elles vous amuseront peut-être un moment ; si vous voulez elles seront pour la *Revue*, mais plus tard, à mon retour, quand je les aurai arrangées et mises au point telles que vous les recevrez, elles ont été écrites sans brouillon. Elles sont pleines de redites et de gaucheries. Pour rien au monde je ne voudrais qu'elles fussent livrées au public dans cet état ; mais c'est la première fois qu'il m'arrive d'écrire aussi vite quelque chose d'à peu près lisible. J'ai bâclé cela en cinq ou six jours, sans interrompre mon service ni mes promenades.

Mon roman, hélas ! ne marche pas avec la même facilité, il me donne beaucoup de mal ; je voudrais que tout cela fût si simple, si simple, si loin de l'école affadie et du charabia qui nous envahissent. Je voudrais arriver à l'extrême poésie, dans l'extrême simplicité rude. J'espère vous envoyer la première partie à la fin de ce mois, vous la recevrez à la mi-décembre.

Maintenant, quelque chose de très grave. Je voudrais changer mon titre. Je crains que ce *Au large* ne soit une série d'impressions quelconques, comme les *Propos d'exil*, et non un roman. Je vous envoie une série de nouveaux titres auxquels j'ai songé en vous priant de choisir vous-même. Il faut que ce titre soit fixé pour les annonces de décembre, n'est-ce pas ? Alors, nous n'avons pas le temps de le discuter ensemble. Veuillez donc le décider seule ce que vous serez sera bien fait.

J'embrasse vos mains.

Votre fils,

LOTI.

Yokohama, 23 octobre 1885.

Je comptais vous envoyer par ce courrier, toute la première partie de mon histoire. Hélas ! elle n'est pas prête, pardonnez-moi ! J'ai été détourné de mon travail par toutes sortes d'expéditions de côté et d'autre. Il ne faut pas me gronder. Le roman est tout bâti, tout écrit. Il n'y a plus que des descriptions à arranger, à mettre au point et puis un recopiage général à

faire. Je vous en envoie quelques pages. Je ferai, ainsi par chaque courrier français.

Tout ce qui arrivera entre vos mains sera au moins en lieu sûr, comme rendu au port.

Peu à peu, les lacunes de ce que vous avez déjà vont se combler, les difficultés contre lesquelles je me suis débattu durant trois mois sont à peu près vaincues. J'espère que l'ensemble se tiendra, ne sera pas trop boiteux.

C'est vous seule qui me direz cela.

Je reçois toutes vos bonnes lettres qui me sont toujours une joie.

J'embrasse vos mains avec un profond respect.

Votre fils,

LOTI.

Yokohama, 14 novembre 1885.

Madame,

Nous allons faire nos adieux au Japon pour retourner en Chine. Je ne pourrai plus vous écrire que dans quinze ou vingt jours, de Hong-Kong.

J'ai bon espoir que les quelques feuillets expédiés l'autre jour vous sont parvenus et que vous aurez choisi un titre parmi ceux que je vous proposais. Vous vous rappelez que vous aviez nommé vous-même : *le Mariage de Loti*. Et puis je veux vous répéter ce que je vous disais dans ma dernière lettre, de ne pas vous inquiéter si j'ai l'air de perdre mon temps. Je serai prêt, car toute mon histoire est écrite. Une quinzaine de jours à Hong-Kong et je pourrai vous en envoyer une bonne partie. J'ai été un peu éventé, comme vous me le dites, par ce Japon, mais que je ne regrette pas de quitter.

J'ai tout un cahier de notes précises et écrites à mesure qui vous plairont, je pense, pour la *Revue*. Il aurait été dommage de ne pas écrire tout cela.

Vous trouverez sans doute que j'ai bien fait. J'ai vu ce pays aussi complètement que possible. Dernièrement, j'ai fait cinquante lieues pour aller visiter, dans l'intérieur, une sainte montagne qui est comme la Mecque du Japon ; enfin, la semaine passée, j'ai eu l'honneur de m'asseoir à la table de l'invisible impératrice.

Je crois bien que de Hong-Kong nous allons rentrer en France. Quelle joie j'aurai de revenir ! Nous dînerons une fois ensemble, si vous voulez bien me recevoir comme l'hiver dernier.

Votre fils,

LOTI.

Février 1886.

Madame,

La bienveillance du ministre m'arrive trop tard. Je réponds au commandant Chasseriau, qui a bien voulu m'écrire de sa part, qu'il n'y a plus rien à faire pour moi. J'ai accepté une lourde chaîne du secrétariat de la majorité ; c'est un pis aller dont je m'arrangerai bien mal. Je serai à la tâche tous les jours ; mais, à présent, c'est fait, et vis-à-vis de l'amiral, à ne plus pouvoir me dédire. Si le ministre pouvait tourner sa bienveillance tardive sur mon pauvre Pierre, après, nous ne le tourmenterions plus.

Je ne sais plus ce que j'écris, tant je me dépêche pour le courrier. Le manuscrit est parti tout à l'heure. Je vous écrirai demain pour me consoler de ma chaîne. Il n'y a qu'un grand moyen : c'est que cet été ma mère vienne un moment me voir, moi qui ne pourrai pas bouger. J'en aurais tant de joie.

Respectueusement vôtre.

LOTI.

Mars 1886.

Madame,

Ma demande part aujourd'hui pour le ministère, et j'espère en vous.

Je suis inquiet et triste de vous savoir malade.

Avec un tendre respect, votre

LOTI.

Magicien. Dimanche, mars 1886.

Madame,

Votre lettre m'a rendu la tranquillité.

Je m'étais figuré lire entre vos lignes qu'il y avait quelque chose de changé entre nous, et comme je ne me sentais pas coupable, j'en avais une déception cruelle, un grand chagrin.

Quand vous serez là, pour Pâques, si vous voulez, nous consacrerons une heure à nos traités futurs ; le reste du temps, nous n'y penserons plus.

Tant que vous ne serez pas arrivée, j'aurai toujours peur qu'il n'y ait quelque anicroche vous empêchant de venir. Je suis habitué à cela pour les choses dont je me fais des fêtes à l'avance.

Tout mon tendre respect.

Votre fils,

LOTI.

Rochefort, 13 mars 1886.

Madame,

Le ministre a refusé ma pauvre petite demande, malgré votre appui, malgré la demi-promesse qu'il vous avait faite. Dans mon désappointement, il me vient une idée pleine de rouerie. Frère Yves m'écrit qu'il y a une promotion dans la maistrance : alors, cette reconnaissance du ministre pour l'occasion que vous lui aviez fournie de lui être agréable pourrait peut-être être retournée en sa faveur. Quant à moi, je ne me plaindrai pas de l'échange, au contraire.

Voilà l'idée qui m'est venue. Si elle vous semble inadmissible, veuillez supposer que je ne vous l'ai pas dite. Je n'insisterai pas, d'ailleurs après cela, je ne vous tourmenterai plus pour demander en faveur de vos pauvres amis marins des choses toujours refusées. Je comprends bien que cela vous ennuie.

On me laissera toujours le temps de mettre la dernière main à mon manuscrit. Soyez sans aucune inquiétude là-dessus, mais il faudra sûrement renoncer à beaucoup de projets qui me tenaient au cœur comme, par exemple, ma visite à Gif.

Votre fils désolé,

LOTI.

Mars 1886.

Je suis rentré dans ma vie active de bord, rapportant de cette course à Paris un mélange confus d'impressions douces et tristes. Je me suis remis

au travail et vous recevrez bien ponctuellement, les cinq parties de mon histoire aux cinq époques par vous fixées. Je pense qu'il doit y avoir un certain art dans la façon de couper ces parties.

Est-ce que vous ne tenez pas à ce qu'elles soient égales comme volume ? Je vous demanderai de les lire à mesure en tâchant d'oublier que vous savez la suite et la fin.

Dans le fiacre qui m'a emmené de chez vous, il m'a suffi de trois minutes pour remettre en ordre les feuillets tant inversés.

Cela me ferait bien plaisir si vous vouliez bien m'envoyer les épreuves de la chose du petit Roustan sur moi : je ne m'en souviens presque plus.

Dans une dizaine de jours, au désarmement, j'adresserai au ministre une demande de me faire grâce des dix jours de campagne qui me manqueront. En même temps, je vous écrirai aussi pour vous rappeler votre bonne promesse d'appuyer ma requête.

J'espère que cela réussira, que j'aurai la joie de réaliser mes beaux projets d'été, de vous voir venir dans ma petite case où je mettrai beaucoup de fleurs pour vous recevoir et puis d'arriver moi-même à Gif avec mes grands chiens de faïence.

Je vous embrasse les mains.

Votre fils,

LOTI.

Mars 1886.

Madame,

Voici le billet à ordre du ministre. Je n'ai que le temps de vous dire un grand merci dans la précipitation de mon départ pour Rochefort.

Respectueusement vôtre.

LOTI.

Mars 1886.

Madame,

J'ai été un peu déçu par votre lettre, parce que je suis comme les enfants et que les choses remises me semblent toujours perdues mais je comprends trop bien que cela vous aurait fatiguée. Je devrais presque vous dire : Ne venez pas, si cela vous dérange. Ne prenez pas toute la peine de ce voyage pour me faire plaisir ; mais j'aurais trop peur d'être pris au mot si je disais cela, et je vous assure que ce serait m'ôter une grande joie.

Alors, au 1^{er} mai.

Tout mon tendre respect,

LOTI.

P.-S. — Il y a une belle guirlande de roses blanches fleuries sous votre fenêtre. J'ai peur que le 1^{er} mai elles ne soient passées ; mais aussi, déjà, la maison sera un peu plus en ordre.

Mars 1886.

Madame,

Je voudrais encore un tout petit mot, me disant si c'est bien, comme je crois, samedi à sept heures du matin.

Votre fils respectueux,

LOTI.

P.-S. — L'orage a abîmé toutes les roses blanches de votre fenêtre. Il n'y avait que cela de présentable dans votre petite chambre.

Mars 1886.

Madame ma mère,

Je suis tout à la joie de vous attendre. Je presse mes ouvriers tant que je peux ; ce ne sera pas prêt, mais tant pis.

Je vous demanderai conseil, au contraire, sur les derniers arrangements de ma pagode, et dans les escaliers, vous prendrez garde à ne pas vous salir de peintures fraîches.

Vous imaginez-vous bien dans quelle petite maisonnette vous arrivez ? J'ai peur que non ; mais comme c'est vous, cela ne me préoccupe qu'à moitié, même pas du tout. Il faut vous attendre aussi à un grand désenchantement pour la chambre turque, dont le petit Roustan a écrit de si folles imaginations.

Tout cela n'ôte rien, pour moi, au bonheur de vous avoir. Je ne suis pas content que vous ne veniez pas plutôt le lundi de Pâques qui est fête chômée.

Avec mon tendre respect,

LOTI.

Mai 1886.

Madame aimée,

J'aurais voulu vous dire le charme doux que votre passage a laissé dans ma petite maison. Impossible. Je n'ai pas une minute à moi... Toutes les complications imaginables contre ce pauvre manuscrit que vous attendez : une soirée officielle, hier au soir, inattendue, obligée. Ma machine s'est mise à marcher à peine étiez-vous partie. Et nous allons en rade demain. J'ai peur de ne pouvoir vous envoyer qu'après-demain la fin de l'histoire des petits Bretons, que je trouve bien mauvaise.

Votre fils respectueux,

LOTI.

Mai 1886.

Madame aimée,

Voici la fin de ma petite histoire. Veuillez couper ce qui vous déplaira. J'ai peur que ce soit si mauvais ! À présent, vite, je fais le dernier vernissage de Yane et de Gaud^[22]. Vous le recevrez lundi matin au plus tard, moins une page de la quatrième partie, et il y en aura quarante au lieu de quarante et une. J'ai fait une coupure.

Je m'attendais à l'effet de mon costume breton sur les aides de camp ; ce qui n'est pas banal les indigne. On m'en voudra aussi de vous donner le bras.

Vous avez fait bien plaisir à ma mère avec votre petite lettre et l'autre jolie que vous lui avez envoyée. C'est moi qui n'ai pas voulu qu'elle vous réponde, sachant combien cela la fatigue d'écrire. Elle vous envoie toute son affection et ses remerciements d'être venue. Cela me semble un petit

rêve votre passage à la maison, qui est restée sous le charme de vous, jusqu'à Vieil Ami et Moumout.

Vous n'imaginez pas quel événement ç'a été dans Rochefort. Des gens qui ne sortent jamais étaient allés au jardin public dans l'espérance de vous voir. J'ai su mieux cela après coup.

Il y a des détails qui vous auraient amusée. Comme voyage incognito, c'était assez réussi.

Nous sommes allés en rade, hier, et le *Magicien* a très bien marché, par un temps superbe. Comme je remontais la rivière, le soir, j'ai croisé le bateau de mon cher petit ami Samuel, celui que j'attendais, vous vous rappelez, qui prenait le large. Nous n'avons pu que nous saluer du pavillon ; cela m'a fait beaucoup de peine qu'il soit parti sans que je puisse lui dire adieu.

Personne n'a pu me dire le nom du chef de bureau des équipages, mais le commandant Chasseriau vous le dira tout de suite. Si donc vous pouviez obtenir cela pour mes deux protégés, cela me ferait un grand plaisir. Ils resteraient quatre ou cinq mois de plus avec leurs femmes.

Votre fils respectueux,

LOTI.

Juillet 1886.

Madame,

Un petit mot en courant. Je suis bien embarrassé. En tête du livre *Pêcheur d'Islande*, faut-il mettre : « À madame Juliette Adam », ou « À madame Juliette Lamber », ou « À madame Edmond Adam », et puis faut-il mettre cela tout sec ou bien ceci, que je trouve d'un banal odieux : « Hommage de respectueuse affection » ? D'un autre côté, mettre quelque chose de plus tendre et de plus vrai, ce serait — qui sait ? — prêter le flanc

aux commérages des sots. Reste le mot filial, que je n'ose pas employer non plus devant le public. D'abord, l'état civil en mains, vous êtes trop jeune de plusieurs années pour que je sois votre fils. Comme vous seriez bonne si vous vouliez me tirer de cet embarras où je suis depuis hier, et il faut que je me presse pour envoyer cela à Lévy.

Je vous aime de tout mon cœur.

Votre fils respectueux,

LOTI.

Janvier 1886.

Madame chérie,

J'arrive dans l'attitude humble des suppliants antiques, présenter une liste de quatre personnes qui postulent depuis deux mois pour obtenir de vous des audiences auprès de vous. On m'en demande bien cinquante par an. Je refuse sans pitié. Ceux que je vous présente aujourd'hui, l'oreille basse, sont le résultat du triage de l'année. Je n'ai voulu promettre à une seule des postulantes le numéro un sur la liste. À présent, je me sauve comme un chat qu'on a fouetté.

P. LOTI.

Fin septembre 1886.

Madame chérie,

Ma petite fiancée s'est trouvée très intimidée à l'idée de vous écrire, et c'est moi qui vais le faire de sa part. Nous avons remis notre mariage au jeudi 21 octobre. Cela vous ira-t-il ainsi ? J'ai écrit à M. Segond pour l'en avertir. Si vous aviez quelque empêchement ce jour-là, nous changerions encore.

Voici le programme de notre petit mariage ^[23].

Le mercredi 20, contrat et mariage civil, sans tambours ni trompettes, avec les quatre témoins le jeudi, à trois heures, la cérémonie des fleurs, qui est un usage bordelais.

À quatre heures, le mariage religieux avec le cortège et la Jonchée. À sept heures, dîner d'une trentaine de personnes.

Il y aura, après, une soirée qui ne se prolongera pas tard, où l'on ne dansera pas, où l'on s'ennuiera même un peu. À minuit, nous partirons tous les deux par l'express de Madrid pour Grenade.

Je suis, avec un profond respect, votre fils,

LOTI.

Octobre 1886.

Madame chérie,

C'est bien mal de ma part de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Pardonnez-moi. J'ai eu un vrai remords en recevant votre bonne petite lettre, hier au soir ; mais voilà, j'ai la tête bien à l'envers, je vous assure, en ce moment. Vous avez reçu ma dépêche, l'autre jour. Quelle joie vous m'avez causée et quel beau cadeau de mariage j'ai fait, grâce à vous, à mon pauvre Yves : ses galons d'or et ses attentes.

Maintenant, j'ai encore à vous demander des choses très graves. Je me marie le 12 octobre ^[24]. Vous avoir là, cela me portera bonheur. M'aimerez-vous assez pour venir ? C'est beaucoup vous demander, je sais bien. Si cela

vous fatigue trop, en ce moment où vous êtes souffrante, ou si cela vous ennuie à cause des comptes rendus des journaux, ne venez pas et oubliez que je vous l'ai demandé mais avant de vous décider, pensez un peu à la joie que j'en aurais si vous veniez.

Cela m'avait fait peur de voir dans les journaux que vous aviez abandonné la *Revue*. Votre lettre me rassure.

J'embrasse vos mains,

LOTI.

Octobre 1886.

Madame aimée,

Le moment approche où vous allez arriver et j'ai besoin que vous me donniez quelques instructions.

D'abord, puisque vous serez bien obligée, ce jour-là, de donner le bras à quelqu'un, je voudrais savoir qui vous ennuiera le moins de Jean Aicard, François Coppée, Émile Pouvillon ou un lieutenant de vaisseau de mes camarades et que j'appelle Régis de Brem. Ensuite vient la question du logement. Pour quel jour faut-il retenir votre chambre à l'hôtel et comment désirez-vous être installées, M^{me} Segond et vous ? Soyez assez bonne pour me faire savoir tout cela afin que vous ne souffriez pas trop de votre installation.

Je vous demande de me dire quel train vous aurez choisi.

J'embrasse vos mains bien fort.

LOTI.

18 octobre 1886.

Madame aimée,

C'est bien, je ne m'occuperai plus de vous ; mais il faut tout de même que vous me disiez à quel hôtel vous devez descendre pour que les voitures aillent vous prendre et que le phénomène commence par la distribution des fleurs. Les voitures iront donc vous chercher vers trois heures moins un quart.

Votre place à dîner sera à la gauche du marié.

J'embrasse vos mains bien respectueusement.

Votre LOTI.

Grenade, 2 novembre 1886.

Madame chérie,

Voici une lettre reçue ce matin à Grenade d'un lieutenant de vaisseau de Rochefort, lettre bien inattendue, je vous assure, et qui m'embarrasse un peu.

Comme vous êtes bien bonne, je vous l'envoie en vous demandant de faire, si vous le jugez convenable, une petite démarche qui n'use pas votre crédit et de me répondre, à Rochefort, un petit mot que je montrerai.

Je vis, depuis mon départ, dans le tourbillon du voyage, depuis cinq ou six jours, dans les jardins délicieux de l'Alhambra, sous un ciel incomparable.

Tout cela porte à l'oubli des choses passées. Ma petite femme est bien charmante, et je commence à croire que votre présence m'a porté bonheur.

Aussitôt revenu, je recommencerai à travailler pour vous et *Kiôto* ^[25] pourra paraître avant janvier si vous voulez.

J'embrasse vos deux mains bien fort.

Votre fils,

LOTI.

Janvier 1887.

Madame chérie,

Depuis trois jours, je suis dans mon lit un refroidissement. Tout courbaturé, j'écris à grand'peine. Je veux vous envoyer un baiser filial pour la nouvelle année, et je vous demande aussi la permission de vous embrasser pour ma petite femme.

Respectueusement.

Votre LOTI.

Mars 1887.

Madame chérie,

Pour moi, j'accepte, et cela m'amusera beaucoup ^[26], et je vous remercie bien. Pour ma femme, non. Il y a plusieurs raisons à cela : la principale est qu'il ne faut pas la fatiguer en ce moment. Il est un peu prématuré de vous

l'annoncer ; mais à vous, cela me fait plaisir de vous le dire. En fin juillet, j'attendrai un petit personnage qui pourra peut-être me rattacher à la vie. J'en ai besoin, car je m'ennuie à mourir comme jamais.

Depuis hier, je me suis mis à arranger *Kiôto* ^[27]. Ça ira bien vite et je vous l'enverrai.

Votre fils,

LOTI.

Mars 1887.

Madame chérie,

Kiôto serait peut-être plus joli d'un seul morceau. Au fait, je n'en sais rien. Je m'en rapporte à vous.

Merci pour Morel et pour Landes. Je vous enverrai la lettre du ministère dès qu'elle me sera revenue.

Respectueusement vôtre.

LOTI.

1887.

J'arriverai à Paris le 20 à 5 heures du soir pour repartir le 21 au matin. Si vous le permettez, j'amènerai mon ordonnance, qui est un bon, un beau et brave matelot dont j'aurai besoin dans la soirée pour changer de coiffure.

J'ai peur que mon costume ne soit pas réussi du tout. Au dernier moment, si je me trouve très mal, je resterai chez moi.

Avec un grand respect,

LOTI.

Hendaye, 26 mai 1887.

Madame chérie,

Reçu votre invitation ; mille mercis. Hélas ! je n'arrive à Paris que le matin du vote et j'en repars le lendemain, le samedi 30. L'amiral, préfet de Rochefort, et Madame, viennent officiellement à Hendaye et descendent chez moi.

Votre-petite tourelle vous attend ; quelle joie, si vous vouliez y revenir !

Tendre respect,

LOTI.

Juin 1887.

Madame chérie,

Hélas ! le petit théâtre J'étais venu à Paris pour cinq jours et le lendemain de mon arrivée ici, au *Javelot*, pour une inspection de l'amiral.

Votre petite tourelle vous attend avec la trompette, le tambour et tous les accessoires.

Respect de fils,

LOTI.

Juin 1887.

Madame chérie,

Ce que je vois de plus clair dans tout cela, c'est que je perds au moins trois jours de votre chère présence. Je tâcherai d'arriver ici plus tôt. Je vous en prie, tâchez de prolonger un peu votre séjour.

Vite, j'ai mis du monde à préparer votre tourelle qui, depuis trois ans, était vide et abandonnée aux chauves-souris. Elle sera toute prête à vous recevoir.

J'embrasse vos mains tendrement.

Votre LOTI.

La lampe avec abat-jour vert, je crois ?

Septembre 1887.

Madame chérie,

Je ne vous vois plus, je ne vous écris plus. Il me semble que nous nous éloignons l'un de l'autre, et cela me fait de la peine ; mais si vous saviez comment la semaine prochaine j'espère vous voir un peu ! Je m'arrêterai, pour cela, à Paris avant de prendre l'Orient-Express. Je vais passer quelques jours dans une retraite des Karpathes avec la reine de Roumanie et faire un pèlerinage douloureux et attirant à Constantinople. Je vous écrirai pour vous demander un moment réservé, un petit moment, à votre heure.

Votre bien respectueux.

LOTI.

Votre fils, Paul Segond, a été très bon, presque fraternel pour moi. Je lui en ai une grande reconnaissance.

Novembre 1887.

Madame chérie,

Si vous me donnez jusqu'au 30, je pourrai peut-être vous envoyer tout. Dans tous les cas, je vous promets d'une façon absolue la moitié. Cela m'est tout à fait égal de paraître avec Maupassant. Quand il m'a accusé d'avoir rempli *Pêcheur d'Islande* de passages à la Berquin et de chaumières enguirlandées de roses, j'ai trouvé que ce n'était pas précisément très fin. Je serais même content que quelqu'un le lui dît de ma part, mais je ne lui en veux pas.

Je paraîtrai donc quand vous voudrez et où vous voudrez.

Très respectueusement à vous de tout mon cœur.

LOTI.

Novembre.

Madame,

Je pense que vous êtes rentrée à Paris maintenant, et que mon rêve de promenades avec vous à la fontaine de Vaucluse est plus que jamais fini.

Je me reproche de vous avoir tant occupée des miens pendant vos courtes vacances. Je veux vous en demander pardon.

Merci encore pour mon pauvre Yves. Croyez, madame, que c'est tout ce que je désire. J'ai une cruelle déception du refus du ministre.

Je pense que je pourrai aller à Paris vers la fin du mois ; mais, sans doute, vous n'allez plus à votre abbaye pendant l'hiver, autrement je vous aurais demandé de m'y recevoir un peu.

Maintenant j'ai à causer avec mon directeur très aimé. Il faut que je lui dise que jamais je ne serai prêt en mars. Je voudrais que mon histoire : *Au Large*, fût tout à fait bien. Pour cela, il est essentiel que je ne l'invente pas trop, que je ne la fabrique pas trop, que je revive en compagnie de mes personnages qui sont des êtres réels. Un de ces jours, je puis vous envoyer le premier chapitre, qui est comme un prélude, en sourdine et en mineur.

Je vous en prie, cette fois, madame, ne me répondez pas.

Très respectueusement,

Votre LOTI.

Hendaye.

Madame chérie,

Vous pensez si je vous attendrai avec joie, le premier, au train de une heure.

J'allais vous écrire pour votre petite installation. J'ai deux chambres à votre choix : une dans la maison même, meublée avec un luxe de concierge : armoire à glace en acajou, un petit cabinet de travail y attendant et une terrasse. Belle vue, sur laquelle plongent des fenêtres très voisines, escalier et dépendances communs avec le reste de la maison. Dans le jardin, une tourelle avance sur la mer. Ameublement de cellule de moine, mais

propre ; une table à écrire assez grande, un cabinet de toilette y attenant. Au-dessous, cabine de bain et indicible dépendance. Petit coin de jardin y attenant avec table de travail à l'ombre. La mer vient deux fois par jour battre cette tourelle. Il y a sortie séparée et descente dans l'eau.

Si vous préféreriez la tourelle, comme je le suppose, et si vous aviez peur d'y être seule la nuit, quoique ce soit le pays du bon Dieu où l'on ne vole jamais, je vous proposerais un matelot de confiance qui vienne coucher dans un hamac dans votre jardin, entrant par la fenêtre et partant de grand matin par la même voie^[28].

Votre petit ordinaire sera rigoureusement suivi. Je savais déjà que vous étiez une manière d'anachorète.

Pour la lampe, j'ai une petite lampe princesse, qui vient de Londres, avec abat-jour de porcelaine recouvert d'un voile de soie verte. Est-ce cela, dites-le, *je vous en prie ? On trouverait peut-être* à Bayonne, si ce n'est pas cela.

J'espère bien que vous commanderez tout chez votre fils, comme chez vous.

Pour la température : le Sénégal, le Sahara, avec possibilité d'une bourrasque de mer refroidissant tout. Prévoir les deux cas. C'est le mois le plus mal choisi pour vous, bien entendu. Au printemps et l'hiver, je vous aurais offert une température plus délicieuse et une solitude de cloître, des roses partout. À présent, plus d'effeuillé, plus d'eau envahie de baigneurs le jardin touchant au nôtre, qui était mon petit désert, dont nous avons la jouissance, loué par une tribu de baigneurs espagnols. Ça n'est plus ça. Et puis les visiteurs qui me tombent du ciel à chaque instant, bien que j'aie mis des cerbères terribles à ma porte. Ce que j'en dis est pour m'excuser et pour que vous ne vous trouviez pas mystifiée ; on doublera la surveillance des postes quand vous serez là.

Voilà, je crois, que j'ai répondu à tout et dites-moi vite le logement que vous voulez. Moi, à votre place, ce serait la petite chartreuse de la tourelle ; du reste vous serez toujours à temps de changer.

Avec tous mes respects, votre fils,

LOTI.

1887.

Madame chérie,

Je viens de lire la lettre de M. Pallain à la famille du petit contrebandier, et ça a été une scène de larmes.

Nous voulons encore vous demander ceci répondre à M. Pallain un mot de remerciement, lui disant que pour l'amende, c'est secondaire ; vous ne l'avez pas demandé, mais seulement la remise de la prison : sans cela il serait un enfant perdu.

Entre nous, le contrebandier n'est pas contestable, si gentil qu'il soit ; mais vous savez que les petites villes de frontière ne vivent que de cela, c'est dans le sang. Ceux qu'il faudrait punir ne sont pas les naïfs qui s'exposent, mais les gros marchands qu'ils enrichissent. La loi, sur ce point comme sur tant d'autres, comme sur les collaborations dramatiques, par exemple, est aveugle et idiote.

Merci tendrement pour M^{lle} H..., pour mes trois suppléants.

Votre petit théâtre, vous pensez si je m'y intéresserai ! Je suis confus et flatté du titre honorifique de directeur, bien flatté, je vous assure.

Si c'était un théâtre genre Palais-Royal, je vous proposerais le *Pêcheur d'Islande*, de mon ami Tiercelin, comme pièce d'ouverture.

Tendre respect de fils,

P. LOTI.

P.-S. — J'irai passer douze heures à Paris jeudi pour l'élection. Mes quatre jours pour *Pêcheur* sont subordonnés à la date de la première.

1887.

Merci, madame chérie, de votre invitation pour Gif, de votre don à nos petits pêcheurs. Je suis un ingrat de ne pas vous avoir répondu plus tôt. Pardonnez-moi ! Pourtant, ce qui m'est une preuve d'affection de votre part me fait du bien, vous le savez.

Non, je crois que vous ne verrez pas cet été notre ménage : nous n'irons nulle part. Je suis las de tout, découragé de tout, ennuyé si désespérément et il me faut le cacher, sourire de temps en temps et j'y parviens presque.

LOTI.

Juillet 1887.

Merci de m'avoir écrit, madame. J'ai reçu avec une grande indifférence ce bout de ruban [\[29\]](#). Je crois que j'aimerais mieux un grand drap noir pour m'envelopper. Je suis dans une profonde détresse d'âme. Mais je vous aime bien toujours et je vous embrasse, avec un respect filial.

Pierre LOTI.

Septembre 1887.
Haut-Buisson, par la Ferté-Bernard.

Madame,

J'avais bien mis dans mes plans de passer par Gif en me rendant en Roumanie, mais j'ai été arrêté ici par la duchesse de Richelieu, une amie que j'aime beaucoup, vous savez, et qui va partir pour Madère et que je ne reverrai peut-être plus de longues années. À cause de ce départ prochain, je lui ai donné la préférence et j'ai remis ma petite visite à Gif qui sera vers le 15 octobre.

Je prends donc l'Express-Orient demain soir dimanche. Je serai mercredi chez la reine Elisabeth. Je resterai cinq ou six jours auprès d'elle et ensuite j'irai faire à Stamboul un pèlerinage rapide, dont la seule perspective me trouble déjà beaucoup.

De retour chez moi, je me mettrai au travail et cette fois pour la *Revue*.

J'embrasse vos mains, madame, et je vous aime respectueusement de tout mon cœur.

LOTI.

11 septembre 1887.

Madame,

J'ai une frayeur de n'être pas prêt pour le 25. Jamais je n'y arriverai.

Et il faut bien que ce soit demandé par vous, je vous assure, pour que je me sois remis au travail. Je m'étais si bien promis de me reposer un peu après le surmenage excessif de *Madame Chrysanthème*. Et puis, j'ai tant d'entraves en ce moment-ci et surtout si peu la tête à ce que je fais. Est-ce la dernière minute, le 25 ?

Et puis ça ne pourra pas faire deux numéros, ce ne sera pas tout à fait aussi long que *Kiôto*.

Je vous envoie, en même temps que ceci, les premières pages pour que vous sachiez de quoi il retourne. Ne pourrait-on pas publier tout à la fois, en annonçant que c'est le premier article d'une série de japonneries en

préparation ? Pour la *Revue*, ce sera vrai, puis après ce *Bal*^[30], je vous destine trois autres choses qui s'appelleront *Kamak-Ura*, la *Sainte-Montagne*^[31] et le *Dernier jour de Yeddo*.

J'embrasse respectueusement vos mains, madame.

Votre fils,

LOTI.

1889.

Cet été, je ne pourrai aller nulle part, pas même au Pardon de mon village de Bretagne, où je vais chaque année. Je commande un groupe de bateaux et suis tenu à l'attache, très occupé de choses maritimes^[32] ; cela durera jusqu'au 25 septembre, date à laquelle un autre obstacle surgira. Je serai alors premier sur la liste de départ, obligé de me tenir prêt du jour au lendemain pour n'importe quelle campagne.

J'attends avec un singulier mélange d'anxiété et de joie ce coup de fouet-là, cet inconnu si prochain qui me rendra peut-être un peu d'entrain à vivre. Si ce n'était ma mère, si âgée, hélas ! mon impatience de partir serait extrême. Pour elle, j'ai accepté tous ces ennuyeux postes, me retenant si longtemps en rivière ; pour elle, je les prolongerais si je pouvais. Il n'est pas impossible que je sois envoyé en escadre ; alors, sûrement, je viendrais l'été prochain à Saint-Estève. Cela me ferait tant de bien de courir un peu avec vous au soleil !

Veillez, je vous prie, remercier vos fidèles amis d'avoir songé à moi.

Rien à vous donner cet hiver pour la *Revue*, rien de commencé, ni rien en tête ; dans ma pauvre tête vide, une lassitude extrême de tout et l'attraction, toujours croissante, presque obsédante, de la grande paix finale. Il y a pourtant une chose déjà écrite dans mes notes, que j'aime et que je veux faire pour vous : mon pèlerinage à Stamboul, à la recherche d'Azyiadé ; mais avant il faut que j'écrive une nouvelle pour Jules Simon.

Votre fils dévoué,

LOTI.

Février 1889.

Madame,

Je pars avec un chagrin bien lourd que je ne prévoyais pas et, à la dernière heure, je n'ai d'autre ressource que vous^[33]. Je viens remettre entre vos mains le sort de mon pauvre petit ami.

Écoutez bien, je vous en supplie, son histoire avec autant de bienveillance que si c'était la mienne. Il s'agit du marin que vous avez bien voulu recevoir chez vous et que, ensuite, vous avez retrouvé en costume sarrasin au dîner Louis XI. Il est mon meilleur et plus sûr ami et, à la maison, nous l'aimons tous, à présent, comme quelqu'un de la famille. Il a été déjà très malheureux dans sa vie. Son avenir a été gâché comme à plaisir. Je lui avais tendu la main et je croyais avoir réussi à le tirer de la misère. Je lui faisais suivre les cours d'hydrographie et il travaillait avec joie et courage. Il allait être reçu capitaine au long cours ; mais voici qu'un commissaire a relevé dans son dossier une erreur qu'un autre commissaire avait commise. Ses états de services avaient été mal comptés et il lui manque encore deux mois de navigation pour avoir le droit de se présenter à l'examen.

Voilà de nouveau tout son avenir que j'avais arrangé remis en question. Il va falloir qu'il reparte pour quelque campagne lointaine, qu'il s'en aille je ne sais où, repoussé de plusieurs années, découragé, avec l'envie de désert. Je viens de lui faire écrire une pétition au ministre de la marine qui pourrait, prenant en considération sa conduite exemplaire et l'erreur commise dans le compte de ses années de mer, lui faire grâce des deux mois qui lui manquent et l'autoriser à passer son examen.

J'ai intéressé à lui le major de la flotte et le préfet maritime qui, tous deux, m'ont promis d'appuyer sa demande ; mais voilà : reste la décision du ministre. J'aurais voulu partir pour Paris, remuer ciel et terre. Je n'en ai

matériellement pas le temps. Il me faut m'en aller au Maroc après-demain. Je m'embarque à Port-Vendres. Voulez-vous me donner cette grande preuve d'affection, madame, et faire un *vrai effort* ? Vous réussirez, j'en ai la conviction. Je ne sais si c'est au ministre lui-même — et d'ailleurs, il n'y a pas de ministre en ce moment — ou à quel autre il faudrait s'adresser.

Permettez-moi, en m'en allant, de remettre cela entre vos mains.

Pendant que je vous écris, au milieu de la nuit, cette lettre, dix fois laissée et reprise, mon petit enfant est en train de naître. Demain matin, au jour, il sera là, sans doute, tombé au milieu des agitations de mon départ.

Soyez tout à fait bonne et envoyez-moi une dépêche que j'aurai encore le temps de recevoir et où vous me direz que vous ferez tout ce que vous pourrez.

La pétition de mon ami partira de Rochefort mardi et sera à Paris mercredi.

Février 1889.

Mon petit enfant est né cette nuit, à trois heures, madame. C'est un petit garçon très fort, qui pèse environ neuf livres, qui crie avec une grosse voix. Il s'appelle Samuel. Je partirai enfin tranquilisé sur lui.

Encore, je vous renouvelle, avec toutes les instances d'un fils, ma prière d'hier au soir : faites tout ce que vous pouvez, madame chérie, et envoyez-moi une bonne dépêche avant que je m'en aille.

La pétition sera à Paris vers lundi ou mercredi cela presse, car les examens sont vers le 15 avril.

J'attends un mot de vous pour répondre à l'*Illustration*. J'attendrai jusqu'à demain soir je vous donnerais de si bon cœur ce voyage, si vraiment vous le désirez, ou bien l'autre, celui à Stamboul, qui sera très joli... quoique un peu sombre.

J'embrasse vos mains tendrement et j'attends votre dépêche.

Votre fils,

LOTI.

Je n'ai pas encore eu le temps de me faire de la joie avec mon petit enfant. Je ne me figure pas qu'il est bien réel et qu'il est à moi.

Tanger, 3 avril 1889.

Madame,

Soyez remerciée et bénie. Au moment de mon départ, je reçois une dépêche de mon ami Léo T..., me disant que sa demande est accordée. Je ne puis vous dire assez la joie que j'en éprouve. Je voudrais qu'une occasion me fût donnée à mon tour de vous témoigner combien je vous suis reconnaissant et combien je vous aime. Je pars le cœur léger après cette bonne dépêche.

On m'écrit que le petit Samuel est un beau bébé, bien fort. Je ferai sa connaissance dans deux mois.

Nous nous mettons en route demain matin en longue caravane : douze jours d'ici Fez et deux jours encore au delà, jusqu'à Méknez, où s'arrêtera notre voyage.

J'embrasse vos mains bien tendrement et encore merci.

Votre fils.

LOTI.

Novembre 1889.

Madame,

J'ai lu, en deux fois, pendant ces heures tranquilles du soir, où l'esprit est plus clair, *Un rêve sur le divin*. Je voudrais prendre le temps de vous dire ce que je pense du fond en dehors de la forme, toujours périssable.

J'ai très peu lu, vous savez, et ce mot *uranique* m'a frappé là pour la première fois. Il m'a semblé que ce tout petit livre contenait une théorie plus admissible que la délicieuse erreur chrétienne et presque aussi consolante. Il m'a semblé aussi que ces croyances nouvelles nous rapprochaient l'un de l'autre, dans les rares moments où je crois (à force de le désirer) à une vie immortelle. J'entrevois vaguement quelque chose comme ce que vous dites, vous, avec une sorte de clarté illuminée. Il me paraît absurde que les âmes soient aussi innombrables qu'il y a et qu'il y a eu d'êtres vivants sur terre ; absurde également que de pauvres êtres rudimentaires, comme certains campagnards sauvages, deviennent sans transition, après leur mort, des âmes célestes. Sous ce rapport, votre théorie révélée donne satisfaction entière à mon jugement. Et puis, ce que j'aime dans votre rêve, c'est cette foi dans la persistance, après la vie, de l'amitié et de l'amour, de l'union de deux âmes.

Ce qu'il y a de plus odieux, ce qui me révolte dans la mort sans réveil, c'est précisément qu'elle anéantit ces unions-là, qui sont les seules choses sublimes données par la vie.

Enfin, quand on a lu votre livre, on vous aime encore davantage parce que tout y est grand, noble, puis « uranique », comme vous l'appellez.

Bien heureux que ma pauvre petite montagne vous ait plu ; c'est un inventaire si fidèle et si minutieux de ces étranges richesses, que j'avais peur que ce ne fût fatigant à lire.

LOTI.

1. [↑] Les premières lettres de Loti ont disparu. Elles ne peuvent m'avoir été prises que par un admirateur de Loti.

J'ai vu Loti pour la première fois, c'était au golfe Juan. Je venais de recevoir, pour la *Nouvelle Revue*, son premier roman, « le Mariage de Loti ». J'habitais la villa du Grand Pin,

délaissant mon chalet des Bruyères pour habiter là où avait habité Edmond Adam, lui ayant choisi le chez moi après notre mariage, et moi ayant le culte du chez lui après sa mort.

La première visite de Loti fut une des drôleries qu'il adorait ; il vint me voir avec un officier, son ami, déguisé en matelot. Et comme je sortais avec lui sur la terrasse, son « matelot » avait toutes les peines du monde à retenir son sérieux quand je lui adressais quelques mots bienveillants.

2. ↑ *Mon frère Yves*.
3. ↑ Le *Spahi* parut dans la *Nouvelle Revue* : 15 mars, 1^{er} et 15 avril, 1^{er} et 15 mai 1881.
4. ↑ *Nouvelle Revue* : 1^{er} et 15 mai ; 1^{er} juin 1882.
5. ↑ Le lieutenant Viaud avait été mis en disponibilité par retrait d'emploi à la suite de [trois articles publiés dans le Figaro](#) les 28 septembre, 13 octobre et 17 octobre 1883 et signés, les deux premiers : X... ; le dernier : Loti. En d'admirables pages, le jeune officier y donnait une relation détaillée et prise sur le vif des opérations accomplies au mois d'août par nos marins pour s'emparer des forts de Thounane-An, à l'embouchure de la rivière Hué, puis pour se rendre maîtres de la ville de Hué, capitale de l'Annam.
6. ↑ La cause de Loti était celle d'un fils aimé. Je l'ai défendue et gagnée, mais Loti, écœuré, s'enferma dans une solitude absolue, travaillant, mais n'écrivant plus, même à ses meilleurs amis. — J. A.
7. ↑ Loti a écrit à ce propos dans *Mon frère Yves* :
« Toulon, 3 avril 1883. — À Yves Kermadec, à bord du *Primauguet*, Brest.
« Tu es nommé second maître. Je t'embrasse. Pierre...
— « J'avais été à Paris demander cette faveur, intriguer beaucoup pour mon frère d'adoption, en me portant garant de sa conduite à venir. Une femme de cœur avait bien voulu employer à ma cause son influence très puissante et, alors, la promotion d'Yves avait été enlevée d'assaut, bien qu'elle fût difficile. » ([Chap. xcvi](#).)
8. ↑ *Mon frère Yves* avait été publié l'année précédente par la *Revue des Deux Mondes*.
9. ↑ Tamsui, port de l'île Formose, au nord-ouest sur le détroit de Formose.
10. ↑ Banquet offert par mes collaborateurs de la *Nouvelle Revue*.
11. ↑ Mes petites-filles. — J. A.
12. ↑ *Pêcheur d'Islande*, que Loti devait publier l'année suivante. (La *Nouvelle Revue* : 15 mars, 1^{er}, 15 avril, 1^{er}, 15 mai, 1^{er} juin 1886).
13. ↑ Nos revers au Tonkin.
14. ↑ Les pages suivantes me manquent. — J. A.
15. ↑ L'amiral Courbet, mort le 11 juin 1885, à bord du *Bayard* à Makoung, aux îles Pescadores.
16. ↑ Ces pages, néanmoins, ne parurent pas dans le *Figaro*, car à la suite des articles du lieutenant de vaisseau Julien Viaud sur l'expédition de Hué, il avait été décidé que le jeune officier n'écrirait plus dans aucun journal politique quotidien. C'est donc la *Revue des Deux Mondes* qui publia les admirables pages de Pierre Loti [« Sur la mort de l'amiral Courbet »](#). Le *Figaro* les reproduisit le 17 avril 1885.
17. ↑ Loti ne donne pas leurs noms ni leurs titres. Il sera parlé du premier dans la lettre suivante.
18. ↑ Héroïne de *Pêcheurs d'Islande*.
19. ↑ Et Loti me parle de façon fort touchante d'envoyer à sa mère à mesure de ses besoins tout ce qu'il touche à ma *Revue*. Il lui était doux de penser que seul il subvenait à ses dépenses. — J. A.
20. ↑ Cette lettre est sans doute la première esquisse de *Madame Chrysanthème* que Loti devait publier en 1887.
21. ↑ *Pêcheurs d'Islande*, publié par la *Nouvelle Revue* en avril, mai et juin 1886.
22. ↑ Personnages de *Pêcheur d'Islande*.

23. ↑ Pierre Loti épousa, le 20 octobre 1886, M^{lle} Jeanne-Blanche Franc de Ferrière, appartenant à une des vieilles familles de Bordeaux.
24. ↑ Ce sera le 20.
25. ↑ *Kiôto, la Ville sainte* : la *Nouvelle Revue*, 1^{er} mars 1887.
26. ↑ Un bal costumé.
27. ↑ *Kiôto, la Ville sainte* : la *Nouvelle Revue* du 1^{er} mars 1887. Réimprimé dans [*Japonaiseries d'automne*](#).
28. ↑ On imagine à quel point je me montrais scandalisée dudit programme ! *J. A.*
29. ↑ Nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 5 juillet 1887.
30. ↑ Un bal à *Yeddo*, paru dans la *Nouvelle Revue* les 15 décembre 1887 et 17 janvier 1888.
31. ↑ *La Sainte-Montagne de Nikko*, *Nouvelle Revue*, 15 septembre, 1^{er} et 15 octobre 1888.
32. ↑ Le lieutenant Viaud commande l'*Écureuil*, en réserve à Rochefort.
33. ↑ Le 1^{er} mars, le lieutenant Viaud accompagne M. Patenôtre au Maroc.

Formidable, 2 avril 1891.

Madame chérie,

Merci de m'avoir aidé à écraser les méchants et les imbéciles. Merci de votre bonne lettre, merci de tout. Pour le banquet, j'en suis touché extrêmement. Vous savez que j'aime toujours mieux ne pas paraître. Un banquet, cela ne me ressemble pas. Pourtant, je vous prie de décider vous-même ce que je dois répondre et faire.

Voici le *Chat pêcheur*. Je vous demanderai de ne pas le publier avant le 15 juin, parce qu'il me faut faire passer le manuscrit par le ministère.

Tendrement à vous.

LOTI.

Formidable. Jeudi.

Madame chérie,

Je me présente à l'Académie, sérieusement, cette fois, et je viens vous le dire en vous demandant de m'y aider dans la limite de ce que vous pourrez faire sans trop de peine. C'est un peu aussi la cause de la *Nouvelle Revue* qui est en jeu, n'est-ce pas ? [\[1\]](#).

J'embrasse tendrement vos mains.

Votre

LOTI.

Aurez-vous place pour mon *Constantinople* pour la fin de l'année ?

Ajaccio, 15 avril 1891.

Madame chérie,

Je suis tellement en retard pour vous remercier, répondre à vos questions ! Mais je suis dans un tourbillon ici — et sans cela, je m'ennuierais tant !

Ce que je vous ai annoncé de Constantinople ne sera ni un voyage, ni un roman — une fin de roman peut-être^[2]. L'histoire de mon pèlerinage et de mes recherches difficiles pour retrouver là-bas les traces du passé et aboutir à la tombe d'*Azyiadé*.

Vous le publierez quand vous voudrez, à partir de novembre jusqu'en février. Je pense que cela pourra faire un numéro de la *Revue*.

Je me présente sérieusement à l'Académie, et comme je n'aurai jamais autant de chance que cette année, ce serait le moment de brûler mes vaisseaux... Auprès du doux Camille, si vous le connaissez, ce serait d'insister sur le côté correct de ma vie de famille ; il s'est fait le propagateur de légendes imbéciles, derrière lesquelles je ne trouve jamais personne, naturellement, et que d'ailleurs je dédaigne de poursuivre moi-même. Il est d'ailleurs, avec Dumas, mon plus grand ennemi dans l'assemblée.

Votre fils bien respectueux et reconnaissant,

LOTI.

Ajaccio, 21 avril 1891.

Merci de votre lettre, madame chérie. Pour le duc d'Aumale, j'ai été déjeuner chez lui à Chantilly, en décembre ; il a été charmant, et je le crois très bien disposé. Pour l'affreux Camille, rien à faire. Il est fourbe. Si vous l'aviez vu, cet hiver, me prenant les deux mains avec une tendre affection, s'attendrissant sur son grand âge qui ne lui permettrait pas de me revoir et d'assister à mon entrée sous la Coupole, et je sais qu'à la dernière séance, il a fait contre moi une campagne ouverte qui a coulé mon élection. Quel écœurement ! Enfin, faites ce que vous croirez.

Bien tendre merci de votre fils.

LOTI.

Juin 1891.

Madame aimée,

Je crains, dans ma lettre d'hier, de ne pas vous avoir bien expliqué la situation. Voici : mes amis de l'Académie, qui sont dévoués et sûrs, avaient à peu près assuré mon élection. Doucet qui, la veille, avait promis à une amie très sûre de me prêter son concours, s'est lancé dans une sortie violente et calomnieuse contre moi, a retourné ceux qui n'étaient que tièdes, a tout chaviré, tout gâté.

L'amiral Duperré doit lui écrire aujourd'hui même ; mais rien n'y fera, et tout est entre ses mains sournoises.

Votre fils.

LOTI.

1^{er} avril 1892.

Madame chérie,

Rassurez-vous, nous descendons à l'hôtel de la Paix, probablement.

Je vous trouve bien inquiète dans vos recommandations. Je vais avec effroi à Paris. Je n'ignore pas le nombre de mes ennemis. Je sais tout ce qui se dit et se trame dans l'ombre. Je m'attends à tout, mais je crois que, plus que jamais, *tout m'est égal*. Je me demande pourquoi je me suis fourré dans la gloire académique, moi qui n'ai envie que de la paix finale et d'un peu m'étourdir en attendant cette paix-là.

Donc, ne pensez pas qu'à partir de cette date du 7 avril, je vais poser un éteignoir sur ma tête, qui n'y résisterait pas ; mes façons de vivre n'ont jamais effarouché que les imbéciles qui n'ont pas regardé d'assez près.

La vieille Académie, après hésitation, m'a pris, tel que je suis, tel elle me gardera.

Maintenant, faites un bon sourire à votre fils-enfant ; il est si peu heureux qu'il faut lui en passer beaucoup.

Elle est tout à fait maternelle et bonne votre idée de soirée donnée par moi chez vous. Merci tendrement d'y avoir songé, mais j'ai tant peur du tracass énorme que cela vous causerait ! Conseillez-moi pour cela, voulez-vous ? Je ferai ce que vous croirez bien et je m'y tiendrai d'une façon décente et correcte. Mais rien ne me dit, je ne suis en train de rien — que de finir en paix.

Respectueusement à vous de tout cœur.

LOTI.

3 avril 1892.

Sans plus de cérémonie, je serai enchanté de passer la soirée chez vous le 7, mais que ce soit M^{me} Adam qui invite, cela simplifiera bien les choses [\[3\]](#).

Si c'était moi, cela me lancerait dans une multitude d'hésitations.

Je vous demanderai d'inviter quelques amis à moi, voilà tout.

Comme distraction à offrir aux invités, ce sera ce que vous voudrez. Tout sera bien, à mon avis, et vous savez mieux que moi ce qui amuse les gens. À l'Opéra, il y a un baryton pour lequel j'ai une admiration grande, Renaud, surtout parce qu'il chante ce que je chante. Je me mets sérieusement au chant, et je compte lui demander des leçons.

Désirez-vous vraiment une petite chose de moi ? Je crois que je n'ai rien de prêt. Et puis, qui le lirait ? Enfin, décidez de cela comme pour tout.

Vous vous exagérez bien, je vous assure, mes gamineries. Vous avez peut-être pris au sérieux le programme fait par le prince pour la soirée du 7, dîner au Rat Mort et chez Braunt ensuite. Non, mon intention était tout simplement d'aller entendre Sarcey en me cachant un peu et puis me coucher académiquement.

J'embrasse vos mains et merci.

LOTI.

5 avril 1892.

Madame chérie,

Merci de tout. Dites à M^{me} Dieulafoy que je l'aime bien. Merci d'avoir invité la pauvre comtesse. Je suis ravi d'avoir le duc, qui a toujours été pour moi la grâce même. Le prince a dû vous dire qu'un de mes amis tiendrait à figurer au programme pour trois morceaux de chant, six airs de guitare et neuf monologues, oh ! très courts ; le prince vous expliquera ça.

Grâce à vous et à mon cher Jean^[4], je vous arrive presque gai après avoir entrevu le noir de l'abîme ; comme vous êtes bons tous les deux !

Votre fils.

LOTI.

Avril 1892.

Madame chérie,

Voici une petite chose que je tiendrais beaucoup à publier sous forme d'interview ; il resterait à trouver l'interviewer qui ferait les demandes indiquées au crayon, et le journal qui le publierait. Peut-être que le *Temps* ferait cela si on le lui demandait pour moi. Vous seriez si bonne d'essayer ! Après, je ferai le mort, quoi qu'on dise, ce qui me vengerait suffisamment de tout vis-à-vis de mes ennemis et expliquerait suffisamment tout vis-à-vis de mes amis et de vous-même.

J'espère qu'après avoir lu, vous trouverez qu'il n'était pas juste de m'en vouloir pour ma lettre à Zola, qui n'était nullement une reculade.

Quant à Bourget, je tiens beaucoup au contraire à lui écrire sans publier ma lettre, et tout de suite ; cela me fait une peine extrême d'être accusé injustement de cette attaque, et il me croira, parce que c'est vrai.

Cela devait tant vous étonner de ma part que j'aie fait cela ! Comment ne m'en avez-vous par parlé ? Je ne comprends pas.

Tous mes respects bien tendres de fils.

LOTI.

Aujourd'hui, je suis absolument rasséréné, parce qu'il fait un radieux soleil.

Jeudi matin.

De plus en plus, je tiendrais à faire passer cette interview, et je vous supplie de vous en occuper.

Un conseil ?

Dois-je répondre par un remerciement aux journalistes qui ont été aimables ? Un oui ou un non par dépêche.

Avril 1892.

Madame chérie,

Je pense que vous avez l'adresse de Bourget. Vous me feriez un grand plaisir en me l'envoyant par le télégraphe à Hendaye.

Dans le torrent d'injures et d'inepties qui m'arrive du boulevard, ce qui m'atteint le plus, c'est qu'on dise que j'ai attaqué Bourget.

Depuis huit jours qu'on m'injurie, pas un ami, ni de l'Académie, ni d'ailleurs, n'a daigné m'écrire. Un homme qui n'aurait pas ma profonde insouciance de tout en serait bien affecté.

Je ne réponds à rien, naturellement. Il y a pourtant certaines choses que je voudrais dire : peut-être pourrais-je le faire sous forme d'interview en répondant à des questions qu'un reporter serait sensé me faire. Alors il faudrait trouver ce reporter. Peut-être Stegler, à qui je vous demande de faire passer ce mot de remerciement. Et il faudrait aussi trouver le journal.

Je voudrais bien votre opinion sur mon cas, qui me paraît assez désespéré.

J'embrasse bien vos mains.

LOTI.

Mai 1892.

Madame,

Voulez-vous encore faire quelque chose pour moi, si cela vous est possible ? Vous pensez si j'aurais besoin de paix en ce moment pour travailler, préparer mon discours, assister aux séances de l'Académie, etc. J'avais, pour cela, demandé le commandement du *Javelot*, dans la rivière d'Hendaye.

J'y ai vingt fois droit comme ancienneté et comme tout.

Le ministre l'avait promis à l'amiral Duperré et à l'amiral préfet à Rochefort, et tous deux le lui avaient demandé pour moi. Et voici, paraît-il, qu'il va le donner à un autre. L'amiral Duperré m'en prévient ce matin. Surpris et contrarié, il lui a écrit et me conseille d'agir de mon côté. Si vous avez quelque influence qui puisse agir, voulez-vous encore une fois me venir en aide ?

Il me semble que ledit ministre doit bien à l'Académie de me donner ce petit commandement-là, qui serait même beaucoup trop modeste pour moi, si je n'avais absolument besoin de la paix en ce moment ^[5].

Pardonnez-moi de vous ennuyer encore.

J'embrasse vos mains et je suis avec respect vôtre.

LOTI.

1892.

Madame chérie,

Comment avez-vous pu croire ça, que j'étais venu longuement ? Je suis arrivé le jeudi 11, juste à temps pour aller lire mon discours à M^{me} Feuillet, puis le relire après dîner à Mézières. Le vendredi 12, j'ai eu une journée fiévreuse chez des tailleurs, bottiers, chemisiers, etc., pour essayer des habits verts ou noirs. C'était mon plan d'aller vous embrasser vers trois heures, passant dans vos quartiers ; mais le prince K..., qui m'accompagnait dans ces courses, m'a fait remarquer que c'était votre jour de réception, que je trouverais soixante personnes autour de vous et que j'étais en costume de voyage.

Le lendemain samedi, à six heures du matin, je repartais pour Hendaye, et voilà la vérité sur ce long séjour.

Tout de même, votre petite lettre de reproche m'a fait un vrai plaisir. Je vous aurais dit tout cela avant-hier si je ne revenais d'une expédition en Espagne.

J'embrasse vos mains tendrement.

LOTI.

1892.

Madame chérie,

Comment avez-vous pu penser que je voterais pour Zola ? Cela me confond. Si l'amiral Reveillère maintient sa candidature, je serai forcé de voter pour lui au début. Ensuite, je passerai à M. Lavis, puisque vous me le demandez.

L'interview Stegler a paru : vous m'avez offert de l'ébruiter à l'étranger.

À quelle époque de l'année vous conviendrait-il mieux que ma petite maison d'ici, si solitaire, puisse vous recevoir ? J'ai pris la promesse au bond. J'espère que vous ne me refuserez pas cette joie de venir et j'arrangerai tout comme vous voudrez.

Tendre respect.

LOTI.

Septembre 1892.

Madame chérie,

Si je ne me trompe, c'est le 1^{er} décembre qu'il vous faut le commencement de mon *Exilée* ^[6] annoncée déjà, je ne sais comment, dans tous les journaux pour paraître le 15, et c'est le 15 décembre qu'il vous faut la fin pour paraître le 15 janvier.

Voulez-vous dès maintenant les premiers feuillets pour savoir un peu la tête que ça aura ? Oh ! pardon de ce style !

Et puis, voulez-vous me faire une grande grâce : publier, dans un des numéros où je serai, trente ou quarante vers de Gourdon, de Rochefort, des Tablettes, vous vous rappelez ? Les vers sont très jolis et ce n'est pas même une page et demie, et ce serait pour moi, obtenir ça de vous, la seule façon de réparer un ennui que je lui ai causé, par étourderie, bien entendu. Je lui ai perdu une pièce de vers qu'il m'avait confiée comme la prune de ses yeux, qui était sa gloire et dont il n'a pas de double, et j'en ai du chagrin.

J'embrasse vos mains bien tendrement.

LOTI.

Septembre 1892.

Madame chérie,

Avez-vous, comme moi, les contrebandiers en haute estime ? Avez-vous quelques aboutissants au directeur général des douanes à Paris ? Et serez-vous assez bonne pour intercéder auprès de lui en faveur du plus intéressant et du plus charmant des contrebandiers ?

La petite note suivante vous conte son histoire. Il a été pris sur les minuit au pied de la tourelle que vous habitez. Ses parents, mes voisins, sont les plus braves gens du monde. L'amende leur importe peu, mais la prison les désole, car si elle est maintenue, leur fils désertera en Espagne et sera perdu. Ils sont venus, le père et la mère, en larmes, chez moi et m'ont fait grande pitié, et alors n'ayant pas le temps de me retourner, j'ai pensé à vous qui êtes ma suprême ressource dans les détresses pressées. Peut-être qu'un simple petit mot au directeur des douanes sauverait cet enfant. Des grâces de ce genre ont été souvent accordées. Je lui aurais bien écrit directement si je n'étais militaire ; mais il est mon supérieur par assimilation.

Si cependant cela vous coûte plus qu'une simple lettre, ne faites rien. Je suis très confus de vous déranger encore.

Tendre respect de votre fils.

LOTI.

Novembre 1893.

Madame chérie,

Les petits paquets d'herbe embaumée sont dans mon armoire, parmi mon linge quand ma femme et Samuel ^[7] viendront, je leur en donnerai leur part.

J'ai été voir à la plage s'il y avait des petits œillets roses, vous savez, qui sentent si bon ; mais ces dernières tempêtes les ont détruits. Et je n'ai rien à vous envoyer en échange que mes tendres souhaits et mon baiser filial.

Votre LOTI.

Je suis bien anéanti et désorienté, sans but, sans projet.

1893.

Madame chérie,

Est-ce que, vraiment, je ne vous ai pas récrit ? Il me semble si bien m'en souvenir, que je crois à une lettre perdue. Je vous disais que n'importe quelle époque m'ira pour votre visite, pourvu que vous veniez et que vous me donniez bien les huit jours promis. Si c'est en septembre, vous risquez de trouver X..., voilà tout ; mais n'importe comment, on vous laissera la grande paix dans votre chambre, dans le jardin, vous serez comme chez vous, vous isolant tout le jour pour travailler tant que vous voudrez. Vous aurez des matelots et une baleinière à vos ordres. Par exemple, il faudra être bien indulgente pour la petite installation campagnarde.

Redites-moi que c'est bien sûr que vous viendrez.

Je vous embrasse avec un tendre respect.

LOTI.

1893.

Madame chérie,

Merci, madame chérie, de ce que vous avez fait pour moi. Pour ne pas vous fatiguer d'une nouvelle lettre, je vous envoie un petit questionnaire auquel vous seriez bien bonne de répondre. Comme je suis triste de n'avoir pas su que vous alliez vous reposer quelque part ! Je suis ici tout seul jusqu'à la fin du mois encore, dans ma maison isolée^[8], avec des jardins

pleins de roses, une tranquillité absolue. Vous auriez de braves matelots pour vous servir, des canots pour vous promener, tout à vos ordres ; la rivière est en face, le décor moyen âge de Fontarabie et de l'Espagne. Dites-moi que cela se retrouvera pendant l'année que j'ai encore à passer ici.

Je ne me consolerais pas de n'avoir pas essayé de vous le demander, et nulle part vous n'auriez eu une paix pareille.

Votre fils.

LOTI.

1893, à Toulon, 6 heures du soir.

Madame chérie,

Je voudrais rattraper une lettre et une dépêche absurdes que je viens de vous envoyer. J'étais convaincu que c'était ce soir la représentation de gala. Je sais à présent que c'est samedi. Je me fais une joie d'être dans votre loge en grande tenue d'officier. Je serai très beau. J'aurai deux jours. J'arriverai vendredi matin pour repartir dimanche. Je serai à vous et aux Russes tant que vous voudrez. Je vous demande de m'envoyer vos ordres vendredi matin, à onze heures, hôtel Lafontaine, 16, rue de Grenelle, M. Daniel.

Respectueusement à vous de tout cœur.

LOTI.

Je suis bien plus content d'aller comme ça, en marin, avec vous, qu'en habit vert avec les autres.

1893.

Madame chérie,

Je ne peux avoir rien promis à M. d'Haussonville, puisque je ne l'ai vu ni ne lui ai écrit depuis le mois de mai.

Cependant, il est vrai que je me suis mis, par étourderie, dans un cas de conscience assez délicat vis-à-vis de M. Berthelot. Ce serait long de l'écrire, je vous l'expliquerai mais je m'en tirerai avec une explication franche avec M. Berthelot lui-même et deux autres académiciens dont Ludovic Halévy ; ma parole n'est donnée qu'à vous et vous pouvez y compter d'une façon absolue. Je vous demande seulement, jusqu'à ce que mon explication ait eu lieu, de n'en rien dire, si ce n'est à M. Challemel-Lacour lui-même. Je ne puis pas ne pas faire une chose que vous m'avez demandée, vous pensez bien.

Vous rappelez-vous mon contrebandier Simon — pour lequel vous avez bien voulu écrire la lettre qui vous a valu la réponse suivante : « Rien n'est encore arrivé ici pour lui. »

Sa mère vit dans des transes, d'heure en heure croissantes, de voir arriver les gendarmes pour le prendre. Lui-même n'en dort plus et est sans cesse prêt à fuir. Si cela ne vous ennuyait pas trop, est-ce que vous seriez assez bonne pour réécrire à celui qui vous appelle chère madame et amie et lui demander s'il n'a pas perdu de vue cette demande en grâce ?

J'embrasse vos mains, votre fils.

LOTI.

Février 1894.

Madame chérie,

Voici la quatrième partie de *Jérusalem*^[9], qui est peut-être une partie faible, mais elle prépare la cinquième qui, j'espère, la relève et qui sera la dernière.

En relisant mes notes, j'ai vu qu'il fallait abrégé sous peine de tomber dans les redites.

Tendre respect de votre

LOTI.

Juillet 1894.

Madame chérie,

Voici l'article fini. Ce que j'ai peiné là-dessus. Je peux dire que je l'ai arrosé de ma sueur. C'est un monstre, vous savez, c'est une espèce de veau à cinq pattes, pas de tête et une douzaine de queues. Avec ça roublard, cafard, jésuitard, ménageant la chèvre et le chou, une horreur et une honte.

Magnard ne m'a pas écrit pour me le demander, comme vous l'annonciez. Alors, qu'en faire ? À qui l'envoyer ? À Calmette ?

Tendre respect.

LOTI.

Août 1894.

Madame chérie,

En effet, je suis arrivé, et au retour m'attendait le monceau toujours grossissant des choses à faire et des soucis sombres. En ce moment, je suis

dans le désarroi qui suit les étapes accomplies, dans l'extrême lassitude découragée en face de l'avenir, avec l'envie du repos de la mort qui s'accroît toujours davantage.

Voulez-vous annoncer le commencement du livre *le Désert*^[10] pour septembre, le milieu de septembre ; en travaillant bien, peut-être arriverai-je si vous y tenez si tôt.

Tendrement vôtre

LOTI.

Novembre 1894.

Madame aimée,

Si vous voulez, laissons plutôt les coupures ainsi, ça s'arrangera mieux, et nous commencerons à Jésus^[11], puisque vous y tenez, c'est-à-dire le 15 septembre. Si je suis trop fatigué, nous interrompons d'un numéro.

Je vous envoie, en même temps que cette lettre, la quatrième coupure. Peut-être serait-il plus *distingué* en coupant avant le dernier alinéa la marque rouge. C'est peut-être un peu feuilleton de la *Lanterne* de laisser ainsi le lecteur en suspens jusqu'à l'arrivée des brigands. Enfin, vous jugerez.

J'embrasse bien respectueusement vos mains.

Votre LOTI.

Dans une tristesse grise et infinie, je m'en vais comme une épave.

J'embrasse vos mains de tout cœur.

Hélas non, je ne pourrai pas aller à Monaco avec vous. J'en aurais tant de joie La princesse Alice m'a conté votre entrevue. Je suis ravi de *Misère royale* et Dieu sait si j'en avais peur. Vous avez vu les potins que fait mon *Exilée*.

J'embrasse vos mains tendrement.

P. LOTI.

Novembre 1895.

Madame chérie,

J'aime les premières pages de ce que je vous fais pour la *Revue* et qui sera certainement trop court pour être coupé. Alors le publierez-vous le 15 décembre ou le 1^{er} janvier ? Si c'est le 15 décembre, je serai obligé de vous demander une petite tolérance jusqu'au 3 ou au 4 pour vous envoyer le manuscrit.

Voici *Ramuntcho* ^[12], puisque vous ne venez pas le voir ; mais j'espère que vous ne tarderez pas, à présent que c'est promis. Du 12 au 17 décembre, je serai obligé d'être à Paris.

Tendre respect de votre

LOTI.

1895.

Madame chérie,

J'ai absolument besoin de corriger mes épreuves de cette fin de *Jérusalem*. Je suis terriblement inquiet des deux dernières pages. Je veux les

revoir et, en me les renvoyant, vous serez *bien bonne de me dire vos opinions franches*. Elles sont sincères, très sincères, mais je les trouve quand même très mauvaises.

LOTI.

Rochefort, 14 juillet 1896.

Madame chérie,

Vous avez deux rapides sans changement de train ; choisissez selon vos idées de voyager, le jour ou la nuit.

Je viens de passer par de grandes angoisses au sujet de maman, qui a été très malade et qu'on a cru perdue. Tout danger est passé à présent, Dieu merci, mais je crois que je n'oserai plus, après une telle secousse, lui faire le voyage à Hendaye, ni maintenant ni plus tard. Tout cela aussi est cause que je n'ai pas pu brusquer mes affaires comme je l'aurais voulu, que je n'ai pu gagner qu'un jour pour mon voyage au lieu de deux.

Si vous prenez le train lundi matin, nous nous retrouverons à Bordeaux pour arriver ensemble le soir.

Dans tous les cas, soyez assez bonne pour me télégraphier ici ce que vous décidez il faut toujours le plumeau, le balai, n'est-ce pas ?

Dans la joie de vous voir, je vous embrasse avec un tendre respect.

LOTI [\[13\]](#).

Octobre 1896.

Madame chérie,

Je viens à Paris pour la séance du Tsar à l'Académie. Je pense que vous serez à Paris, vous aussi. S'il y avait, par hasard, le soir, quelque petit bastringue pas trop embêtant où je pourrais aller avec vous et où serait le Tsar, pensez à moi. Je serai hôtel Lafontaine, 16, rue de Grenelle ; mais je n'y tiens pas plus que ça.

Tendre respect de votre

LOTI.

Pardon de ma façon de m'exprimer, c'est Camille Doucet qui m'a appris ces mots-là.

[\[13\]](#)

Hendaye, mai 1897.

J'ai perdu ma mère.

LOTI.

Hendaye, mai 1897.

Merci, madame chérie, d'avoir pris la peine d'écrire toute cette belle lettre.

Vous m'aviez dit qu'en juillet ou en août vous vous échapperiez deux ou trois jours pour voir ma maison de Rochefort avec notre jeune amie. Cela me ferait une vraie peine d'y renoncer. Ce serait vers la fin de juillet ou vers la fin d'août que je préférerais, pour m'échapper de ma chaîne d'esclave d'ici. Mais je m'échapperais encore à tout autre moment si cela ne

s'arrangeait pas bien pour vous. Quand vous le pourrez, fixez-moi, tant il me tarde de savoir.

Tendre respect et à vous de tout cœur.

LOTI.

Rochefort, 7 mars 1898.

Madame aimée,

Vous savez l'iniquité dont nos pauvres camarades sont victimes. Ceux qui n'ont pas réclamé personnellement au Conseil d'État sont perdus et restent en retraite ; ils sont navrés et je le conçois, car enfin si la mesure est illégale pour nous, elle l'est aussi pour eux. Cela tombe sous le sens ; il y en a trois pour lesquels cette solution, est particulièrement révoltante : Henry, Fayet et Saligny. Ces trois-là continuaient d'occuper des postes dépendant de la marine et ils en avaient besoin pour vivre. Deux étaient professeurs à l'École navale, le troisième rapporteur au Conseil de guerre. C'est le ministère qui leur avait fait savoir que s'ils réclamaient avec nous on leur enlèverait leur place.

Ces trois-là voudraient maintenant réclamer au Parlement pour se faire rendre justice. Et c'est Henry qui est leur chef de file. Henry va aller à Paris et me demande un mot d'introduction pour M. Méline^[14] au cas où il aurait besoin d'aller lui expliquer la situation. Ce mot introducteur, j'ai pensé à vous le demander. Si vous pouvez me le donner, si vous êtes assez bonne pour le faire, faites-le, je vous en prie.

LOTI.

15 mars 1898.

Madame,

Méline a été exquis, vous pouvez le remercier, mais tout va se briser contre le parti pris du ministre ; je vais être retraité d'office comme lieutenant de vaisseau^[15]. Mon intérêt exige impérieusement le silence encore.

J'embrasse vos mains tendrement. Je suis bien en détresse, allez !

Votre LOTI.

Merci, madame chérie, je suis encore plein d'inquiétude sur la solution finale de notre affaire. J'ai vu M. Herbette, il a été exquis.

Tendre respect.

LOTI.

28 octobre 1898.

Madame chérie,

Mais oui, bien sûr, est-ce que je peux vous refuser cela, voyons, et pourtant jamais vous ne me l'avez demandé dans des circonstances plus impossibles.

Voici une petite requête que j'approuve d'un avis favorable, mais sans insister.

Un tendre respect de votre

LOTI.

13 juin 1899.

Madame aimée,

Je suis très content ; c'est ce que je pouvais souhaiter de mieux. Merci de votre sollicitude.

J'embrasse vos mains avec un tendre respect.

LOTI.

Rochefort, juin 1899.

Madame chérie,

Je crois que je suis sauvé à la marine, tant que Lockroy sera au pouvoir, mais mes ennemis ont eu l'impudence de me faire savoir que le jour où il tomberait ils s'arrangeraient pour m'exécuter dans les quarante-huit heures.

Pensez un peu à nous, dites, pour vos projets d'été.

J'embrasse vos mains bien tendrement.

Votre LOTI.

Je me fais tant de joie de vous avoir dans ce calme-ci que je me figure que ça n'arrivera pas.

28 juillet 1899.

Madame chérie,

Je ne vous verrai pas pour vous dire adieu. C'est le 15 septembre que je pars. Je voudrais pourtant vous avoir embrassée. Quelque chose pour le numéro du 15 décembre ? Je n'avais pas prévu cette secousse, comme on dit en marine. Tout ce que j'ai fait avant de partir ! Et ma pauvre tête qui est si vide ! Cependant, je comprends bien que je ne peux pas vous refuser. C'est donc oui, coûte que coûte.

Savez-vous que j'ai l'intention d'aller causer avec l'empereur Guillaume, en passant par Berlin, en septembre ? Vous ne me maudirez pas pour ça, dites ? Et puis, veuillez tenir ce projet mystérieux.

J'embrasse respectueusement vos mains de tout cœur.

LOTI.

Sur une invitation du kaiser (qu'il a dû solliciter), Loti va à Berlin. Je lui écris que je ne le reverrai plus. C'est pour moi un grand chagrin, un déchirement maternel. Il ne s'émeut pas, il croit qu'une explication suffira. Il vient à Paris et m'écrit :

16, rue de Grenelle, 1899.

Madame chérie,

Voulez-vous m'indiquer différents moments où je pourrai vous voir un peu lundi ou mardi ?

Je vous enverrai un autre télégramme pour vous annoncer ma visite à l'un de ces moments-là.

Je vous embrasse respectueusement. À vous de tout cœur.

LOTI.

Loti s'entête dans sa résolution de voir le kaiser. Je voudrais essayer de l'y faire renoncer. — J. A.

Même jour, deuxième lettre de Loti :

Si j'avais eu ce soir un simple dîner, madame, je l'aurais lâché avec joie ; mais j'ai besoin d'y aller pour parler à des gens, car vous savez qu'en ce moment je lutte encore pour défendre ma tête.

Je n'aurai pas le courage de le voir affectueusement. Je lui écris une lettre de rupture qu'il me renvoie avec ce qui suit. On imagine ma lettre à Loti par sa réponse :

Madame,

Nous ne nous dégageons jamais tout à fait de nos haines et de nos préjugés de terroir et de famille. Vous, ce sont les Allemands, moi, les Anglais.

Aussitôt mon retour de Berlin, je pars pour Bombay, où j'ai l'espoir d'avoir une opinion et de la défendre, même vis-à-vis de vous, pour qui j'ai cependant une affection et une vénération bien profondes.

Vous me jugez comme à une époque où j'étais comme un véritable petit sauvage, ignorant de toutes les choses du siècle, et vous continuez de voir en moi l'enfant de jadis. Ce qui le prouve, c'est que vous avez encore aujourd'hui, dans mon esprit de conduite, la crainte que vous gardez de me voir faire des choses puériles, l'habitude qui vous est restée de me redresser avec un peu de hauteur. Mais, depuis les premières années où vous m'avez accueilli, j'ai beaucoup changé, beaucoup appris ; je considère que j'ai le droit, à présent, d'avoir une opinion et de la défendre, même vis-à-vis de vous, pour qui j'ai cependant une affection, une vénération bien profondes.

J'ai voulu vous dire tout cela à la veille de mon départ pour Berlin, puisque, après ce voyage, je serai renié par vous et que je n'aurai plus le droit de vous écrire.

J'ai surtout voulu vous dire, dans cette lettre, qui sera peut-être la dernière, si vous le voulez, que je garderai toujours, au fond de mon cœur cependant déçu et révolté, pour vous une respectueuse et inaltérable tendresse.

LOTI.

Octobre 1899.

Madame,

Je suis donc allé passer trois jours à Berlin. Je n'ai pas vu l'Empereur, mais je ne m'en fais pas un mérite à vos yeux, car cela n'a pas dépendu de moi, mais des circonstances défavorables. Je puis cependant, en toute

conscience, ajouter que je ne le regrette pas : car j'ai pris le vent de son entourage, et cela m'a singulièrement refroidi sur son compte. Je persiste à croire cependant qu'il est l'ennemi des Anglais et qu'une entente avec lui serait notre salut, mais une entente à de telles conditions que, sans doute, il nous l'accorderait difficilement.

Si je me trompe, même de la façon la plus absolue, je ne puis admettre que cette erreur politique me fasse perdre votre affection. Je me révolte contre cela, que je trouve si douloureux et si injuste ; car enfin vous ne pouvez pas suspecter ma bonne foi.

Je ne peux admettre que si je me présente vendredi ou samedi pour vous dire adieu avant de m'embarquer à Marseille pour mon long voyage, je ne reçoive pas de vous le même baiser d'adieu que vous m'auriez donné autrefois.

Très respectueusement vôtre.

Votre LOTI.

Rassurez-vous d'ailleurs, madame, j'ai rapporté de ce voyage l'horreur de Berlin et des Allemands. Contre mon attente, je me suis senti chez l'*ennemi*, et les notes que j'ai prises sur mon voyage respirent une telle antipathie que je n'ose pas, en ce moment, les publier.

LOTI.

Le samedi 18 novembre, j'ai passé, avec Loti, un après-midi. Il me parle de l'Allemagne. Son voyage la lui a fait connaître, enfin. Il part pour l'Inde et la Perse. Il a promis son voyage dans l'Inde au *Figaro* ; en Perse, à la *Revue des Deux Mondes*. Je suis à Marseille. Je vais lui dire adieu sur le *Calédonien*. Il part d'abord pour Bombay. Il a pris, à l'Institut Pasteur, le sérum pour la peste. — J. A.

1. ↑ Pierre Loti fut élu le 19 juin 1891.
2. ↑ *Fantôme d'Orient* : la *Nouvelle Revue*, 15 décembre 1891, 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} février 1892.
3. ↑ Soirée donnée pour fêter la réception de Loti à l'Académie dans mon petit hôtel du coin du boulevard Malesherbes, maintenant rue Juliette-Lamber. — J. A.
4. ↑ Jean Aicard.
5. ↑ Pierre Loti fut pour la première fois nommé commandant du *Javelot* (Bidassoa) le 5 octobre 1892.
6. ↑ *Une Exilée*, parue dans la *Nouvelle Revue* les 15 décembre 1892 et 1^{er} janvier 1893.
7. ↑ M. Samuel Viaud, fils de Loti.
8. ↑ À Hendaye.
9. ↑ *Jérusalem* : la *Nouvelle Revue*, 15 décembre 1894 ; 1^{er} et 15 janvier ; 1^{er} et 15 février ; 1^{er} mars 1895.
10. ↑ *Le Désert*, publié dans la *Nouvelle Revue* les 15 septembre, 1^{er} et 15 octobre, 1^{er} décembre 1894. Réimprimé en volume [chez Calmann-Lévy](#) (janvier 1895).
11. ↑ Il est question de la publication de *Jérusalem*.
12. ↑ *Ramuntcho*, publié dans la *Revue de Paris* les 15 décembre 1896, 1^{er} et 15 janvier, 1^{er} et 15 février 1897. Réimprimé en volume la même année [chez Calmann-Lévy](#).
13. ↑ Quelques jours plus tard, Pierre Loti écrivait à Jules Claretie la lettre suivante que nous devons à l'obligeance de M. Georges Claretie :

Hendaye, 30 juillet 1896.

Cher monsieur,

Auriez-vous par hasard place pour une pièce de moi au printemps prochain ? Je viens d'y travailler avec passion. Les deux premiers actes sont ébauchés et les deux derniers terminés ou peu s'en faut.

Mon roman tant promis à la *Revue de Paris* pour novembre est terriblement en retard. Si cependant vous me donniez une bonne parole, pour la pièce, je le laisserais de côté encore et continuerais de travailler pour vous.

Je vous écris de cette petite maison d'Hendaye, où vous avez bien voulu vous arrêter une fois avec notre ami Ludovic Halévy. Ne reviendrez-vous pas par là cet été et n'aurons-nous pas le plaisir de vous voir ?

Veuillez agréer, je vous prie, cher monsieur, l'expression de mon bien sympathique dévouement.

Pierre LOTI.

14. ↑ M. Méline était alors président du Conseil.
15. ↑ Ainsi que plusieurs de ses camarades, Pierre Loti fut mis à la retraite d'office le 18 avril 1898. Cette mesure n'avait rien d'hostile à son égard. Elle était la conséquence d'une « décision de principe motivée par le besoin de rajeunir les cadres ». Les officiers frappés par cette disposition plaidèrent leur cause devant le Conseil d'État et obtinrent gain de cause. Pierre Loti fut réintégré dans les cadres le 1^{er} juin 1899.

15 avril 1900.

Madame chérie,

Me voici en Perse, et prêt à m'enfoncer dans ce pays avec ma caravane. C'est toujours un instant un peu solennel, ce départ dans la solitude et l'inconnu. Et par ce dernier courrier, j'écris à ceux que j'aime (et il n'y en a guère !).

Je n'ai pas vu une seule fois votre écriture pendant mon voyage aux Indes ^[1], et cela m'a fait de la peine.

D'abord, que je voudrais bien que vous veniez un peu cet été. Ça fera deux ans, vous savez. Pensez-y, voulez-vous ?

Ensuite, que j'ai entrevu un peu d'apaisement et d'éternité au fond de l'admirable brahmanisme ésotérique.

J'embrasse vos mains avec tout mon tendre respect.

Votre fils.

LOTI.

P.-S. — Vous avez vu mon article au *Figaro* sur Berlin ^[2] ? Je pense qu'il ne vous aura pas déplu.

1900.

Madame chérie,

J'ai gardé longtemps dans les yeux votre image, sur le quai, la dernière image aimée en quittant notre France. Je vous remercie de tout cœur d'être restée là si longtemps, comme pour me bien pénétrer de la protection de votre adieu.

Je serai, dans quelques jours, entré dans l'Inde. On m'attend à Bénarès chez les théosophes, dont j'ai accepté l'hospitalité. Je désire ce séjour-là et je le redoute.

J'ai tant peur de ne trouver encore que vide et néant.

Je vous embrasse bien respectueusement.

Votre LOTI.

Rochefort, octobre 1900.

Madame chérie,

Où êtes-vous ? Écrivez-moi un mot d'adieu qui me fasse un peu de bien, puisque je n'aurai pas, cette fois, la joie de vous embrasser avant de partir. À peine arrivé, je repars en coup de vent pour la Chine. C'est un désastre littéraire, mais c'est une éclatante réhabilitation de ma carrière de marin. Je pars comme officier de choix de l'amiral commandant en chef le corps expéditionnaire [\[3\]](#).

Je ne pouvais refuser un tel honneur, n'est ce pas ?

Et malgré mon angoisse, je suis dans la joie de reprendre mon métier dans d'aussi brillantes conditions.

Je pars vite, vite, sans avoir le temps de souffler. J'attends un mot de vous et je vous embrasse avec un tendre respect.

Votre fils,

Pierre LOTI.

Tant et tant de choses j'aurais à vous dire !

Le *Redoutable*, Port-Saïd, octobre 1900.

Madame chérie,

Je veux vous dire un grand merci d'être venue me dire adieu ^[4]. Je savais bien que cela me porterait bonheur. Je suis dans la joie d'avoir repris mon service, et dans quelles conditions !

Depuis bien longtemps je ne m'étais senti si vivant et apaisé de toutes parts. J'ai rajeuni de vingt années.

Je vous embrasse affectueusement de tout mon cœur.

Votre fils

LOTI.

Redoutable, Takou, avril 1901.

Triste détail, madame chérie.

Je voudrais bien recevoir un mot de vous ; peut-être n'avez-vous pas eu la lettre où je vous le disais déjà. Peut-être m'avez-vous écrit et cela s'est-il perdu, le service de la poste va, ici, d'une façon si lamentable, du reste comme toutes choses. Je reçois pourtant quelquefois la *Parole française*. Je la lis et je la fais lire. Vous savez que j'avais longtemps tergiversé — à présent je suis ardemment avec vous contre la Prusse — l'Angleterre, je n'en parle pas, la pensée des Boers m'empêche de dormir.

Redoutable, Tourane, 15 novembre 1901.

Madame chérie,

J'ai été bien touché de votre lettre inquiète ; mais les journaux, une fois de plus, ont potiné sans savoir.

J'ai eu, pendant cinq semaines, une sorte de petite fièvre sans température causée surtout par le surmenage cérébral, ce qui ne m'a pas empêché un seul jour de me promener. C'est tout à fait fini aujourd'hui.

Si vous saviez dans quel pays nous faisons campagne et pour quel résultat, mon Dieu ! Par des chaleurs pareilles, vivre sept cents dans une maison en fer, respirant par des petits trous, et les feux des machines tout le temps allumés.

Si vous voyiez les pauvres mines de nos matelots. Ce qui m'a démoli, moi, c'est que, en plus du service, j'ai pris le temps d'écrire un livre.

J'espère bien rentrer au printemps et, pour ma peine d'avoir habité Takou, on vous verra chez nous, n'est-ce pas ? Vous seriez bien bonne de me dire si vous avez reçu une lettre confidentielle recommandée que je vous ai écrite en septembre de Tchéfou.

Je vous embrasse de tout cœur.

LOTI.

Ces horreurs d'Anglais, quelle honte !

Voici, à propos des événements auxquels il vient de faire allusion, la lettre que Pierre Loti adressa, le 8 novembre 1900, au commandant Eletz, de la garde impériale russe, chef de la colonne volante à Soung-Chou-Tsouei-Tzen et où il relate un des dramatiques épisodes de la campagne d'Extrême-Orient :

Commandant,

Vous êtes sur le point de nous quitter et peut-être ne vous reverrons-nous jamais parmi nous ; mais les voix de la reconnaissance et de l'amitié s'élèvent à la fois de nos cœurs et nous rappellent qu'il nous reste un devoir à remplir envers cet intrépide et généreux officier qui, à la tête d'une poignée de braves, a couru au-devant de la mort pour nous sauver la vie. Oui ! commandant, nous nous faisons un devoir de vous présenter un témoignage officiel de notre reconnaissance. C'est peu pour tout ce que vous avez fait pour nous.

Sous tous les rapports, votre arrivée parmi nous fut providentielle. Avec la connivence du mandarin de la Tch'aoiang-Hien, un vaste complot s'était organisé contre les missionnaires et les chrétiens, complot dont nous n'avions pas soupçonné toute la gravité. Le mot d'ordre était donné et tout ce que cette partie de la préfecture contenait d'hommes armés, bandits, soldats « tsai-li-ti » et gardes civiques étaient convoqués à Eul-Cheu-Kia-Tzen vers le 29 octobre. Le neuvième jour de la neuvième lune chinoise (31 octobre), la résidence épiscopale de Soung-Chou-Tsouei-Tzen devait être prise, saccagée et l'évêque, 23 missionnaires et 3 000 chrétiens qui y avaient cherché refuge seraient massacrés. Dieu eut pitié de ses missionnaires, et vous, commandant, vous fûtes son envoyé. Le 29 octobre, alors que nos ennemis commençaient à se rassembler à Eul-Cheu-Kiatzen, et que nous ne savions d'où nous viendrait le secours, vous arriviez inespérément à Soung-Chou-Tsouei-Tzen, après avoir dispersé plusieurs bataillons chinois qui vous barraient la route et pris d'assaut le village de Ta-ts'OUenn occupé par une forte bande de brigands. Le 31 octobre, n'écoutant que votre courage, vous marchez droit sur l'ennemi. Nous fûmes alors témoins d'un magnifique fait d'armes bien digne de figurer dans les glorieuses annales de l'armée russe. À la tête de 100 hommes à peine, vous avez pris le village de Toung-Nan-Keou, où plus de 600 hommes armés s'étaient fortifiés autant de maisons, autant de forteresses qu'il vous a fallu emporter d'assaut, enfonçant, incendiant les portes et les barricades sous une grêle de balles. Là, deux de vos braves soldats trouvèrent une mort glorieuse ; le lieutenant Bougnin et plusieurs autres officiers et soldats furent couverts de blessures ; vous-même, commandant, vous gardez sur vos bras les preuves de la vaillance que vous avez déployée en cette occasion. Rentré à la résidence épiscopale, ce fut grâce à votre énergie et à une activité de tous les instants que vous êtes parvenu à nous mettre en état de soutenir un siège. Le lendemain, nous étions cernés par les bandes ennemies fortes de 8 à 10 000 hommes. Le 1^{er} et le 2 novembre furent deux jours de combat continu ; assaillis dans le retranchement par une grêle de balles, nous n'eussions pu tenir longtemps sans la présence et le sang-froid de vos soldats. Toujours vous étiez là pour nous secourir et ranimer le courage des chrétiens. Sans vous, nous étions perdus. Hélas ! pourquoi fallut-il que la joie du succès se changeât presque en deuil ? Alors que la journée semblait finie, une balle ennemie vous frappe. Nous n'oublierons jamais qu'alors votre première pensée fut encore pour l'œuvre qui vous était confiée et que, vous oubliant vous-même et vos douleurs, vous ne songiez qu'à ranimer et encourager nos chrétiens. Dans la nuit du 4 au 5 novembre, nous arrivèrent les premiers renforts russes appelés par vous ; nous étions sauvés ! Sauvés grâce à vous et à vos valeureux soldats. C'est plus que la vie que nous vous devons, commandant, c'est l'existence même de tout ce vicariat, dont la Résidence épiscopale est le cœur et le soutien.

Les paroles nous manquent pour vous exprimer comme il faudrait notre reconnaissance et nos remerciements ; mais croyez que nos sentiments n'en sont pas moins ardents et sincères. Rien ne nous ravira jamais le souvenir de tant de vaillance et de dévouement. Le devoir maintenant vous appelle ailleurs, le devoir nous retient ici : c'est la volonté de Dieu, nous n'avons qu'à nous incliner ; mais il nous est doux de penser que ni les montagnes ni les océans qui nous sépareront ne sauraient rompre les liens d'amitié que votre dévouement et de communs dangers avaient si étroitement formés. Merci donc, commandant, et adieu ! Nous nous souviendrons de vous dans nos prières ; puisse Dieu vous récompenser au centuple !

Signé : Conrond Abels, évêque de Lagonie, vicaire apostolique de la Mongolie Orientale ; L. Van Dyck, sup. prov. ; Meyer, R. Trouvé, de Torlliger, Léon Van Damme, J. Hooger, E. Wauters, Jacq. de Groet, Hub. Kallen, P. Wang, E. Van Obbergen, Jos. Van Eygen, Louis Delvaux, P. Spoorenberg, Aug. Van Roo, Jos. Heylaerts, L. Delhayé, Fr. Vervloessem, Jos. Van Hilst, M. Van den Andonnove, Th. Tchang, Lucas Tchat. Tchav.

Soung-Chou-Tsouei-Tzen, le 8 novembre 1900.

Pour copie conforme :

Le capitaine de frégate, premier aide de camp du vice-amiral commandant en chef l'escadre française de l'Extrême-Orient,

Pierre LOTI.

Mai 1902.

Madame chérie,

J'ai lu, vendredi dernier, ce livre qui est d'un charme infini et, depuis deux jours, je suis à la tâche ; mais comme c'est la première fois de ma vie que je rends compte d'un livre et que je ne voudrais pas être idiot, je juge qu'il me faut encore au moins deux jours de travail avant d'envoyer mon étude au *Figaro* ^[5].

Je vous embrasse de tout cœur avec grand respect et admiration.

Votre LOTI.

26 juin 1902.

Madame chérie,

J'avais reçu d'abord votre première dépêche : « Irons à Hendaye », et j'étais content. À Meyran, j'ai reçu la seconde et j'étais content encore ; car, en somme, malgré ce retard...

Juin 1902.

Alors, puisque vous lâchez l'île d'Oléron, j'espère que vous nous donnerez un peu plus que les huit petits jours traditionnels. J'ai tout de même du regret que vous ne veniez pas à Rochefort^[6].

Je ne prévois pas que rien nous empêche d'être à Hendaye. Deux ou trois jours pour faire badigeonner et meubler la tour ; je pense que le 5 ou le 6, les embellissements seront finis et vous trouverez le logis dans la joie de vous attendre.

À bientôt, madame chérie, je vous embrasse respectueusement.

LOTI.

Madame chérie,

Vous savez les ennuis que nous avons pour le mariage de ma petite-nièce. Aux dernières dépêches, ce sera sans doute le 5 juillet : alors cela me forcera de retarder notre arrivée à Hendaye et, par suite, la vôtre de deux ou trois jours.

S'il y a moyen, tâchez que cela ne diminue pas le temps que vous nous donnerez.

Si par hasard le mariage était encore retardé et si vous vouliez être quand même en face de Fontarabie, il y aurait une solution un peu saugrenue, mais qu'un fils peut bien proposer à sa maman.

Si vous ne redoutez pas de tomber dans la maison inhabitée depuis deux ans, et bien misérable, vous pourrez arriver avant nous, dès le 4 juillet.

J'écrirai à notre vieille Cathalina, que vous connaissez, de préparer la chambre au second, qui est dans la maison même, en face de Fontarabie. Cathalina serait à vos ordres.

J'écrirais à un contrebandier de mes amis qui coucherait au-dessous de vous, au premier étage.

J'arriverais, en coup de vent, aussitôt après la cérémonie, et, en une dernière journée, je vous installerais de façon sardanapalesque.

Votre fils.

LOTI.

Bientôt, nous sommes installés, réunis, mais le temps est affreux. Comme nous ne pouvions sortir, enfermés dans la maison, nous nous racontions tour à tour des histoires invraisemblables. Une organisation de facteurs nous apportaient des télégrammes et des lettres invraisemblables, des nouvelles fantastiques par dépêches. Les adresses étaient extravagantes ; en voici une écrite par Loti de sa belle écriture :

MADAME J. ADAM
Éminente philanthrope

Là-haut, au second.

La tour, par la tempête qui dura plusieurs jours, étant inhabitable, je pris une chambre dans la maison. Ayant beaucoup raconté les farces que George Sand adorait et dont les conceptions étaient une grande source de gaieté sans fin, Loti, Vedel et Moustapha Kamel, qui étaient à Hendaye, imaginèrent de m'en faire une.

Je travaille la nuit et me couche très tard. Cette nuit-là, à peine dans mon lit, je crus qu'un chat effaré courait à tort et à travers sur mon lit. Je cherchais mes allumettes, je n'en avais pas. Tout haut, je répétais des mots de colère et j'entendais des rires près de ma porte. Ah ! je comprenais que c'était une farce ! Je prends un broc d'eau bien rempli et, doucement, j'ouvre ma porte sur l'escalier, ils étaient là tous les trois. Je vidais lestement mon broc et, à leur tour, ils grognèrent. — J. A. [7].

Hendaye, 26 août 1902.

Madame chérie,

Je n'ai pas la conscience en repos. C'est Moustapha qui a tout fait, comme je vous l'ai crié hier au soir dans un élan de sincérité qui a dû vous convaincre. Non, mais je crains que vous ayez eu peur au premier moment et que nous ayons été trop loin.

Pardonnez-nous, c'est la drôlerie irrésistible qui a vaincu nos scrupules, nous en avons eu le fou rire toute la soirée. Il faut que vous soyez adorablement bonne et jeune pour avoir pris cela si bien.

Mais c'est égal, je suis un peu inquiet et je vous demande pardon.

J'embrasse vos mains bien fort.

Votre LOTI.

P.-S. — À l'heure des vengeances, [\[7\]](#) souvenez-vous, Éminente Philanthrope, que j'ai écopé. J'ai été si arrosé à travers mes persiennes, qu'il a fallu changer de chemise et, pendant ma fuite dans l'escalier, j'ai reçu de la bougie chaude plein les cheveux.

Pour la farce du chat, Loti avait imaginé de trouer le plafond de ma chambre au-dessus de mon lit. Il avait accroché un plumeau à une ficelle et, monté sur le toit, par la tempête, il agitait de son trou le plumeau en des sursauts qui me firent croire à un chat sur mon lit. Et quelle fierté gardait-il, malgré ces remords, de cette trouvaille ! — J.

Hendaye, août 1902.

Madame chérie,

Avez-vous l'intention de faire une promenade avant dîner ? Dans ce cas-là, je vous proposerais d'aller entendre la musique à Fontarabie en partant vers cinq heures et demie, ou bien préférez-vous rester tranquille aujourd'hui ? Vous n'avez qu'à me dire votre réponse du haut de votre balcon, je serai à ma fenêtre.

Tendre respect.

LOTI.

Dans la maison, Hendaye, août 1902.

Chère madame et éminente philanthrope,

Si qu'on se ferait conduire en barque à Fontarabie, où il y a du monde chic à la musique ? Mais faut pas vous croire obligée pour me faire plaisir.

Et je signe avec célérité.

P. LOTI.

Hendaye, 10 septembre 1902.

Madame chérie,

J'ai lu la *Parole française*, où le nom de votre ami Mendès sonne si bien. J'en ai laissé passer des numéros, jadis, je le reconnais cela ne m'arrivera plus.

Le malheureux ramassis de nos gouvernants a réussi à secouer mon indifférence politique, et puis vous savez combien, à présent, je suis entré dans toutes vos idées et combien votre *Parole française* trouve d'écho en moi.

Merci de nous envoyer vos récits de Saint-Sébastien, que nous lisons avec Blanche de Védel.

Deux services à vous demander, pas pressés, un pour moi me donner l'adresse de M^{me} Plumket, qui doit être à Paris un pour le bon Léo, pour lui trouver une femme, car vous en avez parlé à Blanche et Blanche le lui a redit. Il ne rêve plus que d'être marié par vos mains. Vous savez qu'il est bien difficile et que, cependant, il a une situation modeste : second de paquebot, et qu'il ne reste guère que 30 000 francs de sa petite fortune dilapidée par son malheureux frère.

Toujours la même petite vie à Hendaye, où toute la maison vous regrette et où je travaille sans cesse.

Tendre respect.

LOTI.

27 septembre 1902.

Madame chérie,

Je crois ce que vous m'écrivez et cela me fait du bien de le croire, et je vous dis la même chose chaque fois que je vis auprès de vous et vous aime davantage en particulier cette fois.

Il me semble que nous nous sommes beaucoup rapprochés, et en revenant de Rochefort, j'ai senti le vide de votre chère présence.

Allons, j'espère vous voir à la maison vers la fin de l'hiver, n'est-ce pas ? pour l'accomplissement de vos mystérieux projets.

Moustapha me télégraphiera si je dois venir jeudi. Vous serez bien bonne d'y voir, pour qu'il ne me fasse pas me jeter à la tête du personnage en question.

J'embrasse vos mains, madame chérie, avec un tendre respect.

Votre LOTI.

Mars 1903.

Madame chérie,

Voulez-vous que nous mettions la fête chinoise au 2 mai, ou même deux ou trois jours plus tard ? L'essentiel, c'est d'être sûr que vous y serez. Dites si l'on peut faire les installations pour cette date. Maintenant, voulez-vous accepter le rôle de l'impératrice de Chine ? Vous feriez votre entrée avec des gardes, des musiques, des étendards, tout cela très chinois, que je vous fournirai, et vous viendrez vous asseoir sur le trône de Chine, un authentique trône, vous savez Ça me ferait tant plaisir que vous disiez oui, dites oui ferme ! Voulez-vous ? Ce sera très joli, je vous le promets.

Cela me fait vraiment de la peine que vos petites-filles ne viennent pas, ou au moins Juliette.

Le prétexte donné était d'abord la maladie de leur mère, il était plausible. Aujourd'hui, ce sont leurs occupations artistiques ! Le motif n'est pas suffisant pour qu'elles refusent un spectacle intéressant précisément pour des artistes.

Je vous embrasse, madame chérie, avec le plus tendre respect.

Votre fils

LOTI.

Rochefort, 16 mars 1903.

Madame chérie,

Octobre est un mois triste et surtout un mois bien lointain. En avril, je risque d'être absent, et puisque vous me laissez le choix, voulez-vous mai, à Rochefort, la seconde quinzaine de mai, en plein printemps ? Cela vous va-t-il ? Si vous préféreriez la première, je m'arrangerais, bien entendu, trop content de chavirer autre chose pour vous recevoir.

J'embrasse vos mains, madame chérie, avec un tendre respect.

LOTI.

J'embrasse vos amis B..., tous, petits et grands, en bloc. Puisqu'ils m'adorent, ça prouve que c'est des gens de goût.

P.-S. — Et puis, il faut retirer « sale petit jardin u pour Hendaye. D'abord, s'il est sale, c'est parce que j'ai une mauvaise jardinière au rabais^[8]. Je vais m'en payer une plus chic.

14 mai 1903.

Madame chérie,

C'est très gentil à vous de me faire des compliments, et je vous remercie bien ; mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit à présent. Quand nous arrivez-vous ? Je réclame avec assurance, puisque c'est promis, et j'ai un

programme si compliqué devant moi pour juin, que j'aurais bien besoin de savoir, pour régler, d'après vous, d'autres choses qui m'intéressent bien moins, mais qu'il faut subir.

J'embrasse vos mains avec un tendre respect.

LOTI.

4 septembre 1903.

Madame chérie,

Je vous sais indulgente pour ceux qui ne peuvent pas se lever de bonne heure. Ayant travaillé tard cette nuit, je serais incapable de travailler dans la journée si je ne rattrape pas mon sommeil ce matin.

D'ailleurs, je pense bien que vous allez vous coucher en arrivant.

Merci d'être venue. Ce qui m'inquiète, c'est que vous n'apportez aucune valise.

Je vous embrasse respectueusement de tout cœur.

LOTI.

Rochefort, 4 septembre 1903.

Madame chérie,

Plaisanterie à part, vous pourrez avoir toute sécurité dans la salle gothique. On n'y passe jamais en temps ordinaire, à plus forte raison quand quelqu'un l'habite ; aucune porte n'y donne accès que celle qui donne à la

mosquée et qui sera verrouillée. On n'y a vue de nulle part et vous y serez absolument chez vous. Cela me fait de la peine de vous voir confinée là-haut, où il doit faire une chaleur terrible. Rien de plus simple que de descendre votre table. S'il fait beau ce soir, nous dînerons dans la petite salle à manger, sur la cour, parce que c'est bien plus gai ; quand on dîne là, on ne s'habille pas.

Tendre respect.

LOTI.

Important : le général de Trentinian me dit à l'instant qu'il va venir vous voir. Je donne des ordres pour qu'on le fasse monter dans votre salon personnel, qui est la salle gothique.

Le Vautour, Salamine, 27 décembre 1903.

Je viens vous souhaiter la bonne année à la mode ancienne et vous embrasse respectueusement de tout cœur.

J'ai annoncé au sultan que vous étiez décidée à venir vous jeter à ses pieds pour demander l'aman. Il consentira à vous donner sa main à baiser.

Le roi de Grèce — sans plaisanterie ceci — chez lequel j'ai dîné avant-hier, m'a chargé spécialement de vous transmettre ses souvenirs. Il espère vous voir à votre retour de Stamboul, car vous venez, n'est-ce pas, et sans sac : c'est Moustapha qui me l'a annoncé, et cela me fait une joie.

Votre fils.

LOTI.

Constantinople, 23 janvier 1904.

Puisque vous le désirez, bien sûr, j'essaierai d'écrire cet article sur votre livre, mais je tremble qu'il ne soit si mauvais.

La première fois, j'ai réussi, du moins c'est vous qui le dites ; moi, je ne trouve pas, parce qu'il y avait tout le côté enfance, la campagne, les vieilles tantes. J'étais chez moi. Mais dans le volume suivant, où sans doute vous prenez votre élan vers la politique, que trouverais-je à ma portée ? Je vais patauger là dedans et suer sang et eau et dire des bêtises, soyez-en sûre. Cependant, bien entendu, je m'y mettrai avec joie si, malgré cet avertissement, vous persistez.

Alors, ce ne serait plus qu'à l'automne que vous viendriez me voir ? Moi qui comptais si bien sur vous au printemps ! Quelle déception déjà !

Au Caire, vous êtes tout près d'ici. Stamboul est sur votre chemin pour rentrer. Si vous ne profitez pas de ce que vous êtes en Orient, c'est fini, vous ne viendrez pas. Cela me fait beaucoup de peine.

Amitiés, je vous prie, à notre ami Moustafa.

J'embrasse vos mains, madame chérie, bien respectueusement et tendrement.

P. LOTI.

Commandant le *Vautour*,
Constantinople, 29 avril 1904.

Madame chérie,

J'ai reçu, il y a six jours, malgré la grève des chemins de fer, les épreuves du livre, et j'en suis dans l'enthousiasme après en avoir eu tant de peur. Vous n'avez jamais rien écrit de supérieur à cela. Et quel dommage que je ne sache pas le dire ! Pourquoi vous obstiner à vouloir un article de votre fils, quand il en est si incapable ? C'est comme si vous demandiez à un ours

de chanter ou à un chat de servir la messe. Pourtant, je me suis mis à l'œuvre, malgré des empêchements de toutes sortes. J'en ai écrit ce matin, et dans deux ou trois jours, ce sera fini et recopié. Mais je trouve ça idiot ! Un pensum d'élève de rhétorique ! Je l'ai annoncé à Calmette pour qu'il fasse passer tout de suite. J'ai plutôt envie de vous l'envoyer à vous pour que vous arrêtiez au passage les idioties qui seraient excessives ; mais cela retarderait et je ne sais quoi faire.

Je vous embrasse, maman chérie, et respectueusement de tout cœur.

LOTI.

Je suis en disgrâce auprès de votre ami le sultan, parce que c'est moi qui ai fait évader Djeladedden pacha en l'emportant un beau soir pour le déposer à Corfou. Faut pas dire ça, bien entendu. Il me soupçonne seulement de lui avoir joué ce tour, mais n'en est pas sûr.

Commandant le *Vautour*,
Constantinople, août 1904.

Madame chérie,

Cela me fait une peine extrême, c'est tout ce que je trouve à vous dire en m'inclinant devant votre décision.

J'embrasse vos mains avec le plus tendre respect.

LOTI.

Commandant le *Vautour*, 1904.

Madame chérie,

Mon pauvre *Vautour* a beaucoup circulé, cet hiver, et par des temps affreux.

Mon adresse la plus sûre est toujours Constantinople.

À l'ambassade, on sait toujours où nous sommes et les ordres sont donnés à la poste.

Vous demandez ce que je deviens ? Oh ! tant et tant de choses, tant d'états différents par lesquels je passe d'un jour à l'autre ! En ce moment, je m'occupe de faire réparer la tombe de ma chère petite amie turque, et cela entraîne beaucoup de courses dans les cimetières de Stamboul.

Je vous embrasse, madame chérie, respectueusement et de tout cœur.

LOTI.

Commandant le *Vautour*,
Constantinople, 1905.

Madame chérie,

J'ai fait le vœu de n'écrire à personne avant le 15 janvier, parce que je suis affolé par mon manuscrit à finir pour Brunetière^[9]. Je ne fais exception que pour vous, qui êtes ma maman.

Je vous souhaite un heureux 1905 et j'embrasse tendrement vos mains, madame chérie.

22 janvier 1905.

Madame chérie,

Vous qui avez été encore plus que moi livrée à la presse, comment vous inquiétez-vous tant des racontars des journaux ? Tant que ce sont des sornettes comme celles du chat et du caïque de femmes, cela me fait un peu de peine ; car cela me prouve une fois de plus que vous vous méfiez toujours de mon esprit de conduite ; mais quant à une sornette comme celle de ma maladie grave, je suis au contraire ému et reconnaissant de vous voir troublée, et je vous remercie de vos chères lettres adressées à mon second ou à moi-même.

J'ai eu la simple grippe, le *Vautour* était un véritable foyer d'infection : soixante hommes pris à la fois. La mienne a affecté une forme très molle, avec une série de petites rechutes. Jamais l'ombre de gravité ; ma plus grande fièvre, et pendant un jour seulement, a été de 38. Le reste du temps, je n'en ai presque pas eu du tout et n'ai guère cessé de sortir.

Je reviens à la fin de mars, au printemps. On se reverra un peu longuement, n'est-ce pas ?

Mon plus grand respect de fils et encore merci de votre sollicitude.

Votre fils.

LOTI.

Constantinople, février 1905.

Madame chérie,

Vous trouver à Marseille est devenu une de mes joies habituelles de mes retours, tellement que je finis par le considérer comme un droit.

Mais cette fois-ci, pourrez-vous m'attendre ? Je ne serai là que le 7 avril : j'ai peur que ce ne soit bien tard pour vous.

De toutes façons, à bientôt, madame chérie.

Le plus tendre respect de votre fils.

LOTI.

11 avril 1905.

Madame chérie,

Merci d'avoir pensé à m'écrire cette petite lettre de bienvenue qui m'a été très douce à recevoir.

Certainement, j'irai vous faire une visite à Gif, et j'espère que vous viendrez un peu sous le toit de votre fils. Mais je reste quelque temps à la maison avant d'aller à Paris ; car j'ai un arriéré énorme de travail, de correspondances, etc.

Tendre respect de votre fils.

LOTI.

19 mai 1905.

Madame chérie,

J'arrive à Paris. Je m'appelle M. Louis Viaud, hôtel Continental. Voulez-vous de moi à Gif à déjeuner, mardi ou mercredi, ou vendredi prochain, ou bien à dîner un de ces jours-là ? Avez-vous un petit horaire des trains que vous puissiez glisser dans votre réponse ?

Avec la grande joie de vous revoir, madame chérie, je vous embrasse respectueusement.

Votre LOTI.

Hendaye, mercredi, 1905.

Madame chérie,

Merci de votre bénédiction pascalle, que j'accepte en vous baisant la main tendrement. Voulez-vous dire à ceux qui vous entourent que je les aime bien ?

Respect de fils.

LOTI.

P.-S. — Vous savez qu'on m'a jeté mon mur de pelote par terre et que je ne peux plus jouer et que c'est un grand malheur.

Juillet 1905.

Madame chérie,

Ma dépêche et ma lettre se sont croisées avec la vôtre, qui m'arrive aujourd'hui, après le départ de l'article expédié à Calmette, sans attendre votre réponse [\[10\]](#).

Figurez-vous que j'ai peiné six jours là-dessus, comme un idiot, avant de trouver la voie qu'il fallait et qui est exactement celle que vous m'indiquez aujourd'hui.

Pardonnez-moi de vous avoir parlé de mon surmenage et des inquiétudes pour mon livre. On ne devrait jamais dire ces choses-là à sa maman quand elle vous demande un petit service. À peine ma lettre jetée à la boîte, j'aurais voulu la rattraper. C'est vrai que je suis affolé : je viens d'écrire à Bourget, qui devait me suivre dans la *Revue*, pour lui demander de passer avant moi : sans ça je suis perdu.

Encore pardon, madame chérie. J'embrasse vos mains tendrement.

LOTI.

Hendaye, septembre 1905.

Madame chérie,

Votre lettre m'a causé joie et peine. Comment pouvez-vous douter que votre chère visite soit pour moi infiniment désirable, précieuse et bienfaisante ? Si cela vous dérange trop, si cela vous fatigue, je ne veux pas insister. Et comment vous en voudrais-je d'un refus ? Je me sentirai plus triste et plus découragé si vous ne venez pas, voilà tout. C'est parce que vous habitez en ce moment le camp ennemi que vous avez douté de moi.

Si vous venez, comme je l'espère, vous verrez ce qu'est ma vie, cet été. Pas une demi-journée de repos, jamais, et encore ne serai-je pas prêt. Alors vous comprendrez bien que je n'ai pu venir à Gif. Je n'ai pas, comme George Sand et vous, la faculté de travailler la nuit, ni même de travailler hors de chez moi.

Tendres respects.

LOTI.

À Hendaye.
7 septembre 1905.

Pierre Loti demande à sa maman si elle voudrait bien consacrer un peu de son temps précieux à l'arrangement des fleurs pour la grande soirée d'aujourd'hui ?

Janvier 1906.

Madame chérie,

On m'a enseigné, dans mon enfance, que pendant tout le mois de janvier on était encore à temps pour souhaiter la bonne année ; donc je me sens dans les délais et je veux vous la souhaiter de tout cœur en vous embrassant avec un tendre respect.

LOTI.

Vous voyez, avec une carte photographiée, d'ici, mon pauvre jardin tout dépeigné, et ça, parce que j'ai une maman sans entrailles et qui ne vient plus [\[11\]](#).

Fin juin 1906.

Voici ma réponse de Léon. Alors tout est pour le mieux à mon gré, puisque j'aurai un article des deux que je désirais le plus. Il me reste la confusion de n'avoir pas su trouver tout seul que ma maman était une personne qui consentirait à faire cela pour moi.

Remerciements beaucoup.

Bien tendre respect.

LOTI.

16 juillet 1906.

Madame chérie,

Je reçois le *Figaro*. Je comptais le regarder dans quelques jours pour y chercher votre article, ne m'imaginant pas du tout qu'il pourrait être si vite paru. Et ce matin, c'est dans l'*Argus de la Presse* que mon fidèle Osman l'a découvert. Je le trouve un modèle de ce que je désirais qu'il fût, discret, ménageant toutes les susceptibilités, un petit modèle de tact et d'à-propos. Moi bien content [\[12\]](#).

Je vous embrasse bien fort avec un tendre respect.

LOTI.

1906.

Madame chérie,

Quand donc nous arrivez-vous ? Vous ai-je assez dit, l'autre jour, que c'était toujours une joie pour nous ? D'ailleurs, vous le saviez de reste.

J'espère à bientôt.

Votre LOTI.

Hendaye, mercredi 1906.

Madame chérie,

Tout septembre et jusqu'au 15 octobre, votre modeste chambre blanchie à la chaux, que personne n'a habitée depuis vous, attend avec joie votre visite.

Vous êtes, je crois, la seule personne dont la présence ne soit jamais, par la durée de son séjour, une entrave au travail ou au repos, de sorte que je serais ravi de vous garder toute l'année.

Je recevrai volontiers pour quelques jours Moustapha et son ami.

Je désire que Moustapha vienne. J'ai même besoin de le voir avant de rien décider au sujet d'un voyage en Orient que nous avons projeté.

Alors dites quand vous arrivez, madame chérie.

J'embrasse vos mains tendrement.

LOTI.

Hendaye, samedi 30 septembre 1906.

Voici octobre qui arrive. Viendrez-vous faire une petite visite à votre fils qui a toujours défense d'écrire deux lignes ?

Tendre respect.

LOTI.

6 octobre 1906.

Merci d'avoir fait cette longue route pour venir voir votre fils, puisque vous êtes ma maman et que je suis malade.

J'accepte la permission de ne pas venir au-devant de vous, car je ne me repose qu'à la maison.

Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ?

Dans la joie de vous attendre, je vous embrasse respectueusement de tout cœur.

LOTI.

Minieh, 15 mars 1907.

Madame chérie,

J'ai été heureux de recevoir votre chère écriture. Merci de tout cœur. Dites-moi vite, je vous prie, à quelle époque je dois faire arracher, à Rochefort, le palmier vacciné par mes Turcs pour le froid de Seine-et-Oise ? Il faudrait le planter à l'abri du vent du nord-ouest, à l'abri du soleil, ça me paraît inutile à Gif, cependant pas trop à toucher un mur, au Midi, à cause de la réverbération.

J'embrasse vos mains, madame chérie.

LOTI.

Minieh, chez Omar Suchen bey, 1907.

Madame chérie,

C'est Moustapha qui dicte, alors ça va être idiot. De cette Haute-Égypte et de ce Minieh, que vous aimez tant, nous vous envoyons un salut filial et tendre. Toutes nos pensées sont avec vous et nous sommes sûrs que vos pensées à vous sont avec nous. Nous espérons que le ciel, le soleil, la lumière et la majesté de l'Égypte arriveront enfin à inspirer l'être ininspirable dont vous êtes si fière et qui s'appelle Pierre Loti.

Affectueusement à vous.

KAMEL pacha, OMAR sultan, en protestant contre la dernière phrase.

L'humble scribe,

Pierre LOTI.

Égypte, mai 1907.

Madame chérie,

Vous n'avez pas répondu à ma lettre pour le palmier. Et cependant vous avez écrit deux fois à Moustapha depuis ; peut-être ne l'avez-vous pas reçue. Tant pis J'ai écrit, par ce même courrier, à Rochefort, pour qu'on vous l'envoie en gare de Gif.

Tendres respects au milieu du Kamsin et des mouches.

LOTI.

Mai 1907.

Madame chérie,

Horreur et abomination ! Mon palmier mis en pot, mon palmier ravalé, réduit à l'état de plante d'appartement ! Non, c'est trop fort ! Je veux, j'exige, je commande qu'il soit, sur l'heure, mis en pleine terre ; sans cela je suis brouillé à mort avec votre jardinier et il me devient impossible de reparaître à Gif, vous comprenez !

Il est très possible que je paraisse à Gif le 26, à condition, bien entendu, qu'il ne soit plus en pot ! C'est du palmier, bien entendu, qu'il s'agit.

J'embrasse vos mains, madame chérie, avec toute ma tendresse.

LOTI.

Rochefort, 15 juin 1907.

Madame chérie,

J'ai fait une perquisition pour trouver votre livre, qui était arrivé, en effet, pendant mon absence, et je me suis plongé dans cette politique-là, la seule que j'aime à lire.

Merci bien tendrement.

J'espère que ce ne sera pas trop tard dans la saison, votre passage pour aller au Portugal. Vous savez, les charmilles ont besoin d'être tondues, à Hendaye, les allées ont besoin d'être ratissées.

J'embrasse vos mains respectueusement.

LOTI.

Hendaye, 16 septembre 1907.

Madame chérie,

Il faut céder la place aux jeunes, et malgré mes prétentions justifiées à l'extrême jeunesse, je suis forcé de concéder que votre petit-fils Jean-Claude est encore plus jeune que moi. C'est égal, ce n'est pas une raison pour m'abandonner tout à fait, et j'espère que le voyage en Portugal vous ramènera peut-être. Si vous pouviez voir dans quel état sont les allées de mon jardin ! Non, je vous assure, c'est à fendre l'âme. C'est comme la littérature, elle se vend de plus en plus mal. Je ne peux pas, vous comprenez, me payer un journalier pour mettre de l'ordre là dedans.

Voudrez-vous l'embrasser pour moi, ce petit Jean-Claude qui me supplante ?

Je vous charge d'une caresse pour le petit chien de M^{lle} Juliette, parce qu'il ressemble à un chat.

Tendre respect.

LOTI.

Votre chambre vient de s'enrichir de toiles de maîtres.

Marseille, 31 décembre 1907.

Madame chérie,

J'ai enregistré la bonne promesse, mais j'y comptais ! Vous ne pouviez faire *moinsse*, c'était mon dû : car j'ai mes droits de fils après tout.

Je vous envoie mes tendres souhaits pour 1908, madame chérie ; voudrez-vous aussi en transmettre de bien sincèrement affectueux aux amis qui vous entourent ?

Votre fils.

LOTI.

13 février 1908.

Madame chérie,

En même temps que votre image de l'Alhambra^[13], qui dénotait tant d'entrain, de bonne santé et de gaieté, je recevais la nouvelle de la mort de notre pauvre petit Moustapha, et je viens vite vous dire combien je suis avec vous dans cette épreuve. Je pense que vous en aurez un grand chagrin ; moi aussi, je vous assure, et plus que je ne l'aurais cru. C'est un vrai deuil pour moi. Je regrette à présent de lui avoir quelquefois reproché ses défauts.

Et quel malheur pour l'Égypte et quelle joie pour les Anglais !

J'embrasse vos mains bien tendrement.

Votre fils.

LOTI.

Mars 1908.

Madame chérie,

Le diable emporte le *Gaulois* ! Il a fait des potins et vous a inquiétée. Oui, j'ai eu une petite crise de neurasthénie, mais qui n'a pas duré cette fois, et les répétitions de *Ramuntcho* ^[14], dont je m'étais à peine occupé, n'y ont été pour rien, je vous assure. Le système nerveux, surmené chez moi depuis trente ans, a été déclenché par la grippe, ainsi qu'il est arrivé déjà. Il n'y en a plus trace aujourd'hui et j'ai repris mon équilibre.

Ce qui n'est pas passé, par exemple, c'est d'avoir manqué votre chère visite à Hendaye et de savoir que je ne l'aurai plus cette année.

Avez-vous lu la lettre de G. Courtellemont que j'ai fait insérer dans *le Figaro* sur l'enterrement de notre pauvre Moustapha ?

Merci de votre sollicitude. Je vous embrasse respectueusement de tout cœur.

LOTI.

9 novembre 1908.

Madame chérie,

Merci de m'avoir envoyé ce beau livre que je viens de lire presque sans désemparer. Il n'y a que vous au monde capable de me faire avaler de la politique à des doses pareilles, et encore en demander d'autres.

Je viens juste de finir mon livre sur l'Égypte ^[15].

J'avais ébauché, cet été, une longue dédicace à notre pauvre Moustapha, parlant de nos promenades au Caire, etc.

Je me demande si les quelques mots ci-joints, sans plus, maintenant, n'auraient pas plus de grandeur et de portée dans leur simplicité ? Et puis, ils n'ont rien d'agressif pour personne. Je vous demande votre avis.

J'embrasse vos mains, madame chérie, avec un tendre respect.

LOTI.

Hendaye, 2 janvier 1909.

Comme ça tombe bien ! M^{gr} de Cabrières est le proche parent d'un de mes intimes amis d'enfance qui, dès la première heure, s'était assuré de ma voix. La cause était déjà gagnée.

LOTI.

Janvier 1909.

Madame chérie,

Je m'inquiète de savoir que vous avez été malade ; mais je pense bien que vos amis de Marseille vous ont tendrement soignée.

Je rentre à Rochefort demain après quinze jours d'Hendaye et de parties de pelote. Je reviens en février pour vous recevoir. Vous seriez si gentille de me dire le plus tôt possible votre date à peu près pour que je combine mes petits projets en conséquence. Ce que mon jardin a besoin d'être ratissé ! C'est une pitié de voir ça [\[16\]](#) !

Mes plus affectueux souhaits pour 1909, madame chérie.

Je vous embrasse avec un tendre respect.

LOTI.

20 février 1909.

Madame chérie,

Au sujet de votre séjour à Hendaye, je vais vous répondre avec une brutale franchise, puisque vous le désirez ainsi. Je crois que cela vaut mieux, elle vous mettra plus à l'aise. Donc, voici :

Bien sincèrement, je crois que, pour remettre mon jardin en état après vos longues et impardonnables négligences, il faut au moins de six à sept semaines, surtout maintenant, avec le repos hebdomadaire, la journée de huit heures.

Cependant, comme je suis bon prince, je dirai même une bonne pâte de prince, je ne veux pas vous accaparer de peur de vous faire perdre vos pratiques dans d'autres jardins. Je me contenterai de ce que vous pourrez me donner, sauf à vous reprendre plus tard pour finir.

Voilà, il me semble, ce qui s'appelle parler, et parler net.

Tendres respects.

P. LOTI.

Oui, je serai là le 25, même la veille, pour faire aérer votre luxueuse chambre.

Rochefort, 2 avril 1909.

Madame chérie,

Mais oui, j'étais à Hendaye, et si vous aviez pensé à moi, j'aurais eu la joie de vous embrasser à la gare [\[17\]](#).

Je ne savais pas le tremblement de terre de Lisbonne. Comme je le bénis de vous avoir épargnée ! Quel gentil tremblement de terre !

J'embrasse vos mains tendrement.

LOTI.

Madame chérie,

C'est vrai qu'ils m'ont enjôlé, ces gens-là^[18], et que je ne pourrai plus les injurier comme devant. Ce qui me console, c'est que j'en ai déjà tant dit sur eux ! La femme qui m'a le plus charmé, c'est la reine, mais elle n'est pas Anglaise. Elle est si antiallemande ! Elle a été exquise pour moi.

Vous me pardonnerez d'être allé là-bas. Oh ! je ne vais pas, pour cela, les couvrir de fleurs, soyez tranquille.

Tendre respect de fils.

LOTI.

1909.

Madame chérie,

Bien sûr, je vous plains de tout mon cœur. Je suis consterné de ce que vous me racontez. Et comme c'est bien, et comme ça vous ressemble d'avoir donné votre soirée quand même^[19].

En juillet, on vous recevra avec joie, pouvez-vous le demander ; mais ce sera fini des roses et du charmant petit jardin.

D'ici, j'irai vous embrasser à Paris.

Tendre et profond respect.

LOTI.

Ce serait pourtant dommage de ne pas le rebâtir, le petit théâtre !

Oui, pour M. Delafosse, à moins qu'il ne se présente contre Bazin, qui a ma parole depuis des années ; mais je ne crois pas que ce soit le même fauteuil.

Paris, 25 mai 1909.

Quand une maman insiste comme ça et quand, en plus, on a grande envie de l'embrasser, il n'y a qu'à venir.

Donc, je lâche des belles dames et des affaires et je viens déjeuner dimanche prochain.

Tendre respect.

LOTI.

Pour vous dévoiler toute mon arrière-pensée, il y a aussi que je serais très honoré d'être présenté à Bibi [\[20\]](#).

Peut-être vous demanderai-je la permission d'amener mon brave Osman, qui est à Paris avec moi et qui déjeunerait avec vos gens pendant que nous visiterions le jardin grec.

21 octobre 1909.

Madame chérie,

Je tâcherai de ne pas être trop désagréable pour vos visiteurs en auto ; mais il faut qu'ils se dépêchent, parce que, dans cinq ou six jours, on ferme. Merci de faire votre possible pour être à la séance de l'Académie. Ça se passera sans doute la semaine avant Noël.

Vous aimez bien le bon Coppée, n'est-ce pas ? Je tâcherai d'en parler en termes qui vous fassent plaisir.

Merci pour Rome. Je le voudrais bien, mais le pourrai-je ?

Inscrivez-moi, voulez-vous, comme un bouche-trou éventuel et très douteux.

Marchand n'a pas encore daigné me répondre. S'il ne le fait pas, cette fois, par exemple, j'ai fini de le connaître.

Tendres respects.

LOTI.

1. ↑ Après avoir visité Ceylan, Loti avait été l'hôte du maharajah de Travancore et avait parcouru l'Inde.
2. ↑ [Article paru le 19 avril 1900](#) sous le titre : *le Voyage de Loti : Souvenirs d'Europe*, et qui se terminait par ces mots : « Je revenais de *chez l'ennemi*. »
3. ↑ Réintégré dans les cadres par décision du Conseil d'État le 30 septembre 1900, le capitaine de frégate Julien Viaud venait d'être nommé aide de camp du vice-amiral Pottier, commandant en chef dans les mers de Chine.
4. ↑ En août 1900, je suis à l'île d'Oléron, chez mes amis B... Je visite la maison familiale des grands-parents de Loti et le jardin où Loti veut être enterré. — J. A.
5. ↑ « Un livre », article paru dans le *Figaro* le 8 juin 1902 et consacré au beau livre de M^{me} Adam : *le Roman de mon enfance et de ma jeunesse*. (Lemerre, éditeur.)
6. ↑ Loti fut envoyé en congé de convalescence de trois mois le 8 avril 1902 ; le 23 octobre, il fut nommé aide de camp du préfet maritime de Rochefort.
7. ↑ Au cours de ce même été, Loti écrivait à Jules Claretie la lettre suivante que nous devons à l'obligeance de M. Georges Claretie.

« 16 juillet 1902
(date ajoutée par mon père).

« Mon cher confrère et ami,

« Vous avez bien voulu me demander une pièce quand j'étais en Chine. Je viens vous en présenter une, qui sera un peu de moi, si vous voulez, et beaucoup d'un nommé Shakespeare, assez connu dans son temps. Il s'agit d'une traduction très remarquable et *très shakespeareienne*, la seule vraiment qui existe du *Roi Lear* ^(a) ; elle vient d'être faite par un de

mes amis, Émile Vedel, et M. Tézenas, que vous connaissez, a dû déjà vous écrire à ce sujet. Permettez-moi

de vous recommander cette œuvre, qui ne ressemble à aucune autre. Quand vous l'aurez parcourue, si vous voulez que j'y mette la main, pour y ajouter, si je puis, un peu de musique sauvage dans les mots, et si vous voulez que mon nom figure sur l'affiche, nous sommes, mon ami Vedel et moi, tout disposés à cette combinaison.

« Veuillez agréer, je vous prie, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments affectueusement dévoués,

« P. LOTI. »

(a) *Le Roi Lear*, traduction de P. Loti et Émile Vedel, fut représenté pour la première fois au théâtre Antoine, le 30 novembre 1904.

8. ↑ C'était toujours moi, quand j'étais à Hendaye, qui le mettais en état. — J.-A.
9. ↑ Combien s'étonnèrent de voir Loti écrire à la *Revue des Deux Mondes* ? Mais n'avais-je pas eu l'ambition de fournir à mes fils de choix un piédestal et ne devais-je pas être heureuse et fière de voir leur célébrité grandir là où ils n'auraient pu débiter. — J. A.
10. ↑ « Nos idées avant 1870 ». *Le Figaro*, 8 juillet 1905.
11. ↑ Je bêchais et nettoiais le jardin durant mes séjours.
12. ↑ J'avais reçu la veille une dépêche ainsi conçue : « Merci pour l'admirable article lu aujourd'hui. Remerciements. ». — J. A.
13. ↑ Lors d'un voyage en Portugal, je m'arrêtai à Grenade. — J. A.
14. ↑ [*Ramuntcho, pièce en cinq actes et douze tableaux*](#) musique de scène de Gabriel Pierné, représentée pour la première fois au théâtre de l'Odéon le 29 février 1908.
15. ↑ [*La mort de Philæ*](#). Calmann-Lévy, 1909.
16. ↑ Cette scie faisait la joie de Loti et la plaisanterie continuait. — J. A.
17. ↑ À mon retour d'un voyage au Portugal. — J. A.
18. ↑ Voyage en Angleterre.
19. ↑ Incendie de mon petit théâtre. — J. A.
20. ↑ Bibi, un petit âne d'Afrique qui avait ses entrées partout. — J. A.

Mai 1910 [\[1\]](#).

Madame chérie,

Nos pensées se sont croisées, car je vous aurais écrit aujourd'hui même pour savoir si, enfin, vous étiez revenue de courir la prétentaine à Rome et autres lieux.

Je vous assure que je serais venu de tout cœur au mariage de votre petite Juliette si je m'étais trouvé à Paris ou si j'avais pu m'y rendre. Je lui souhaite bien affectueusement le bonheur, parce qu'elle est votre petite-fille.

Qu'est-ce que cette histoire de M^{gr} Duchesne ? D'où ça peut-il sortir ? J'avais trouvé, au contraire, sa lettre charmante et drôle, pas épiscopale pour deux sous, par exemple ! mais l'adresse au mauvais œil m'avait bien amusé ; lui en vouloir, j'aurais donc bien mauvais caractère ! Rassurez-le, je vous en prie ; veuillez me donner son adresse pour que je le rassure moi-même.

Très fier de la belle tenue de mon palmier ! Il est vacciné par un truc à moi jusqu'à 18 degrés au-dessous de zéro ; il n'y a que le verglas qui le tuerait.

J'embrasse vos mains, madame chérie, avec un tendre respect.

LOTI.

17 mai 1910.

Madame chérie,

Vous me faites de la peine en disant qu'une prière de vous n'aurait pas d'influence sur le vote de votre fils. Elle en aurait, au contraire, une extrême si elle arrivait à temps, mais hélas ! voici au moins trois mois, avant de

savoir que M^{gr} Duchesne se représentait, j'ai donné ma parole pour M^{gr} Baudrillart, d'abord à son cousin, le commandant Baudrillart, un de mes camarades de la marine, ensuite à plusieurs académiciens, qui avaient voté pour Jean Aicard, à condition que, etc. Alors, comment voulez-vous que je fasse ?

Mais vous savez les petits arrangements qu'on prend avec sa conscience quand le candidat qui n'est pas le vôtre vous est tout de même sympathique, et c'est bien le cas de M^{gr} Duchesne : après deux tours sans résultat, on passe à l'ennemi, et c'est ce que je suis tout disposé à faire, je vous assure — si je vois mon candidat battu après deux ballottages.

Pardonnez-moi, madame chérie, de ne pouvoir vous dire mieux.

J'embrasse vos mains avec tout mon tendre respect.

LOTI.

1910.

Madame chérie,

Je reçois une lettre à cheval de M^{gr} Duchesne. C'est trop fort d'être méconnu à ce point. Il est à Paris, sa lettre est datée de là. Je vous en prie, faites-lui passer la mienne si vous la trouvez bien.

Tendres respects de fils.

LOTI.

Rochefort, 15 novembre 1910.

Madame chérie,

Dans le monceau de livres, une centaine qui m'attendait à mon retour ici, j'en ai seulement repêché trois, qui sont là, sur ma table, jusqu'au jour où je m'appartiendrai un instant pour les lire. Le vôtre, je le lirai d'abord, celui d'Yvette Quillerst et celui de Louis Bertrand.

J'ai là environ deux cents lettres non décachetées et j'en perds la tête.

Je savais le mariage de votre petite-fille Pauline, à laquelle je présente mes sincères vœux de bonheur.

Au Bosphore, rive d'Asie, j'habitais près du palais du khédivé. Je sais que vous l'aimez moins ; mais il m'a parlé en termes si exquis de vous et m'a tellement recommandé de vous dire son affection que je suis forcé de m'acquitter du message.

Sur ce, madame chérie, j'embrasse vos mains avec le plus tendre respect.

LOTI.

30 janvier 1911.

Madame chérie,

J'ai déjà dit à M. Delafosse qu'il m'avait averti bien tard quand tous les autres avaient déjà fait leurs propositions. Cependant je ferai tout mon possible et j'espère beaucoup lui donner ma voix.

De quoi la petite dame pardonne, si c'est Dieu possible que je suis chipotier, quand chacun sait qui y a pas moins regardant que moi avec les personnes du sesque, que je paie grassement, sans compter qui y a des petites douceurs après, quand l'ouvrage a été bien faite. Et pis, en voilà assez, suffit. Je donne ma pratique à une autre, une divorcée qui s'appelle Nathalie et qui est un beau brin de femme. Pas de danger qu'elle renâcle sur l'ouvrage celle-là chaque fois qu'il pleut trois gouttes.

Tendre respect.

LOTI.

Février 1911.

Madame chérie,

C'est mille fois gentil à vous de m'avoir enlevé les ennuis du voyage en me faisant amener par mes amis d'Arnoux ; mais ce n'est pas tout ça : je voudrais avoir, comme l'autre fois, une chambrette ou même le moindre petit recoin sous les combles où je puisse me retirer de la circulation pendant quelques minutes, entre le déjeuner et le goûter. Je n'ai besoin là que d'une humble cuvette et d'un peu d'eau fraîche. Je le proclame parce que vous êtes une maman à esprit mal tourné et vous pourriez croire que j'ai besoin aussi d'un de ces établissements sur la porte desquels ces sales Anglais ont l'impudence d'écrire W. C. Il n'en est rien.

Et puis, c'est pas encore tout : s'il y a le sale X... à table, je fais un scandale affreux. Si seulement il y a du macaroni ou même un simple *risotto* sur le menu, je ferai exprès d'avoir des vomissements sur place.

C'est comme ça que je suis.

Mon plus tendre respect.

LOTI.

13 mars 1911.

Madame chérie,

Nous approchons de cette fin de mars à laquelle vous avez presque promis de venir me voir, et il commence à se faire temps, vous savez

Mais pourquoi ne viendriez-vous pas à Rochefort plutôt qu'à Hendaye ? Ce n'est pas que je craigne de me transporter à Hendaye pour vous recevoir, vous pensez bien, et il y aurait toujours l'intérêt de mon malheureux jardin, qui pleurerait tant ; mais la saison serait mauvaise, nous risquerions de retrouver les mêmes coups de vent glacés qu'à vos autres passages. Et ici, à Rochefort, vous seriez bien mieux que dans ma maisonnette de là-bas, où les cheminées sont impossibles. En outre, Pau, Cette, Toulouse, Bordeaux, cela vous détournerait moins de votre route pour rentrer à Gif. Je devine bien que vous n'y êtes pas encore, à Gif ; mais je pense qu'on vous fera suivre ma lettre.

Dans la joie de vous revoir bientôt, madame chérie, j'embrasse vos mains bien tendrement.

LOTI.

4 avril 1911.

Madame chérie,

J'ai lu. Merci d'avoir cherché à m'éclaircir mais la chose était jugée avant d'être entendue. *A priori*, j'avais la certitude que vous étiez incapable de trahison envers un ami, encore moins un ami mort ; non, personne ne vous a jamais attaquée devant moi. Alors, en mai, n'est-ce pas ?

Et mon tendre respect.

LOTI.

Mai 1911.

Madame chérie,

Voilà la fin de mai qui s'approche et nous aurons bientôt votre chère présence à Rochefort. Voulez-vous venir à partir du 20 ? Préférez-vous le commencement de juin ? Vous seriez bien bonne de me fixer bientôt. D'après vos plans, j'arrangerai les miens — voyages Provence, etc. Surtout, tâchez de ne pas passer chez nous comme un météore et de rester au moins le nombre de jours promis.

Tendre respect.

LOTI.

26 mai 1911.

Merci de tout cœur pour nous avoir donné la joie de votre présence. Vous avez eu, devant le Tout-Rochefort, un succès de beauté, d'élégance et de bonne grâce, etc. Les gens en rabâchent, et ça ne m'étonne pas. Quel dommage que M... n'ait pas été écrabouillé aussi ! La Providence a eu certainement une intention très louable, mais il faut avouer qu'elle a manqué son coup.

Ça m'ennuie de ne pas vous savoir tout à fait guérie.

Mes plus tendres respects de fils.

LOTI.

J'aurais préféré que vous ne me tapassiez pas pour l'œuvre d'Orient, mais j'ai tout de même envoyé des livres.

Ce post-scriptum est surtout pour placer le mot *tapassiez*, qui me semble un mot distingué.

Juin 1911.

Madame chérie,

Puis-je me permettre d'amener, dimanche prochain, chez ma maman, trois amis ? Ce sont : M. Paul Cambon, le comte et la comtesse d'Arnoux.

Voulez-vous ? Répondez deux mots à M. Louis Viaud, Palais d'Orsay.

Tendre respect de votre fils.

LOTI.

8 juin 1911.

Madame chérie,

Merci pour mes amis, qui sont charmés, bien entendu, d'aller vous voir. Je ne pourrai pas les accompagner, hélas ! non par mon horreur croissante du monde. J'aurais passé outre pour aller vous voir, même au milieu d'une cohue ; mais depuis trois jours, j'ai une grande fièvre dont on ne sait pas la cause, et je puis à peine écrire.

Je vous demande encore le secret de ma maladie pour que ce ne soit pas demain dans les journaux. Je vous en supplie, n'en parlons pas.

Vous leur permettrez bien de venir sans moi, n'est-ce pas ? à présent qu'ils s'en font une fête.

J'embrasse vos mains avec un tendre respect.

LOTI.

1911.

Madame chérie,

Bismarck, la Triplice, la Méditerranée en lac latin, tout ça, c'est des mauvaises raisons que vous me cherchez. Quel grand malheur pour un enfant gentil et sentimental comme je suis d'avoir une maman féroce et, sauf votre respect, aux trois quarts anthropophage ! Mais enfin on ne choisit pas sa maman, on est bien obligé de se résigner à celle que le bon Dieu vous donne et, dans le fond, on ne la changerait pas pour une autre, vous savez.

Je vous embrasse bien respectueusement, madame chérie.

LOTI.

P.-S. — Toutes les notes indignées de la presse française, inspirées par l'Allemagne, dites-vous ; si ce n'est pas malheureux ! Parce que mes pauvres Turcs ont eu un moment de vivacité, regrettable, je le confesse, contre les Arméniens [\[2\]](#) !

Fin 1911.

Madame chérie,

Ça, par exemple, c'est dégoûtant, me mettre le marché à la main comme ça ; il faudra que je tâche de m'amener une fois à Gif, puisque c'est la condition pour avoir la visite de ma maman ; mais vous en serez punie, je vous préviens, car depuis que je me suis retiré du monde, je ne suis plus

présentable du tout. Je suis devenu gaga, je ne mange plus proprement et il faut m'attacher une toile cirée sous le menton ; tant pis pour vous !

J'embrasse vos mains tendrement.

LOTI.

30 décembre 1911.

Madame chérie,

Je me suis laissé devancer encore par vos bons souhaits ; mais vous m'avez déjà pardonné ça bien d'autres fois. De tout cœur, je vous souhaite, pour 1912, continuation de santé et de jeunesse. Quant à moi, la vie s'assombrit tellement, malgré tous mes efforts, que l'on ne peut guère me souhaiter autre chose que la fin.

Si j'ai la joie de vous voir, je vous dirai mes peines. Vous les écrire, non.

J'embrasse vos mains avec le plus tendre respect.

LOTI.

Janvier 1912.

Madame chérie,

Hélas oui, dans le fond, ce sera non, ma réponse. Sérieusement, je suis obligé de refuser, même pour la cause si intéressante des Égyptiens recommandée par vous. Je vous expliquerai mes raisons.

J'embrasse vos mains, madame chérie, en fils.

LOTI.

21 janvier 1912.

Madame chérie,

J'ai enfin trouvé ma formule de refus à nos chers Égyptiens, et elle est parfaite. J'y ai même glissé un mot charmant à votre adresse. Et puis, vous savez que j'aurai un compte à régler avec vous, entre quat-z'yeux, pour avoir dit que j'approuvais les massacres des chrétiens d'Orient et que ma lettre sur la guerre italo-turque était « attristante ». Attristante ! Mais je n'ai jamais rien écrit qui m'ait rapporté tant de pures joies ! Des centaines de lettres si chaudes, qui me sont venues de tous côtés, même de « patriotes italiens », me remerciant d'*avoir dit en avertissement à leur pays ce que l'histoire lui dira plus tard en termes plus cruels*. Et les adresses couvertes de signatures ! Et les articles de journaux si vibrants en France, où il n'y a pas eu *une seule note discordante*, cette fois, en Angleterre, en Suisse, en Belgique, même en Italie, dans les journaux libéraux.

Une guerre où les dénombrements officiels accusent 40 000 morts du côté turco-arabe, grâce à la lâche artillerie à longue portée, et 1 500 seulement du côté italien. Et vous ne trouvez pas cela immonde ^[3] !

Faut-il que je vous aime, madame chérie, pour embrasser encore vos mains après que vous avez fait preuve de ce cannibalisme

Respects de fils.

LOTI.

[4]

On s'embrasse tout de même, n'est-ce pas ?

Profond respect.

LOTI.

26 février 1912.

Madame chérie,

Faut-il que vous me croyiez bête pour chercher à m'amadouer avec du foin ! *Foin, foin, foin*, il n'y a que ça dans votre lettre. Vous vous figurez que je vais venir le manger à la main et que ça calmera mes justes indignations et que ça me fera oublier le cas de cannibalisme qui s'est déclaré chez ma maman ? Jamais de la vie ! [3]

Sachez, madame, que, politiquement, nous sommes brouillés à *mort*...

Heureusement que notre affection n'est pas une personne à broncher pour si peu de chose.

Elle a résisté à de plus rudes assauts.

Je vous embrasse, madame chérie, avec le respect le plus tendre.

Votre fils.

LOTI.

Est-ce qu'on se verra cette année ? Dites un peu vos projets.

J'oubliais. Quels sont les imbéciles qui m'ont vu à Paris dernièrement ? Depuis la dernière fois où je suis venu à Gif, en juin, j'ai passé en tout

vingt-quatre heures à Paris, en octobre, et ne suis sorti de l'hôtel que pour aller à Levallois-Perret, en auto fermée, au secours des petites sœurs.

Hendaye, mardi 27 février 1912.

Madame chérie,

Je vous ai écrit hier à Gif, indigné que vous me proposiez du foin !

Vous seriez bien gentille et bonne de me dire quels sont les imbéciles qui potinent sur ma santé, et qui, pour comble, m'ont vu à Paris. Rassurez-vous bien, il n'y a pas un mot de vrai là-dessous.

Je vais à Paris du 15 au 20 mars. Serez-vous de retour ? Le régiment de Samuel est envoyé en Seine-et-Oise.

Tendres respects.

LOTI.

Avez-vous reçu mon livre ?

Qui est Victor Favet ? Un homme ou une femme ? Quel beau livre il ou elle a écrit !

Juin 1912.

Madame chérie,

Vous qui me connaissiez, comment pouvez-vous supposer, voyons, qu'étant obligé de venir le 26 à l'Académie, je sois encore dans votre

horreur de Paris le 12 juin ? Et puis ça n'est pas dans l'ordre des choses. Vous savez bien, d'après nos usages immémoriaux, que c'est vous qui devez venir voir votre fils. Il y a joliment longtemps que vous n'êtes venue, sans reproche. Si vous pouviez voir mon pauvre jardin d'Hendaye ! Tout de même, je tâcherai de venir un matin vous demander à déjeuner, si vous permettez, un matin où vous n'aurez pas un tas d'intrus.

Je serai à l'hôtel Palais d'Orsay sous le nom de M. Louis Viaud.

J'embrasse vos mains avec tout mon tendre respect.

LOTI.

9 juillet 1912.

Madame chérie,

J'allais vous écrire, tant ma réponse d'avant-hier était pénible en souvenir.

Et voici votre lettre, la meilleure, la plus maternelle que vous m'ayez jamais écrite.

D'abord, que je vous félicite de la naissance de votre arrière-petite-fille. C'est une joie pour moi, puisque c'en est une pour vous.

Accordez-moi quatre ou cinq jours, j'ai follement travaillé depuis avant-hier ; qui sait, peut-être pourrai-je faire l'article en tourmentant un peu plus mon pauvre cerveau ?

Laissez-moi seulement le temps de voir si je ne peux pas.

Et puis, voulez-vous ne pas disposer de vos jours de fin d'août sans me prévenir ? Si mes affaires s'arrangeaient d'ici là, peut-être pourriez-vous me les donner ici ou à Rochefort ?

Tendre respect de fils.

LOTI.

28 janvier 1913.

Madame chérie,

Merci pour l'adorable lettre qui me réchauffe le cœur, malgré le surmenage du jour et le terrible courrier de ce soir. Je veux tout de suite vous embrasser avec toute ma filiale tendresse. On combinera pour se voir, n'est-ce pas ?

Très respectueusement.

Votre LOTI.

9 juillet 1913.

Madame chérie,

J'attendais, pour reparaître dans votre vie, que les atroces Balkaniques m'aient donné raison, ce qui ne pouvait manquer. Ils le font en ce moment avec tout l'éclat que je prévoyais. Félonie, perversité, incendie, massacre, rien ne manque au tableau. Donc, vous conviendrez bien que vous étiez injuste, abusée, illusionnée par des rêves trop généreux. D'ailleurs, que vous en conveniez ou pas, c'est kif-kif. Le différend entre nous est clos et je vous demande la permission de vous embrasser avec le respect le plus tendre.

LOTI.

Janvier 1914.

Madame chérie,

Je ne sais pas dans quel coin de la Provence vous êtes allée courir la prétentaine, mais j'espère bien que ma lettre adressée à Gif finira par vous rejoindre. Elle est pour vous souhaiter la bonne année, comme je me souhaite, à moi, que ma maman vienne me faire une petite visite en 1914, comme dans le bon vieux temps. Ce serait vilain de me refuser.

J'ai enfin pu lire *Chrétienne*. C'est divin et vivifiant, c'est bienfaisant et beau. Je suis fier d'avoir une maman qui a écrit cela.

Je vous embrasse, madame chérie, avec le plus tendre respect.

LOTI.

P.-S. — Vous savez combien je suis d'accord avec vous pour Jeanne d'Arc. Bien que protestant, je pavoise chaque année pour elle.

LOTI.

27 mai 1914.

Madame chérie,

Serez-vous à Gif la semaine prochaine ? Pourra-t-on enfin vous revoir et vous embrasser ? Il ne faut pas cependant que la vie continue de se passer comme ça.

Votre fils.

LOTI.

22 juillet 1914.

Aussi tard dans la saison que vous voudrez. Je compte rester longtemps à Hendaye, et je prolongerai bien volontiers pour vous attendre ; et puis si vous dépassiez toutes les limites et si j'étais absolument obligé de partir, il y aurait toujours Rochefort, qui est tout autant sur la route de Lourdes qu'Hendaye et où on ne vous a pas vue depuis une éternité.

Comme j'ai été ému de vous retrouver l'autre jour à Gif ! Il ne faut pas rester si longtemps sans nous voir.

Tendre respect de fils.

LOTI.

P.-S. — J'ai reçu mes gants, merci. Gif est vraiment une maison honnête ; j'y reviendrai. Et puis, c'est une maison que je n'avais jamais trouvée si jolie que l'autre jour ; et puis il faut avouer que la patronne est vraiment sympathique.

LOTI.

24 août 1914.

Madame et grande amie,

Je vous demandais si vous étiez là, parce que mon fils Samuel, maréchal des logis d'artillerie, étant au fort de Palaiseau, serait allé vous voir ; mais il s'est éloigné de votre région. Quant à moi, je fais du service dans notre

arsenal. Malgré toutes mes démarches, je n'ai pu obtenir un poste plus actif pour le moment ; mais je ne désespère pas d'aller à l'ennemi.

Dans votre dépêche qui, d'ailleurs, ne contenait pas un mot d'affection, combien j'ai regretté de lire « vilaine Turquie » ! Ne saviez-vous pas que vous toucheriez là au coin douloureux, que c'est ma seconde patrie et que, pendant deux ans, malgré les menaces et les insultes, j'ai mis tout mon cœur à la défendre contre d'ignobles calomnies jusqu'au jour où les alliés chrétiens se sont chargés de révéler eux-mêmes au monde leur réciproque sauvagerie, et enfin vient de paraître le rapport de l'enquête internationale Carnegie, qui fera foi devant l'histoire et où les pires atrocités sont consignées au dossier de vos amis les Grecs.

Qu'est-ce que les Turcs nous doivent, s'il vous plaît ? Depuis trente ans, notre ingratitude et notre ignorance ont été dégoûtantes envers ce peuple qui nous a toujours donné la plus affectueuse hospitalité, à nos nationaux, à nos maisons d'éducation, à notre chère langue, alors que leurs voisins, les orthodoxes, ne cessaient de nous poursuivre de leurs petites persécutions sournaises et de leurs vilénies. Demandez plutôt à tous les Français qui ont vécu en Orient et qui savent.

C'est eux, les Turcs, qui auraient le droit de dire, hélas ! « vilaine France, France ingrate et fourbe ! ». C'est nous qui avons aidé les Anglais à rendre définitif leur vol de l'Égypte. C'est nous qui avons jeté les Italiens sur la Tripolitaine où, d'ailleurs, ils ont été cruels au moment de la guerre balkanique. Nous étions de ceux qui avons garanti à la Turquie l'intégrité de ses frontières, quoi qu'il arrivât, et qui l'avons poussée à congédier sa classe la veille de l'ouverture des hostilités, et ensuite quel torrent d'injures immondes a salué leur départ dans tous nos journaux ! Il est donc tout naturel qu'ils prennent le parti du seul peuple qui leur ait donné un peu de réconfort dans leur désastre : le peuple allemand. Du reste, cette horreur de Guillaume leur avait persuadé, comme à ses propres sujets, que c'était lui l'attaqué, l'intéressante victime. Dans l'affaire des croiseurs, ils ont agi avec maladresse et illégalité ; mais ils n'ont pas été vilains, vilains. C'est nous qui l'avons été pour eux, depuis trente ans. Je suis, là-dessus, irréductible, parce que j'ai vécu là-bas et que je suis documenté.

Je pense à la joie que vous devez avoir de nos succès inespérés.

Moi, si mon fils, qui est ma seule raison d'exister, n'était au feu, je n'aurais jamais été si heureux de ma vie, et j'espère bien partir en rendant mes galons, car il y a surcroît d'officiers.

Veillez agréer, madame, mes affectueux respects.

LOTI.

Septembre 1914.

Madame chérie,

Depuis deux jours, j'ai pu enfin reprendre ma vie militaire. Ça n'a pas été sans peine et sans persévérantes intrigues. Enfin, ça y est ! Je suis attaché à l'état-major du général Gallieni.

Quels sont les jours et les heures où on peut vous voir et vous embrasser ? À moins que je ne sois, ce jour-là, en mission quelque part, je viendrai au moment que vous me fixerez.

Profond et tendre respect.

Pierre LOTI.

Mon adresse : M. Louis Viaud, chambre 356, Palais d'Orsay.

Mardi soir, 9 heures.
2 décembre 1914.

Madame chérie,

Je reçois votre pauvre lettre désolée. Je suis de tout mon cœur avec vous et votre petite Juliette, pour qui je me sens une vraie affection par reflet de la vôtre. Hélas ! je m'en doutais bien, qu'il était mort ; mais quelle horreur, que ces gens du Service de santé ! S'il sera facile ou difficile de le ravoir, je n'en sais rien. Dès demain matin, j'irai m'informer au quartier. Si sa place est marquée, je ne puis croire qu'on vous le retire. J'ai une commission pareille pour ma pauvre petite amie D..., d'Hendaye, qui voudrait le corps de son frère. Dans quel cauchemar nous vivons !

Je vous embrasse, madame chérie, avec le respect le plus tendre.

LOTI.

1915.

Madame chérie,

Je veux que vous sachiez que le maréchal des logis Viaud de la 44^e batterie du 3^e d'artillerie est en ce moment près de vous, à Longjumeau, où l'on organise une batterie de défense.

Si par hasard vous passez par là en auto, je serais bien heureux si vous alliez le voir. Moi, hélas ! je suis tout seul ici, malgré mes instances, mes plus pressantes démarches pour qu'on me fasse partir ; je n'ai pu rien obtenir encore, mais je ne désespère pas.

Respect bien tendre.

LOTI.

1915.

Madame chérie,

J'ai reçu le beau livre, merci. Il est votre glorification, un peu votre apothéose.

Je vous embrasse avec le plus tendre respect.

LOTI.

20 avril 1915.

Madame chérie,

Sauf avis contraire, j'espère bien aller vous voir samedi vers deux heures et demie avec Samuel. Si cela va, ne prenez pas la peine de répondre.

Respect bien tendre.

LOTI.

23 septembre 1915.

Madame chérie,

Samuel, qui ne tenait plus en place, a réussi à permuter pour aller au front avant son tour, qui était cependant inévitable. Il est parti vers l'Argonne dans une grande joie. Je lui ai fait mes adieux hier au soir. Comme il est ma seule raison de vivre, je mérite que l'on pense un peu à moi.

Je devais vous l'amener en visite cette semaine, et il m'a bien recommandé de vous dire son affectueux respect.

J'irai en Alsace la semaine prochaine et finirai de distribuer vos ceintures de flanelle dans les tranchées.

Je vous embrasse respectueusement et tendrement.

Votre fils.

LOTI.

24 septembre 1915.

Madame chérie,

Ah ! né dites pas qu'on vous oublie. Vous ne le croyez pas, j'en suis sûr ; mais si vous saviez le surmenage de toutes les heures ! Tant de fois nous avons fait le projet d'aller vous voir, Gheusi et moi ! De toutes façons, nous ne tarderons pas.

En plus du surmenage, il y a l'angoisse constante des nuits et des jours : pour la France, que tous ces Slaves de malheur conduisent à l'abîme, pour mon fils toujours au milieu des combats.

Maintenant, je vous demande grâce, grâce à genoux pour l'article que vous me demandez.

Tout ce que vous voudrez, même casser des pierres sur la route de Gii ; mais écrire, non, je ne peux plus !

À très bientôt. Mon respect le plus tendre.

Votre fils.

LOTI.

Octobre 1915.

Je suis venu passer quelques heures à Paris, ayant été obligé de prendre la parole à l'Académie. Voici mon petit pensum^[5]. Je serais heureux s'il vous plaisait.

Et je m'en retourne bien vite à l'armée de Champagne. Je voudrais bien un mot de vous à ma nouvelle adresse :

Capitaine de vaisseau J. Viaud, état-major du G. C. A., secteur postal 21.

Je vous embrasse, madame chérie, avec tout mon tendre respect.

LOTI.

Aux armées, 23 janvier 1916.

Madame chérie,

Je ne vous écris pas parce que je vis dans le surmenage et l'angoisse, comme tout le monde ; mais je voudrais bien un mot de vous, me disant comment vous supportez cette longue attente. Écrivez-moi un petit mot, voulez-vous ?

Samuel est toujours indemne et bien portant. On l'a envoyé un peu à l'arrière il y a quelques jours, et il se tourmente pour revenir au front.

Au revoir, madame chérie, tout mon tendre respect.

LOTI.

Ma marraine (car j'ai une marraine, comme tout bon Français) m'a ordonné de faire faire ma photographie en costume d'ici, et je vous l'envoie pour que vous pensiez à moi.

12 février 1916.

Madame chérie,

Je vous l'avais bien dit, que j'avais l'air poseur dans cette photo. Changez-la pour celle-ci, voulez-vous ? J'ai l'air d'un bon petit fils, bien simplet : tout le monde s'accorde à le dire.

J'ai les officiers de notre état-major qui liront très volontiers *l'Heure vengeresse*, si vous avez la bonté de me l'envoyer.

Comme je voudrais que vous causiez avec des officiers retour des Dardanelles ! Nous en avons plusieurs ici, revenus blessés de là-bas. Ils étaient partis pleins de préjugés haineux contre les Turcs, et les voilà revenus pleins d'admiration pour eux, pour leur sublime courage et pour leur douceur envers nos blessés, nos prisonniers. Tous me disent : « Comme vous aviez raison ! Nous ne nous battons pas avec eux comme avec des ennemis. » Le brave général Gouraud est le premier à parler d'eux dans le même sens.

Mais, dans un autre ordre d'idées, une chose qui va vous faire bondir. J'avais écrit sur le kaiser un petit article qui n'était pas mal tourné, je vous assure. Un grand journal parisien vient de me le refuser « parce qu'il était trop violent » !

J'embrasse vos mains avec un tendre respect.

LOTI.

Rochefort, où je viens d'arriver
en courte permission.
15 avril 1916.

Madame chérie,

En écrivant cela, je pensais ma maman sera-t-elle contente ? Merci de m'avoir dit que vous l'étiez en des termes qui m'ont ainsi réchauffé le cœur.

Respect profond et tendre de votre fils.

P. LOTI.

Hélas ! mon petit Samuel est attaché, comme il l'avait tant souhaité, au canon mastodonte qui arrive en ce moment le premier sur le front. Il lance à six kilomètres en l'air des obus qui, par-dessus remparts et montagnes, s'en vont retomber de cette hauteur, avec une précision admirable dans le nez des Boches et qui pèsent chacun 956 kilos. Vous vous représentez ces écrabouillements ; mais vous vous représentez aussi mon angoisse de tous les jours et de toutes les nuits.

Aux armées, 12 juin 1916.

Madame chérie,

À vos enfants et petits-enfants, ai-je besoin de vous dire que je suis de tout cœur avec vous, comme toujours.

Hélas ! non, je ne vois plus mon petit Samuel depuis que je suis dans l'Est ; quarante ou cinquante kilomètres nous séparent.

Ajoutez à cela qu'il fait un froid et une pluie d'hiver dans ces provinces que je ne connaissais pas. Par moment, j'en suis glacé jusqu'au fond de l'âme.

Je vous embrasse, madame chérie.

P. LOTI.

13 juillet 1916.

D'abord, merci pour la lettre si jolie et bonne que j'ai trouvée, hier au soir, au quartier en rentrant d'une semaine de mission sur le front des Vosges.

Temps glacial, pluie et marmites à discrétion.

Et maintenant, j'ai besoin vite, vite, de vos lumières pour notre Alsace.

Les sales Boches font, en Amérique, une propagande éhontée pour démontrer que c'est un pays allemand de langue, de tendance, etc. Et l'on me demande, de là-bas, pour le *Times* de New-York, le meilleur journal américain, des articles démontrant le contraire.

En ce moment, je vais beaucoup sur le front d'Alsace reconquise. Alors, je vois par mes yeux, j'entends par mes oreilles ce qui m'est indispensable pour écrire quelque chose qui vaille. Mais j'aurais besoin d'être documenté.

Voudrez-vous bien m'envoyer un tout petit mémoire de quelques lignes, m'indiquant d'une manière sûre et irréfutable pourquoi, quoique n'étant pas tout à fait de race ni d'origine allemandes, ils parlent allemand quand même ? J'ai su tout cela jadis, et je l'ai oublié.

Votre fils.

LOTI.

Août 1916.

Madame chérie,

Je suis de passage à Paris, arrivé hier et repartant demain. Voilà ce que j'ai écrit avec votre aide sur l'Alsace^[6]. Je crois qu'il y a deux ou trois phrases qui sont tout à fait de vous, parce qu'elles se sont *imposées* et que je

n'ai pas su m'en libérer. Si cependant vous les aviez publiées quelque part, vous seriez bien bonne de me le dire le plus vite possible pour que je m'efforce d'en changer la forme. Et puis, vous me diriez également, n'est-ce pas, si, dans l'article, quelque chose ne vous plaît pas. C'est à Rochefort que je vous prie de m'envoyer votre réponse, car je vais y aller passer une courte permission.

Je vis dans une continuelle anxiété pour mon petit Samuel.

Tendres respects de fils.

LOTI.

P.-S. — Hier, d'un poste avancé où j'étais en mission, j'ai longtemps contemplé Metz.

LOTI.

Aux armées, 17 mai 1917.

Madame chérie,

J'ai dû traverser aujourd'hui votre petite ville natale en me rendant sur le front ^[7].

J'ai fait une halte du souvenir et me suis promené mélancoliquement dans les décombres en pensant à la petite fille qui a passé là son enfance et qui l'a si joliment contée.

S'il y avait encore des gens dans le pays, j'aurais demandé s'ils savaient où avait habité la petite Juliette Lamber ; mais il n'y avait que des soldats dans les ruines.

Respect bien tendre en hâte.

LOTI.

16 août 1918.

Madame chérie,

Je suis heureux de vous transmettre cette bonne réponse.

Permettez-moi de vous dire que votre petit-fils Samuel, qui avait gagné la croix de guerre au printemps, vient de gagner ses galons d'officier.

Mon plus tendre respect.

LOTI.

Jeudi, 8 novembre 1918.
6 heures du soir.

Madame chérie,

Embrassons-nous bien fort et dansons la *Carmagnole*.

Votre fils.

LOTI.

Moi j'en pleure, et vous ? Je ne connaissais pas encore la sensation de pleurer de joie.

9 novembre 1918.

Madame chérie,

Vous n'avez rien dû comprendre à ma précédente lettre et me croire un peu maboul. Figurez-vous que, vers six heures du soir, une fausse dépêche officielle est arrivée à la préfecture annonçant l'armistice signé, « l'Allemagne écrasée, à genoux devant nos conditions les plus dures, etc. »

Alors la ville a été pavoisée, illuminée, on a dansé dans les rues, etc.

Malgré mon regret de voir qu'on n'irait pas en Allemagne, j'ai été si heureux de voir que c'était fini que je vous ai vite envoyé mon cri de joie, et voilà !

Bien profond et tendre respect.

LOTI.

Bordeaux et la Rochelle, trompés par la même dépêche, étaient aussi en délire hier soir.

31 décembre 1918.

Madame chérie,

Mais bien sûr, vous êtes pour moi autre chose et beaucoup plus qu'une maman de lettres.

Le bonhomme qui a trouvé ça était sec comme un coup de trique. C'est vers le 20 janvier que j'espère aller vous embrasser.

Profond et tendre respect.

Pierre LOTI.

26 mai 1919.

Pierre Loti demande à sa maman la permission de l’embrasser avec un respect très tendre ^[8].

1. [↑] Parvenu à la limite d’âge de soixante ans, Pierre Loti a été mis à la retraite le 19 janvier 1910.
2. [↑] Je supprime la suite, qu’on suppose, et qui est trop violente. — J. A.
3. [↑] Sous le titre « [la Guerre italo-turque](#) », Pierre Loti avait publié, dans *le Figaro* du 3 janvier 1912, un admirable plaidoyer pour la paix, en même temps qu’une violente protestation contre la conquête entreprise par nos amis d’au delà les Alpes.
4. [↑] Impossible pour moi de répéter la violence des lettres qui suivent et qui ont failli briser des liens de si entière affection vraiment familiale : les coupures de journaux, que m’envoie Loti, ne peuvent être citées par moi. — J. A.
5. [↑] [Soissons](#) (Institut de France. Séance publique annuelle des cinq Académies du 25 octobre 1915). Impr. Firmin-Didot, Paris, 1915.
6. [↑] [Quelques aspects du vertige mondial](#), Flammarion, Paris, 1917.
7. [↑] Verborie.
8. [↑] Et la maman répond : oui. — J. A.

23 janvier 1920.

Madame chérie,

Certes, le journal que vous m'avez envoyé m'a fait plaisir, comme tout ce qui vous rend justice et vous exalte.

Ce n'est pas pour vous faire de la peine que je vous envoie la coupure suivante ; mais je voudrais tant que vos yeux finissent par s'ouvrir [\[1\]](#) !

Veuillez remarquer que c'est un rapport officiel interallié.

Tendre respect.

LOTI.

Rochefort, 14 mars 1920.

Madame chérie,

Je suis heureux de vous annoncer les fiançailles de Samuel avec la fille du vice-amiral Charlier, qui commande notre escadre de la Méditerranée. C'est une délicieuse petite jeune fille sous tous les rapports.

Je ne pouvais rêver mieux pour mon fils.

Mais comment oserait-on se réjouir de quelque chose à notre époque d'épouvante, tandis que se consomme en Orient la pire infamie ?

Et cela pour satisfaire l'infamale voracité de ces monstrueux Anglais.

Je vous embrasse, madame chérie, avec le plus tendre respect.

LOTI.

16 mars 1920.

Madame chérie,

Merci de vos bonnes félicitations à vos fils. Non, il n'y a jamais eu l'ombre d'une anicroche ni d'une hésitation à ce gentil mariage. Il n'y a eu, là-dessous, qu'une sottise du *Figaro*, du reste réparée le lendemain.

Agréez, madame chérie, mes plus tendres respects de fils.

LOTI.

Loti envoie à sa maman un grand papier avec le titre : *La vérité vraie sur les derniers massacres d'Arménie inventés par les Anglais*. Ceci, dans une brochure intitulée : *Ligue pour la défense des droits des Ottomans. Comité central des Ottomans. Objet : Les événements de Marrach*.

5 avril 1920.

Madame chérie,

C'est le 12 mai, que le mariage de mon fils sera béni à Paris, à l'oratoire du Louvre.

Samuel n'aura personne de sa famille pour le conduire au temple. Consentiriez-vous à nous accorder cette preuve d'affection et de jouer le rôle de grand'mère et de lui donner le bras au cortège ?

Permettez, madame chérie, de vous embrasser affectueusement et tendrement.

LOTI.

8 avril 1920.

Madame chérie,

Cela me fera beaucoup de peine de ne pas vous voir au petit cortège le 12, surtout pour la raison de santé que vous me donnez. J'aurais trouvé si joli de vous voir là en vraie grand'mère au bras de mon fils.

Laissez-moi encore espérer que si vous vous sentez mieux dans cinq semaines, le printemps aidant, vous reviendrez sur votre décision.

Je ne veux à aucun prix que vous veniez à Paris pour recevoir la visite de ces enfants. C'est eux qui iront à Gif si rien ne vous appelle à Paris.

Agréez, madame chérie, mes plus tendres respects.

LOTI.

14 avril 1920.

Madame chérie,

Hélas ! nous voici donc revenus aux jours des pires angoisses. Je vous demande de lire ceci, que je crois l'expression exacte de la vérité, sauf que j'ai cru devoir atténuer l'infamie des Anglais.

J'ai déjà dit et redit tout ce que, en mon âme et conscience, je crois être la pure vérité sur les massacres d'Arménie — ou plus exactement sur les *exécutions* d'Arménie ; à Dieu ne plaise que je les aie jamais approuvés ! J'ai prétendu seulement avec preuves à l'appui qu'ils avaient toujours été impudemment exagérés, et que d'ailleurs les circonstances atténuantes se plaident d'elles-mêmes, les Arméniens ayant été de tout temps les vers rongeurs de la Turquie, délateurs et calomniateurs professionnels, drainant à eux tout l'avoir des riches et même des plus pauvres, ne cessant d'ameuter toute la chrétienté contre la patrie ottomane, et du reste cruels massacreurs, ainsi que les Grecs, chaque fois que l'occasion s'en présente. Je ne crois pas qu'en aucun pays, en aucun temps, œuvre de calomnie ait été plus habilement et plus effrontément menée que celle des Levantins contre les Turcs ; c'est en usant et abusant de leur titre de chrétiens qu'ils ont trouvé un tel crédit auprès de milliers de catholiques à l'esprit étroit, et, quand on a habité en pays oriental, on sourit à voir que chez nous tant de naïfs et d'ignorants s'excitent par fanatisme religieux en faveur des deux peuples qui sont là-bas les pires ennemis du catholicisme, les Arméniens et les Orthodoxes, alors que les pauvres Turcs au contraire n'ont cessé d'être pour nous la tolérance même. J'ai également dit et redit ma stupéfaction de voir des hommes cependant sérieux, sachant ce que les mots veulent dire, s'obstiner à prétendre que les Turcs nous avaient trahis. Mais la première condition pour trahir, n'est-ce pas d'avoir promis quelque chose ? Or, les Turcs, que nous avaient-ils promis et que nous devaient-ils, s'il vous plaît ? Rien, ce me semble. Ne les avions-nous pas lâchés en Égypte en face des Anglais, lâchés en Tripolitaine en face des Italiens, dans les Balkans en face des Bulgares et des Grecs — et cela, tout en les insultant à jet continu de la façon la plus regrettable ? Vraiment quel droit avions-nous de compter sur eux ? En dernier lieu, se voyant seuls sous la lourde patte du colosse russe, à la veille d'être écrasés et de perdre leur Stamboul, ils ont accepté de désespérer le secours de l'Allemagne pour sauver leur pays ; qui donc à leur place n'eût pas fait comme eux ? Je me suis toujours défié particulièrement des « massacres d'Arménie » chaque fois qu'ils arrivent à point pour servir la politique vorace des peuples d'Europe acharnés à la curée de la Turquie. À première vue donc, ces soi-disant massacres de Marrach étaient vraiment trop « providentiels », à mon avis, pour être vraisemblables ; les Turcs, à défaut même de tout autre sentiment, ont bien trop de finesse pour s'être livrés à ces exécutions dans un moment si grave où toute l'Europe les observe et les épie avec la plus indéniable malveillance. C'est pourquoi j'ai cherché à m'informer, et voici les renseignements que j'ai obtenus de sources françaises très sérieuses. D'abord que l'on veuille bien se mettre un instant à la place de ces pauvres Turcs qui, chez nous, quoi qu'ils fassent, sont toujours insultés par la masse ignorante et accusés des pires choses ; que l'on veuille bien se représenter leur stupeur indignée quand, au lendemain de la signature de l'armistice qui leur accordait la Cilicie sans conteste — c'est là, n'est-ce pas, un fait absolument indéniable — ils ont vu dans cette même Cilicie, qui était en réalité parfaitement tranquille, pénétrer un corps d'occupation français et anglais, traînant de l'artillerie et tout un matériel de conquête ! Et cela coïncidait avec l'invasion de Smyrne par une bande de Grecs massacreurs et incendiaires, arrivés sans crier gare, pour tout mettre à feu et à sang. Quel est le pays du monde qui aurait supporté cela sans chercher à se défendre avec la dernière violence ? Et pour comble, nos troupes étaient précédées de bandes d'Arméniens qui faisaient rage, *déguisés en Français* ! Pourquoi donc déguisés en Français ? Est-ce que l'on ne serait pas en droit de voir, dans le choix de ces affublements, une manœuvre de certains de nos alliés poursuivant toujours leur même plan tenace, tant de fois constaté, de changer en haine l'affection des Turcs pour nous et de ravir à notre chère France la place prépondérante qu'elle avait mis des siècles à obtenir en Orient ? On devine ce que firent ces bandes nommées Légions arméniennes, une fois lâchées en armes contre les villages et assouvissant féroce leur rancune sur la population turque. Dès le début, on les avait soi-disant chargées du maintien de l'ordre dans les villes comme Adana, Hatchin, etc..., et, encouragées par l'immunité que leur conférait l'uniforme français, elles donnèrent libre cours à leurs plus vils instincts ; les pillages, les viols, les meurtres, la destruction, l'incendie des villages turcs se

succédèrent sans interruption. À Hatchin, plusieurs centaines de Musulmans furent mutilés avec d'incroyables tortures. De pauvres prisonniers turcs, rentrant dans leurs foyers après de longs exils, furent massacrés et leurs cadavres honteusement déchiquetés restèrent des jours durant sans sépulture. La ville historique de Marrach, l'une des plus anciennes du monde, bombardée par un violent feu d'artillerie, fut réduite en miettes. Dans les villes d'Aïntab et Onria, ces Légions arméniennes, toujours sous le couvert de l'uniforme français, commirent des crimes terrifiants. Les faits prirent une telle ampleur tragique que les cercles militaires français de Constantinople envoyèrent à Paris des rapports détaillés, mais qui, hélas ! ne furent pas rendus publics... La population turque soulevée en masse prit enfin les armes et des combats s'ensuivirent, durant lesquels il y eut de part et d'autre nombre de morts et de blessés. Si des Arméniens tombèrent, il y eut encore beaucoup plus de Musulmans, et des Grecs, et environ 200 Français. Mais pas un Arménien ne fut *massacré*. Les dépêches adressées par le clergé tant latin que grégorien ou catholique en font foi. J'ose donc prétendre que l'histoire de ces massacres d'Arméniens à Marrach est la plus cynique des impostures, inventée pour servir la plus antifrançaise de toutes les causes. Au surplus, pour le cas improbable où j'aurais été mal renseigné, je supplie qu'une commission d'enquête interalliée soit envoyée sur les lieux, je me joins aux Turcs qui ont demandé cela à cor et à cri sans pouvoir l'obtenir. Pour terminer, je crois devoir, à grand regret, relater un fait d'une gravité exceptionnelle : des Français qui ont pris part à ces combats déclarent que ceux des nôtres qui sont tombés avaient été frappés par des obus anglais, des balles anglaises, ce qui semblerait prouver que les bandes de francs-tireurs turcs et kurdes avaient été armées contre nous par les Anglais. C'est aux Anglais eux-mêmes que je dénonce la chose, car je sais que, dans la métropole surtout, il en est de bons et de loyaux, qui seront les premiers à s'indigner de l'impérialisme effréné de leurs pionniers d'avant-garde.

Pierre LOTI.
de l'Académie française.

P.-S. — J'avais dit, il y a quelque temps, que, si les Arméniens, Bulgares, etc..., vomissaient sur moi les plus ignobles injures, les Grecs seuls conservaient une certaine décence de langage. C'était vrai, mais cela ne l'est plus ; ils ont jeté ce léger masque de semi-courtoisie et le courrier chaque jour apporte à mon secrétaire des lettres qu'ils m'écrivent dans le vocabulaire de la plus basse ordure.

Si je relève ce détail, c'est parce qu'il prouve bien, non seulement la justesse de leur cause, mais aussi l'élégance, restée tout athénienne, de leur esprit. — P. L.

Je vous embrasse, madame chérie, avec un tendre respect.

LOTI.

21 avril 1920.

Madame chérie,

Si, sous la foi de ce que j'ai écrit, vous avez refusé de répondre aux Arméniens, vous ne pouviez me donner une plus précieuse preuve de confiance et d'affection, et je vous en remercie de tout cœur. Je n'ai pas la prétention d'effacer de votre âme l'empreinte laissée par la Grèce antique, que j'admire autant que vous ; mais je souffre de ne pouvoir faire tomber de vos yeux les écailles qui vous empêchent de voir.

Il n'y a plus aucun lien, aucun rapport entre les héros, les grandeurs du passé et les Grecs modernes.

Je suis terriblement et dangereusement fatigué. J'ai trop souffert pendant ces mois des infâmes machinations contre ma chère et noble Turquie.

Rien ne fatigue et ne tue comme l'indignation.

Permettez-moi, madame chérie, de vous embrasser bien tendrement et respectueusement.

LOTI.

Après le mariage.

Madame chérie,

Voilà tant de jours que je veux vous écrire cette lettre — mais je n'ai le temps de rien — vous dire combien j'ai été désolé de vous voir si peu, vous remercier d'être venue ^[2].

Mes enfants sont à Hendaye et moi dans ma vieille maison de Rochefort.

Si vous saviez ce que me font souffrir les fautes irrémédiables que nous commettons en Orient et l'alliance de ces ennemis irréductibles, les Anglais.

Permettez-moi, madame chérie, de vous embrasser avec le plus tendre respect.

LOTI.

16 décembre 1920.

Madame chérie,

Vous étiez la personne au monde dont je souhaitais le plus voir les yeux s'ouvrir ; mais je m'inquiétais tant de la peine que cela vous ferait !

Je vous remercie de tout cœur pour votre petite lettre si maternelle, et je vous embrasse avec le respect le plus tendre.

Votre fils.

LOTI.

Rochefort, février 1921.

Madame chérie,

Dans la retraite profonde où s'achève péniblement mon existence, une nouvelle a pourtant pénétré, m'apportant une dernière joie, la nouvelle de votre citation militaire.

Permettez-moi, madame chérie, de vous embrasser avec ma tendresse et ma vénération de fils.

Pierre LOTI.

Écrit sous la dictée de M. Pierre Loti par son secrétaire :

Pas le moindre mot de votre citation militaire. Est-ce que j'aurais fait une gaffe pour une citation inexistante ? Mais cela a passé en tête du *Figaro*, sous la rubrique « Citation militaire », et portant une lettre du maréchal Foch à vous adressée. Il me semble que je n'ai pas pu me tromper.

Si vous le pouvez, madame chérie, vous seriez bien bonne de me tranquilliser.

J'embrasse vos mains avec une tendre vénération.

Pierre LOTI.

Rochefort, 10 septembre 1922.

Madame chérie,

Mon père est très gravement malade, il a déjà dû vous l'écrire, sans vous dire exactement combien il souffrait pour ne pas vous faire trop de peine.

Il est temps de vous avertir, maintenant, qu'il se sent bien près de sa fin. Son cerveau n'a pas bronché, mais ses forces l'ont abandonné peu à peu, et ce qui est surtout horrible pour lui, c'est de se voir ainsi réduit sans espoir.

À présent, il ne peut plus vous dire qu'il pense à vous tendrement dans sa souffrance.

Il vous embrasse et vous fait ses adieux, car il craint d'être bientôt trop faible pour me faire comprendre de vous l'écrire.

Je vous embrasse avec toute ma respectueuse affection.

Samuel VIAUD.

Loti me fit écrire qu'il désirait me voir avant de mourir. Ce fut un voyage cruel, malgré la conviction que ma visite lui était douce. Il avait gardé toute son intelligence, toute sa sensibilité, toute sa tendresse familiale dont il m'avait donné une si grande part. Il me dit, quand je lui en posai la question, qu'il ne désirait plus rien de la vie puisqu'il voyait son fils heureux et qu'il pouvait embrasser son petit-fils. Et que s'il laissait une mère chérie, il *croyait* qu'il allait retrouver l'autre, tant aimée !

1. ↑ Il s'agit de la Turquie. — J. A.

2. ↑ Je suis allée au thé donné après le mariage chez l'amiral Charlier. — J. A.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Bzhqc
- Benoît Soubeyran

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur